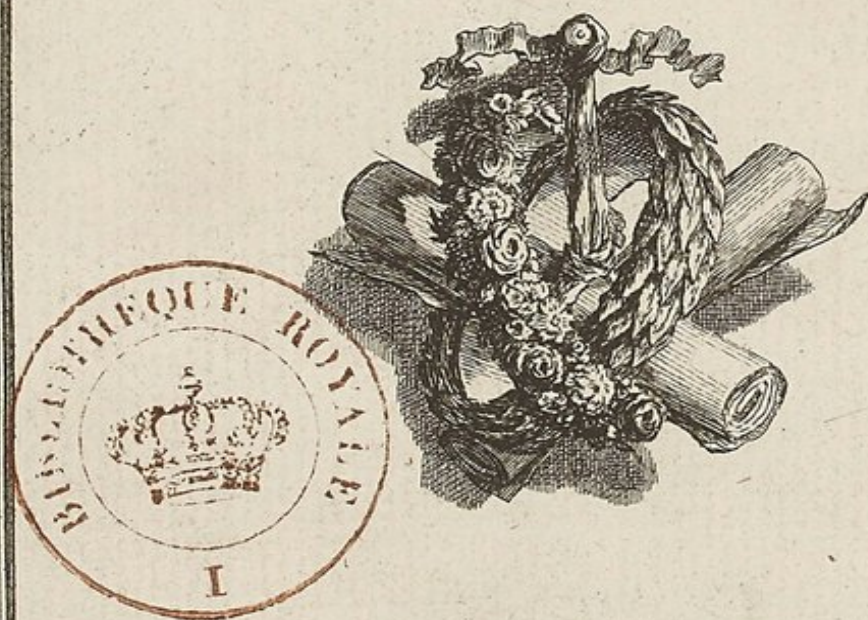
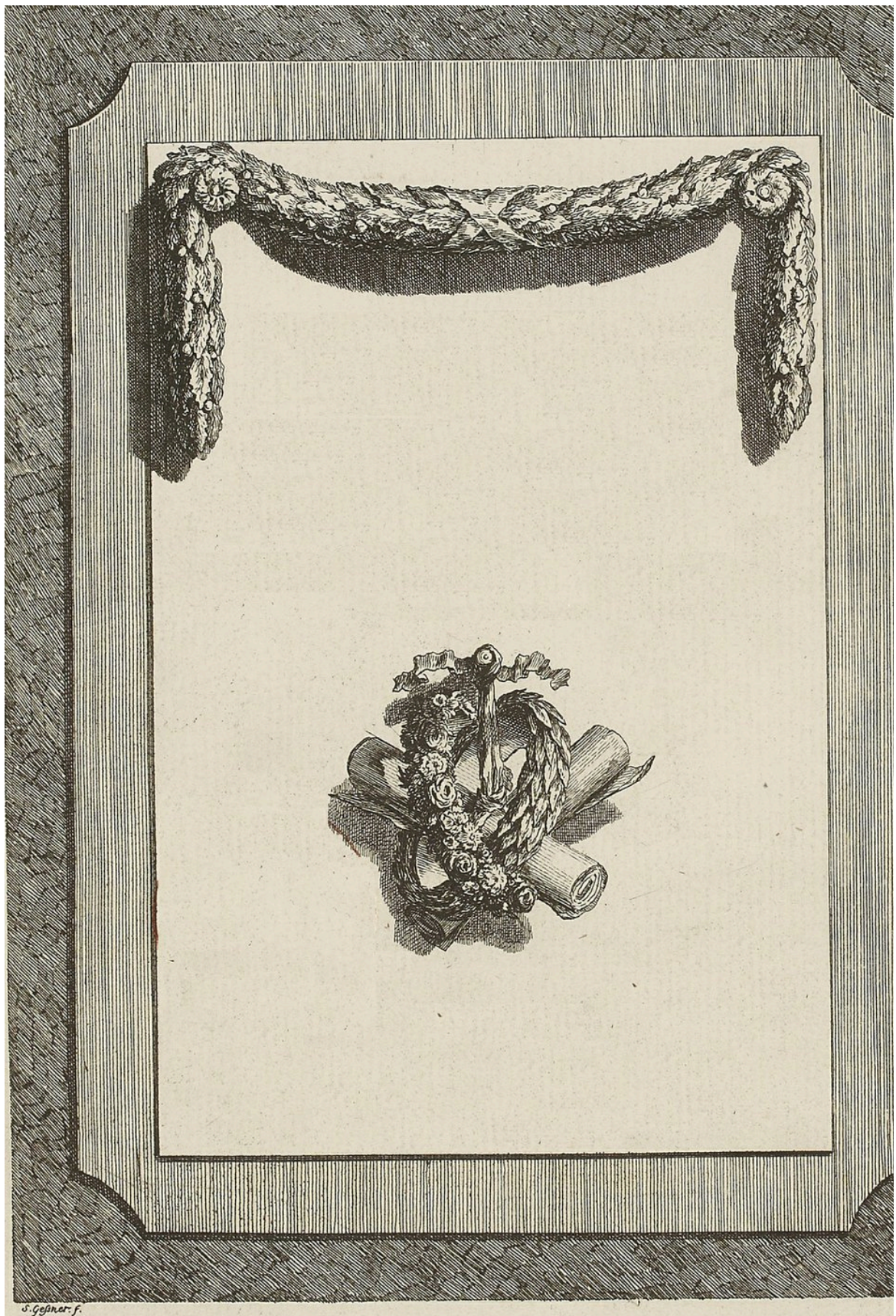


CONTES MORAUX
ET
NOUVELLES IDYLLES
DE
D...ET SALOMON GESSNER



A ZURIC CHEZ L'AUTEUR.
M.DCC.LXXIII.

CONTES MORAUX
ET
NOUVELLES IDYLLES
DE
D... ET SALOMON GESSNER



A ZURIC CHEZ L'HAUTEUR
M. DCC. LXXIII.

PREFACE.

LES premiers Ouvrages de Mr. Gessner ont été reçus si favorablement dans les païs etrangers & surtout en France, qu'il ne s'interesse pas moins à la traduction de celui-ci qu'à l'original même. Il desire de meriter encore une fois les suffrages qu'il a eu le bonheur d'obtenir chez une nation éclairée qui p des chefs d'œuvres en tout genre a acquis depuis longtemps le droit d'apprécier le merite & les talens.

L'edition a été soignée par lui même. Les gravures historiques & les vignettes dont elle est embellie sont de son invention & ont été executées de là propre main.

Mr. Gessner a communiqué son projet aux amis qu'il a à Paris & particulierement à Mr. D... dont l'approbation lui a toujours été si precieuse. Cet homme celebre a eu la bonté de lui envoyer en Manuscript les deux Contes moraux qui precedent la traduction des nouvelles Idylles. Mr. Gessner se trouve heureux de pouvoir offrir à la France un present quelle recevra sans-doute avec plaisir & qui sera le monument d'une amitié que la seule culture des lettres a fait naitre entre deux hommes que des contrées éloignées ont toujours tenus separés.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

2. S.A. S. MGR. LE PRINCE D'ANHALT DESSAU.

2. S.A. R. MAD. LA PRINCESSE D'ANHALT DESSAU.

Mrs. le Marquis d'Aglié, des premiers Ecuyers de S.M. le Roy de Sardaigne, Colonel de Cav. & Maréchal des Gardes du Corps.

Andræa, Apothécaire à Hanovre.

2. Vincenzo Antoine, Libraire à Bergame.

Dottore G. Celestino Astori, à Bergame.

S.A. S. ELECTORALE MGR. L'ELECTEUR DE BAVIERE.

S.A. S. MAD. L'ELECTRICE DE BAVIERE.

S.A. S. MGR. LE MARGRAVE DE BADE.

S.A. S. MAD. LA MARGRAVE DE BADE.

Mrs. Baader, Peintre du Pr. Evêque d'Eichstedt, à Paris. de Back, Conseiller de la Ville d'Utrecht.

2. Félix de Balthasar, Conseiller, à Lucerne.

Bardin, Libraire à Geneve.

de Barry, Seigneur Bourguemaitre de la Republ. de Bâle.

10. Bauer & Compagnie, Libraires à Strasbourg.

Joseph Beltromelli à Bergame.

2. le Comte de Bentink, Scign. de Rhoon & c. Président du Corps des Nobles de la Province de Hollande & c.

Mad. la Comtesse douairiere de Bentink, Dame de Varel & c.

le Baron de Berberich, à Munic.

van Berchem, Gentilhomme Hollandois.

de Berger, Cons. d'Etat & Médecin du Roi, à Copenhague.

le Baron J.A.S. de Beroldinguen, Chanoine de Spir & Hildesheim.

de Bersy, Maître des Requêtes honor. à Paris.

12. Mrs. de Betzky, Chevalier des Ordres de Russie, Conseiller privé & Chambellan actuel de Sa. M. Imp. de toutes les Russies, & Prés. de l'Acad. des Beaux Arts.

l'Abbé Beurard, Chanoine de Toul, à Paris.

la Bibliothèque publique de la Republ. de Genève.

— — — de l'Université Royale, de Turin.

2. le Baron de Bigot, grand Maître de la Cour de S.A.S. Mgr. le Prince d'Orange & de Nassau, Lieut. Général de Cavalerie & Gouverneur de Willemstadt & c.

Birkel, à Lyon.

Abr. Blussé & Fils, Libraires à Dordrecht.

Madame de Loys de Bochat, à Lausanne.

Boers, Avocat de la Compagnie des Indes, à Amsterdam.

Mad. la Baronne de Bøetzelæer, née Baronne de Aersen, de Voshol. & c.

de Bois Roger, Officier au Corps royal d'Artillerie à Metz.

Mlle Bondely à Berne.

Bosset d'Eluse, à Neuchâtel.

Boucard, Avocat à Turin.

S.A. S. MAD. la PRINCESSE de BOUILLON, née Princ. de Hesse Rhinf. à Paris.

Brandes, Cons. Aul. à Hanovre.

Lorenzo Brini à Bergame.

Robert Brown, D.D. Minister of the English Church at Utrecht.

2. Brunck de Frundek, Commissaire de Guerre de Strasbourg.

Brunyer, Médecin de l'Hôpital milit. à Metz.

Jean Burcli, à Zurich.

le Chanoine Gh. Calepio, à Bergame.

Madame la Comtesse Capodilista à Padoue.

François Careano à Milan.
de Caumartin de St. Ange.
Cayla, à Geneve.

Mrs. le Duc de Caylus, à Paris.

le Comte Maurice Challant de Challant, à Turin.
de la Chenal, Doct. en Méd. à Bâle.

van Citters, Conseiller de la Ville de Middelbourg.

Mlle Marie Elisabeth Cossel, à Hambourg.

Coudere, de Lyon.

de Couette, de l'ordre mil. de St. Louis, à Metz.

Gd. Counciler, à Geneve.

Gabriel Cramer, à Geneve.

Mgr. le Prince Adam C'zatorinski, Général de Podolie.

J. Daller, à la Haye.

Decker, Imprimeur du Roy à Colmar.

Deinet, Cons. de S.A.S. Mgr. le Prince de Waldeck, à Frankfort.

Delion, à Paris.

Mad. Destouches, à Paris.

J.J. Detournes, Auditeur, à Geneve.

Dittliguer, Avocat, à Berne.

Jean Dollfous, Négociant à Mulhausen.

Casimir Donaud, Avocat, a Turin.

Mad. Dovet, a Paris.

2. Dufour, Libraire à Mastrich.

Felix Durando, Comte de Ville, a Turin.

Eck, Professeur, à Leipzig.

Jean Eck, Négociant a Mullhausen.

4. Eckendorfer, Libraire à Frybourg.

2. d'Erlach de Jegistorf, à Berne.

Mad. Escher née Usteri, de Zuric, à Lyon.

d'Escher, à Zuric, Lieut. Général au Service de LL. HH. PP.

Mrs. J.C. d'Escher, à Zuric.

Sal. Escher, a Zuric.

Mad. la Duchesse d'Eswille, à Paris.

Eynard, à Lyon.

Charles Jerome Falletti, Marquis de Barol, à Turin.

Dominique de Fanti, à Milan.

de Farges, à Paris.

Faust, Ammeistre regent de la Ville de Strasbourg.

ô Feral, à Leipzig.

4. le Comte de Finkenstein, Cons. de la Justice, à Königsberg.

Finguerlin à Lyon.

le Comte de Firmian, Minist. plenip. de S.M.J.R. Chev. de
l'Ordre

Fischer, Baillif de Cerlier, à Berne. (de la Toison d'Or.

Emmanuel Flon, Libraire à Bruxelles.

le Cheval, de Folard, Envoyer extraord. de France a la Cour de
Bavière.

Henri Fuessli, à Zuric.

Nazario Viani Gagliardelli, à Bergame.

le Prinze Gallizin, Envoyé extr. de Russie, à la Haye.

Giam Battista Galizioli, à Bergame.

le Baron de Gall, Grand Echanson & Colonel com. du Reg. de
S.A.S. Mgr. le Prince hered. de Hesse, à Hanau.

Pl. Gallatin, Avocat, à Geneve.

M.D. Fr. Gaussen, à Geneve.

le Marquis de St. Germain, premier Ecuyer de S.A.R. le Prince
de Piemont, à Turin.

Antonio Giambarini, à Bergame.

Dottore de Matteo Giurniga, à Bergame.

3. van Goens, Cons. de S.M. Imp. R. Ap. Professeur à l'Univ. d'Utrecht.

Mlle van Goens, à Middelbourg.

Mlle Louise Gontard, a Francfort sur le Main.

Mrs. J.J. Gonzenbach, Seign. ne Haubtwyl.

François Grasset, Libraire à Lausanne.

Grenus, à Lyon.

Fr. Ch. Greum, Conseiller de la Chambre de Finances de l'Illme.
Maison de Linange & Dabo, à Strasbourg.

de Grimm, Secret, de Commendem. de S.A.S. le Duc d'Orléans,
à Paris.

Gross, à Berne.

Grothe, Chanoine du Chap. de St. Gean, à Utrecht

Grouner, Baillif à Zofinguen, de Berne.

S.A. S. MGR. LE LANDGRAVE REGNANT DE HESSE-CASSEL

S.A. S. MAD. LA PRINCESSE CHARLOTTE DE HESSE.

2. S.A.S MAD. LA LANDGRAVE DE HESSE-DARMSTADT.

S.A. S. MGR. LE PRINCE HERED. DE HESSE. COMTE REGN. DE
HANAU.

S.A. S. MAD. LA LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

S.A. S. MAD. LA PRINCESSE EMANUELE DE HESSE-
ROTHEMBOURG.

S.A. S. MAD. LA PRINCESSE CLEMENTINE DE HESSE-
ROTHEMBOURG.

Mrs. le Baron de Hack, à Francfort sur le Main.

Henri Heidegguer, à Zurich.

J. Conrad Heidegguer, Fils, à Zurich.

le Comte Sigismund d'Heimhausen, de Munic.

Jean Heinzelmann, Négociant a Venise.

Hess, à Zurich, Colonell Cap. aux Gardes Suisses de S.A.S. Mgr.

Hess, à Zurich. (le Prince d'Orange.

Hess, Directeur des Postes, à Zurich.

Henri Hirzel, à Zurich.

Honnerlag, à Genes.

le Comte de Hoym.

Jr. Huber, ancien Auditeur, à Geneve.

Mrs. van der Hulst, à Utrecht.

Jacobi, Conseiller aulique à Dusseldorf.

le Comte Alexandre Japarel de Lagnasque à Turin.

Jeaneret à Grandson.

4. Wolfgang Juvalta, à Marchlins.

le Baron de Kallisch, à Leipzig.

J. Gasp. Keller, Conseiller d'Etat, à Zurich.

J. Conrad Keller, à Zurich.

J. Gasp. Keller, à Zurich.

le Comte de Kinigl, Chambellan de L.L.M.M. Imp. Roy. Apost.

Koch, Professeur, à Strasbourg.

Kruthofer, Secrétaire de Mr. le Comte de Mercy Argenteau, à Paris.

Krzusky, à Leipzig.

Kund, à Leipzig.

Jaques Kunhans, à Zurich.

Laget, Etudiant en Theol. à Geneve.

van Lanckom, pr. ordre de Mr. van Dyck.

Lavater, Greffier de la chambre de Justice, à Zurich.

Mlle Lebas, à Paris.

Mad. la Baronne de Lerchenfeld Suslach, née Comtesse d'Haslang

Mr. le Baron Joseph de Leyden, Cons. Int. de S.A.E. de Bavière,
& son Envoyé aux Cours Electorales du Rhin.

J. Leypold, à Strasbourg.

V. Lienau, Negociant à Bourdeaux.

Phil. Jac. Lobstein, à Strasbourg.

2. Francesco Locatelli, Libraire à Bergame.

de Lochmann, à Zurich, Commandeur de l'Ordre du Merit. milit.
& Maréchal de Camp es Armées de Sa. M.T. Cr.

S.A. S. MGR. LE PRINCE CHARLES DE MEKLENBOURG-STRELIZ.

3. Mrs. Maldovall, Gentilhomme Anglais.

Leonardi Marini, Peintre, à Turin.

de Martines, Lieutenant de Marine.

le Capitaine de Marval, de l'Ordre du Merite mil. à Neufchâtel.

le Major de Mavelave, Gouverneur de Mgrs les Princes de Wirtemb.

de Mechel, Graveur, à Bâle.

Henri Meister de Zuric, à Paris.

Mad. la Générale de May, née Morlot, à Berne.

Mey, de Romain motiers à Berne.

Meyer, Seigneur Bourguemaitre de la Republ. de Schafhouse.

4. Felix Meyer, a Winterthour.

J. Gasp. Meyer, à Zuric.

Paul Meyer, Apothicaire, à Zuric.

Mlle Meiners, à Middelbourg.

Mingard, Ministre, à Lausanne.

S. Moliere, à la Haye.

Francés de Montval, à Paris.

le Comte de Moreton Chabrillan. Cap. au Reg. de Conti Cavalerie.

Fr. Louis Morlot, Collonel, Baillif de Biberstein, à Berne.

4. le Chevalier Charles Morris, Anglois.

Moultou, à Geneve.

Charles Gottlob Muller, à Leipzig.

Fr. Müller, Ministre, à Zuric.

J. Henri de Muralt, Negociant, à Zuric.

Mad. Necker, à Paris.

Mad. la Duchesse de Northumberland, à Paris.

Neuviller, à Lyon.

3. S.A. S. MGR. LE PRINCE D'ORANGE ET DE NASSAU, STADHOUDER HERED. DES PROVINCES UNIES & c.

S.A. R. MAD. LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, & c.

Mad. Ochs, à Bâle.

Mrs. Orell, Conseiller d'Etat, à Zuric.

2. Orell, chargé des affaires de France, à Zuric.

100. Orell, Gessner, Fuesslin & Comp. Libraires à Zuric.

2. Osterwald, à Neufchâtel.

J. Gasp. Ott, Tribun, à Zurich.

S.A.S. L'ELECTEUR PALATIN.

Mrs. van de Perre, Conseiller de la Cour de Flandres.

Perenot, Conseiller & Intendant de S.A.S. Mgr. le Prince
Stadhouder à Calemhourg.

le Comte de Pertingue, Reformateur à l'Université Royale de
Turin.

J.R. Pestalozza, Fils, à Zurich.

Peyer, Capitaine & Directeur des Postes, à Schafhausen.

de Pikamilh de Cazenove, Secrétaire d'Ambassade, à Soleure.

le Baron de Poellnitz, Seigneur de Montrichet.

Mad. la Baronne de Poellnitz de Montrichet.

le Comte G. Francesco Ponzoni, à Cremone.

Prevost, Avocat, à Geneve.

Prieur, à Paris.

Henri Rahn, Baillif, à Zurich.

J.C. Rahn, Docteur en Médecine, à Zurich.

Mad. la Baronne de Reding d'Emishofen, à Lucerne.

Mad. la Baronne Auguste de Reizenstein, à Munic.

Albert Revelli, à Turin.

6. Rey, Libraire à Amsterdam.

André Rigaud, à Geneve.

Jaques Rignon, à Turin.

Rilliet, Avocat, à Geneve.

Mrs. J.L. Robillard, à Geneve.

le Baron de la Roche, Cons. int. de S.A.S. Mgr. l'Electeur de
Trèves, à Coblenze.

Rodt, Baillif de St. Jean, à Berne.

Roël, Gentilhomme Hollandois.

le Comte Charles Romilli, à Bergame.

Roosmale, Cons. de la Cour provinciale de Justice, à Utrecht.

Rottmanner, Licencié en droit, à Munic.

Mlle de Roussillon, Dame d'Honneur de S.A.S. Mad. la Duchesse douairière de Deuxponts, à Kayserslauter.

le Baron de Rouwenoort, Seigneur de Lange, du Corps des Nobles de la Prov. de Gueldres & c. & c.

S.A. R. MGR. LE PRINCE DE SAXE, ELECTEUR DE TREVES.

S.A. R. MAD. LA PRINCESSE CUNIGUNDE DE SAXE.

Mrs. Saillant & Nyon, Libraires à Paris.

le Comte de Saluces, des Ecuyers de S.A.R. le Pr. de Piemont, à Turin.

Frédéric Rod. Salzmänn à Strasbourg.

de Saussure, Professeur, à Genève.

de Schachmann, à Leipzig.

Scherb, Syndic de la Nation Suisse, à Lyon.

Scherer, de St. Gall, à Lyon.

Daniel Scherer, à Lyon.

Henri Schinz, Ministre du St. Ev. à Altstetten, de Zurich.

J.H. Schinz, à Zurich.

Schinz, Doct. en Med., à Zurich.

J. Jaques Schmalzer, Négociant à Mulhouse.

3. Schoonhoven & Compagnie, Libraires à Utrecht.

6. Schramm & Kerstens, à Hambourg.

Leonard Schulthess, Négociant, à Zurich.

Schulthess de Zurich, Ministre du St. Ev. à Neuchâtel.

Mrs. J. Henri Schulthess, Négociant, à Zurich.

Schumacher, Cons. de Conférence, à Copenhague.

Ange Scozia, Comte de Pin. à Turin.

Perponcher de Sedlnitzki, Conseiller de la Ville d'Utrecht.

le Comte Max. de Seinsheim, Chambellan, à Munich.

Mad. la Comtesse de Seinsheim, née Comtesse de Hoeneck, à Munich.

le Baron de Serviet, Page du Roi, à Paris.

de Singendonck, Major de Cavalerie, au Serv. de L.L.H.H.P.P.

2. la Société Typographique à Berne.

MAD. LA PRINCESSE DE SOUBIZE.

W.D. Soulzer, Chanceiller, à Winterthour.

J. Jaques Spielmann, à Strasbourg.

Barteleme Spindler, de St. Gall.

Lord Comte de Stanhope.

Steinbruchel, Professeur, à Zurich.

Henri Steiner & Comp. à Winterthour.

Stokar de Neuforn, Directeur des Postes, à Schafhausen.

Stokar de Neuforn, Docteur en Med. à Schafhausen.

Sturler, Baillif de Fraubrounnen, a Berne.

Jean Strange, Chevalier, à Londres.

Amadé Suaier, à Venise.

Suitzer, Colonel de Bovanas, de Bâle.

le Comte de Tattenbach, gr. Maréchal de la Cour de Bavière,
de Teuber, à Leipzic.

Thibaut, à Middelbourg.

Im Thourn, Seign. de Gyrsberg, à Schafhausen.

J.H. Tobler, à Zurich.

45. Jaques Tolmetta. de Cosmopoli.

le Comte Ant. de Thöring Seefeld, à Munic.

Mrs. le Comte Max. de Thöring Seefeld, à Munic.

2. le Baron Torck, Seign, de Roosendaal & c. Deputé ordin. des Etats
gen. des Prov. unies, gr. Baillif de Maastricht

Mad. la Baronne Torck, Dame de Roosendaal, née Baronne de
Roode, de Heckeren & c.

Pl. Ph. Torras, à Geneve.

S.A. S. MAD. LA PRINCESSE THERESE DE LA TOUR ET TAXIS,
CHANOINESSE DE THORN.

le Comte de Tracy, Capit. de Caval. a la Suite des Reg. de
Bourgogne.

Tronchin, ancien Procureur Général, à Geneve.

J. Tronchin, ancien Conseiller d'Etat, à Geneve.

Mad. Chambellane de Trützschler, née Pflug, à Dresde.

Tschifféli, à Berne.

le Baron de Tschoudy, Chevalier de plus. ordres, Brigadier, Gr.
Major des Gardes Suisses de Sa Mayesté Sicilienne.

Turretini, ancien Syndic, à Geneve.

J. Alph. Turretini, à Geneve.

Turretini, Avocat, à Geneve.

le Chevalier Ant. Valisnieri, Prof. d'Hist. Nat. à Padoue.

Mad. la Duchesse de la Vallière.

Mad. de Vermenoux, à Paris.

Mesdemoiselles Marie Ester, & Louise Vernezobre, à
Hambourg.

2. Vernezobre le Jeune, Negociant, à Hambourg.

Veron, Receveur gen. des Finances, à Paris.

de Vige, à Strasbourg.

le Comte Abbé Vigodarzere, à Padoue.

de Villebon, Controlleur des Domaines, à Paris.

van Visvliet, Electeur à Middelbourg.

Samuel Vogel, Négociant à Mulhousen.

l'Abbé de Vogué, Agent gen. du Clergé de France, à Paris.

Mrs. de Voltaire.

J.M. Usteri au Neuenhof, Negociant a Zuric.

J. Martin Usteri, à Zuric.

Usteri, Professeur, à Zuric.

Paul Usteri, Négociant à Zuric.

S.A. S. MGR. LE PRINCE REGN. DE WALDECK.

Mrs. le Baron de Waldner, Présid. de la Nobl. immed. de l'Empire d
District d'Ortenau.

Waser, Docteur en Med. à Zuric.

Alex. Louis de Watteville, anç. Baillis de Nidau, à Berne.

20. Jean Martin Weber, Libraire, à Leipzig.

2. Daniel Wegelin, Professeur, à St. Galle.

Christofle Wegelin, Negociant à Francfort sur le Main.

le Général de Weifs de Molans, à Berne.

David de Weifs de Zuric., Baillif à Kyburg.

Jean Conrad de Weifs, à Zuric.

J. George Weifs, à Lausanne.

J. Gasp. Werdmuller, Tribun, à Zuric.

J. Rod. Werdmuller, Conseiller d'Etat, à Zuric.

Wetzel, Cons. de S.A.S. Mgr. le Margr. de Brandenb.
Ansp. & Bareith le Comte François de Whal, Chambellan, Conseiller Int. de
SA F de Bavière & Son Envoyé extraord. à la Cour, Imp. de Wienne.

Th. Whittle, à Geneve.

Wieland.

le Conseiller Wildermet, à Bienne.

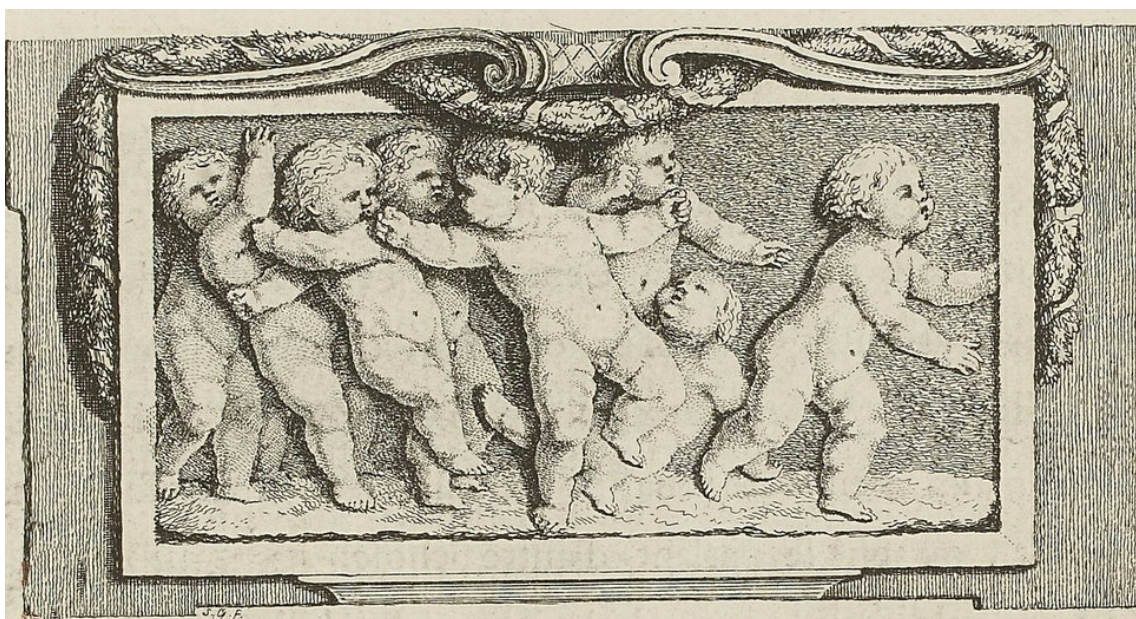
J. George Wille, Graveur du Roy, à Paris,

Zellweguer, à Troguen.

Ziegler de Neuforn, Docteur en Médecine, à Schafhausen

Ziegler, au Nom de la Société des Amis, à Schafhausen.





Les deux Amis de Bourbonne.

IL y avait ici deux hommes qu'on pourrait appeler les Oreste & Pylade de Bourbonne. L'un se nommait Olivier & l'autre Félix. Ils étaient nés le même jour, dans la même maison & de deux sœurs ; ils avaient été nourris du même lait ; car l'une des meres étant morte en couche l'autre se chargea des deux enfans. Ils avaient été élevés ensemble ; Ils étaient toujours séparés des autres ; ils s'aimaient comme on existe, comme on vit sans s'en douter ; ils le sentaient à tout moment, & ils ne se l'étaient peut être jamais dit. Olivier avait une fois sauvé la vie à Félix qui se piquait d'être grand nageur, & qui avait sailli à se noyer. Ils ne s'en souvenaient ni l'un ni l'autre. Cent soixante Félix avait tiré Olivier des aventures facheuses où son

caractere impétueux l'avait engagé, & jamais celui-ci n'avait songé à l'en remercier ; ils s'en retournaient ensemble à la maison sans se parler, ou en se parlant d'autre chose.

Lors qu'on tira pour la milice, le billet fatal étant tombé sur Félix, Olivier dit : L'autre est pour moi. Ils firent leurs temps de service, ils revinrent au pays : Plus chers l'un à l'autre qu'ils ne l'étaient encore auparavant, c'est ce que je ne saurais vous assurer : Car, petit frere, si les bienfaits reciproques cimentent les amitiés réfléchies, peut-être ne font-ils rien à celles que j'appellerais volontiers des amitiés animales & domestiques. A l'armée, dans une rencontre, Olivier étant menacé d'avoir la tête fendue d'un coup de sabre, Félix se mit machinalement au devant du coup & en resta balaféré : On prétend qu'il étoit fier de cette blessure ; pour moi je n'en crois rien. A Hastenbeck Olivier avoit retiré Félix d'entre la foule des morts où il étoit demeuré. Quand on les interrogeait, ils parlaient quelque fois des secours qu'ils avaient reçus l'un de l'autre, jamais de ceux qu'ils avaient rendus l'un à l'autre. Olivier disait de Félix, Félix disait d'Olivier ; mais ils ne se louaient pas. Au bout de quelque tems de séjour au pays, ils aimerent ; & le hazard voulut que ce fût la même fille. Il n'y eut entre eux aucune rivalité ; le premier qui s'aperçut de la passion de son ami se retira. Ce fut Félix. Olivier épousa ; & Félix, dégoûté de la vie sans s'apercevoir pourquoi, se précipita dans toutes fortes de métiers dangereux : Le dernier fut de se faire contrebandier. Vous n'ignorez pas, petit frere, qu'il y a quatre Tribunaux en France, Caen, Rheims, Valence & Toulouse, où les contrebandiers font jugés ; & que le plus severe des quatre c'est celui de Rheims où préside un nommé Talbot, l'ame la plus féroce que la nature ait encore formée. Félix fut pris les armes à la main, conduit devant le terrible Talbot, & condamné à mort, comme cinq-cent autres qui l'avaient précédé. Olivier apprit le fort de Félix. Une nuit il se leve d'à côté de sa femme, & fans lui rien dire il s'en va à Rheims. Il s'adresse au juge Talbot, il se jette à ses pieds, & lui demande la grace de voir & d'embrasser Félix. Talbot le regarde, se tait un moment, & lui fait signe de s'asseoir. Olivier s'assied. Au bout d'une demie heure Talbot tire sa montre & dit à Olivier : Si tu veux voir & embrasser ton ami vivant, dépêche toi ; il est en chemin ; & si ma montre va bien, avant

qu'il soit dix minutes il sera pendu. Olivier transporté de fureur se leve, décharge sur la nuque du col au juge Talbot un énorme coup de bâton, dont il l'étend presque mort ; court vers la place, arrive, crie, frappe le bourreau, frappe les gens de la justice, souleve la populace indignée de ces exécutions. Les pierres volent, Félix délivré s'enfuit : Olivier songe a son salut ; mais un soldat de maréchaussée lui avait percé les flancs d'un coup de bayonnette, sans qu'il s'en fut aperçu. Il gagna la porte de la ville ; mais il ne put aller plus loin : Des voituriers charitables le jetterent sur leur charette, & le déposerent à la porte de sa maison, un moment avant qu'il expirât. Il n'eut que le temps de dire à sa femme : Femme, approche, que je t'embrasse ; je me meurs, mais le Balafré est sauvé.

Un soir que nous allions à la promenade selon notre usage, nous vimes au devant d'une chaumiere une grande femme debout avec quatre petits enfans à ses pieds ; sa contenance triste & ferme attira notre attention, & notre attention fixa la sienne. Après un moment de silence elle nous dit : Voilà quatre petits enfans ; je suis leur mere & je n'ai plus de mari. Cette maniere haute de solliciter la commisération était bien faite pour nous toucher. Nous lui offrimes nos secours qu'elle accepta avec honnêteté. C'est à cette occasion que nous avons appris l'histoire de son mari Olivier & de Félix son ami. Nous avons parlé d'elle, & j'espere que notre recommandation ne lui aura pas été inutile. Vous voyez petit frere, que la grandeur d'ame & les hautes qualités sont de toutes les conditions & de tous les pays ; que tel meurt obscur, à qui il n'a manqué qu'un autre théâtre, & qu'on peut trouver deux amis, ou dans une chaumiere ou chez les Troquois.

Vous avez désiré, petit frere, de savoir ce qu'est devenu Félix ; c'est une curiosité si simple & le motif en est si louable que nous nous sommes un peu reproché de ne l'avoir pas eue. Pour reparer cette faute, nous avons pensé d'abord à Mr. Papin, Docteur en Théologie & curé de Sainte Marie à Bourbonne : Mais maman s'est ravisée, & nous avons donné la préférence au Subdélégué Aubert, qui est un bon homme, bien rond, & qui nous a envoyé le recit suivant sur la vérité duquel vous pouvez compter.

„ Le nommé Félix vit encore. Echapé des mains de la justice de Rheims, il se jetta dans les forêts de la province, dont il avait appris à connaître les tours & les détours pendant qu’il faisait la contrebande, cherchant à s’approcher peu à peu de la demeure d’Olivier dont il ignorait le sort.

„ Il y avait au fond d’un bois où vous vous êtes promenée quelquefois, un charbonnier dont la cabane servait d’asyle à ces fortes des gens ; c’était aussi l’entrepôt de leurs marchandises & de leurs armes : Ce fut la que Félix se rendit, non sans avoir couru le danger de tomber dans les embuches de la Maréchaussée qui le suivait à la piste. Quelques uns de ses associés y avaient apporté la nouvelle de son emprisonnement à Rheims ; & le charbonnier & la charbonniere le croyaient justicié, lors qu’il leur apparut.

„ Je vais vous raconter la chose comme je la tiens de la charbonniere qui est décédée il n’y a pas longtemps.

„ Ce surent ses enfans, en rodant autour de la cabane, qui le virent les premiers. Tandis qu’il s’arrêtait à caresser le plus jeune dont il était le parein, les autres entrèrent dans la cabane, en criant Félix ! Félix ! Le pere & la mere sortirent, en répétant le même cri de joie : Mais ce misérable était si harrassé de fatigue & de besoin, qu’il n’eut pas la force de répondre, & qu’il tomba presque défaillant entre leurs bras.

„ Ces bonnes gens le secoururent de ce qu’ils avaient ; lui donnerent du pain, du vin, quelques legumes : Il mangea & s’endormit.

„ A son réveil son premier mot fut Olivier ! Enfans, ne savez vous rien d’Olivier ? Non, lui repondirent-ils. Il leur raconta l’aventure de Rheims ; il passa la nuit & le jour suivant avec eux. Il soupirait, il prononçait le nom d’Olivier ; il le croyait dans les prisons de Rheims ; il voulait y aller ; il voulait aller mourir avec lui ; & ce ne fut pas fans peine que le charbonnier & la charbonniere le détournèrent de ce dessein.

„ Sur le milieu de la seconde nuit il prit un fusil, il mit un sabre sous son bras, & s’adressant à voix basse au charbonnier.... Charbonnier ! – Felix ! – Prends ta cognée & marchons. – Où ? – Belle demande ! chez Olivier. – Ils vont. Mais tout en sortant de la forêt, les voilà enveloppés d’un détachement de maréchaussée.

„ Je m'en rapporte à ce que m'en a dit la charbonniere, mais il est inoui. Que deux hommes à pied aient pu tenir contre une vingtaine d'hommes à cheval : Apparemment que ceux-ci étaient épars, & qu'ils voulaient se saisir de leur proie en vie. Quoi qu'il en soit l'action fut très chaude ; il y eut cinq chevaux d'estropiés & sept cavaliers de hachés ou sabrés. Le pauvre charbonnier resta mort sur la place d'un coup de feu à la tempe ; Félix regagna la forêt, & comme il est d'une agilité incroyable, il courait d'un endroit à l'autre ; en courant il chargeait son fusil, tirait, donnait un coup de sifflet. Ces coups de sifflet, ces coups de fusils donnés, tirés à dissérens intervalles & de différens côtés, firent craindre aux cavaliers de Maréchaussée qu'il n'y eut là une horde de contrebandiers, & il se retirèrent en diligence.

„ Lorsque Félix les vit éloignés, il revint sur le champ de bataille ; il mit le cadavre du charbonnier sur ses épaules, & reprit le chemin de la cabane où la charbonniere & ses enfans dormaient encore. Il s'arrête à la porte, il étend le cadavre à ses pieds, & s'assied le dos appuyé contre un arbre & le visage tourné vers l'entrée de la cabane. Voilà le spectacle qui attendait la charbonniere au sortir de sa baraque.

„ Elle s'éveille, elle ne trouve point son mari à côté d'elle ; elle cherche des yeux Félix ; point de Félix. Elle se leve, elle sort, elle voit, elle crie, elle tombe à la renverse. Ses enfans accourent, ils voient, ils crient ; ils se roulent sur leur pere, ils se roulent sur leur mere. La charbonniere, rappelée à elle-même par le tumulte & les cris de ses enfans, s'arrache les cheveux, se déchire les joues ; Félix immobile au pied de son arbre, les yeux fermés, la tête renversée en arriere, leur disait d'une voix éteinte : Tuez-moi. Il se faisait un moment de silence ; ensuite la douleur & les cris reprenaient, & Félix leur redisait : Tuez-moi ; enfans par pitié tuez-moi.

„ Ils passerent ainsi trois jours & trois nuits à se désoler ; la quatrieme Félix dit à la charbonniere ; Femme, prends ton bissac, mets-y du pain, & suis moi. Après un long circuit à travers nos montagnes & nos forêts ils arriveront à la maison d'Olivier qui est située, comme vous savez, à l'extrêmité du bourg, à l'endroit ou la voie se partage en deux routes, dont l'une conduit en Franche-Comté & l'autre en Lorraine.

„ C’est là que Félix va apprendre la mort d’Olivier & se trouver entre les veuves de deux hommes massacrés à son sujet. Il entre & dit brusquement à la femme Olivier : Où est Olivier ? Au silence de cette femme, à son vêtement, à ses pleurs, il comprit qu’Olivier n’était plus. Il se trouva mal ; il tomba & se fendit la tête contre la huche à pétrir le pain. Les deux veuves le relevent ; son sang coulait sur elles, & tandis qu’elles s’occupaient à l’étancher avec leurs tabliers, il leur disait : Et vous êtes leurs femmes, & vous me secourez ! Puis il défaillait, puis il revenait & disait en soupirant : Que ne me laissait-il ? Pourquoi s’en venir à Rheims ? Pourquoi l’y laisser venir ? – Puis sa tête se perdait ; il entra en fureur, il se roulait à terre & déchirait ses vêtements. Dans un de ces accès il tira son sabre, & il allait s’en frapper ; mais les deux femmes se jetterent sur lui, crièrent au secours ; les voisins accoururent : On le lia avec des cordes, & il fut saigné sept à huit fois, sa fureur tomba avec l’épuisement de ses forces, & il resta comme mort pendant trois ou quatre jours, au bout desquels la raison lui revint. Dans le premier moment il tourna ses yeux autour de lui, comme un homme qui sort d’un profond sommeil, & il dit : Où suis-je ? Femmes, qui êtes vous ? La charbonniere lui repondit : je suis la charbonniere. Il reprit : Ah ! Oui la charbonniere..... Et vous ?.... La femme d’Olivier se tut. Alors il se mit à pleurer ; il se tourna du côté de la muraille, & dit en sanglotant : je suis chez Olivier.... Ce lit est celui d’Olivier..... Et cette femme qui est là, c’était la sienne ! Ah !

„ Ces deux femmes en eurent tant de soin ; elles lui inspirerent tant de pitié, elles le prièrent si instamment de vivre, elles lui remontrèrent d’une maniere si touchante qu’il était leur unique ressource, qu’il se lassa persuader.

Pendant tout le temps qu’il resta dans cette maison, il ne se coucha plus. Il sortait la nuit, il errait dans les champs, il se roulait sur la terre, il appelait Olivier ; une des femmes le suivait & le ramenait au point du jour.

„ Plusieurs personnes le savaient dans la maison d’Olivier ; & parmi ces personnes il y en avait de mal intentionnées. Les deux veuves l’avertirent du péril qu’il courait. C’était un après midi ; il était assis sur un banc, son sabre sur ses genoux, les coudes appuyés sur une table, & ses deux poings sur ses

deux yeux. D'abord il ne répondit rien. La femme Olivier avait un garçon de dix-sept à dix-huit ans, la charbonniere une fille, de quinze. Tout-à-coup il dit à la charbonniere : La charbonniere va chercher ta fille, & amene-la ici. Il avait quelques fauchées de prés ; il les vendit. La charbonniere revint avec la fille ; le fils d'Olivier l'épousa : Félix leur donna l'argent de ses prés, les embrassa, leur demanda pardon en pleurant ; & ils allerent s'établir dans la cabane où ils sont encore, & où ils servent de pere & de mere aux autres enfans. Les deux veuves demeurerent ensemble ; & les enfans d'Olivier eurent un pere & deux meres.

„ Il y a à peu près un an & demi que la charbonniere est morte ; la femme d'Olivier la pleure encore tous les jours.

„ Un soir qu'elles épiaient Félix (car il y en avait une des deux qui le gardait toujours à vue) elles le virent qui sondait en larmes ; il tournait en silence ses bras vers la porte qui le séparait d'elles, & il se remettait ensuite à faire son sac. Elles ne lui dirent rien ; car elles comprenaient de reste combien son départ était nécessaire. Ils souperent tous les trois sans parler. La nuit il se leva ; les femmes ne dormaient point ; il s'avança vers la porte sur la pointe des pieds. Là il s'arrêta, regarda vers le lit des deux femmes, essuya ses yeux de ses mains & sortit. Les deux femmes se serrerent dans les bras l'une de l'autre, & passerent le reste de la nuit à pleurer. On ignore où il se refugia ; mais il n'a guere eu de semaines où il ne leur ait envoyé quelques secours.

„ La forêt où la fille de la charbonniere vit avec le fils d'Olivier, appartient à un M. le Clerc de Rançonnières, homme fort riche & Seigneur d'un autre village de ces cantons, appelé Courcelles. Un jour que M. de Rançonnières ou de Courcelles, comme il vous plaira, faifait une chasse dans sa forêt, il arriva à la cabane du fils d'Olivier ; il y entra, il se mit à jouer avec les enfans qui sont jolis ; il les questionna ; la figure de la femme qui n'est pas mal lui revint, le ton ferme du mari qui tient beaucoup de son pere l'interessa ; il apprit l'aventure de leurs parens, il promit de solliciter la grace de Félix ; il la sollicita & l'obtint.

„ Félix passa au service de M. de Rançonnières, qui lui donna une place de Garde-Chasse.

„ Il y avait environ deux ans qu’il vivait dans le château de Rançonnières, envoyant aux veuves une bonne partie de ses gages, lorsque rattachement à son maître & la fierté de son caractère l’impliquèrent dans une affaire qui n’était rien dans son origine, mais qui eut les suites les plus fâcheuses.

„ M. de Rançonnières avait pour voisin à Courcelles un M. Fourmont, Conseiller au Présidial de Lh.... Les deux maisons n’étaient séparées que par une borne. Cette borne gênait la porte de M. de Rançonnières, & en rendait l’entrée difficile aux voitures. M. de Rançonnières la fit reculer de quelques pieds du côté de M. Fourmont ; celui-ci renvoya la borne d’autant sur M. de Rançonnières ; & puis voilà de la haine, des insultes, un procès entre les deux voisins. Le procès de la borne en suscita deux ou trois autres plus considérables. Les choses en étaient là, lors qu’un soir M. de Rançonnières revenant de la chasse, accompagné de son Garde Félix, fit rencontre sur le grand chemin de M. Fourmont le magistrat, & de son frère le militaire. Celui-ci dit à son frère : Mon frère, si l’on coupait le visage à ce vieux boug – là, qu’en pensez-vous ? Ce propos ne fut pas entendu de M. de Rançonnières ; mais il le fut malheureusement de Félix, qui s’adressant fièrement au jeune homme, lui dit : Mon Officier, seriez vous assez brave pour vous mettre seulement en devoir de faire ce que vous avez dit ? Au même instant il porte son fusil à terre, & met la main sur la garde de son sabre ; car il n’allait jamais sans son sabre. Le jeune militaire tire son épée, s’avance sur Félix ; M. de Rançonnières accourt, s’interpose, saisit son garde. Cependant le militaire s’empare du fusil qui était à terre, tire sur Félix, le manque ; celui-ci riposte d’un coup de sabre, fait tomber l’épée de la main au jeune homme & avec l’épée la moitié du bras : Et voilà un procès criminel en fus de trois ou quatre procès civils : Félix confiné dans les prisons ; une procédure effrayante ; & à la suite de cette procédure un magistrat dépouillé de son état & presque déshonoré, un militaire exclus de son corps, M. de Rançonnières mort de chagrin, & Félix, dont la détention durait toujours, exposé à tout le ressentiment des Fourmonts. Sa fin eût été malheureuse, si l’amour ne l’eût secouru. La fille du géolier prit de la passion pour lui & facilita son évasion : Si cela n’est pas vrai, c’est du moins l’opinion publique. Il s’est en allé en Prusse, où il sert aujourd’hui

dans le Régiment des Gardes. On dit qu'il y est aimé de ses camarades, & même connu du Roi. Son nom de guerre est LE TRISTE. La veuve Olivier m'a dit qu'il continuait à la soulager.

„ Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu recueillir de l'histoire de Félix. Je joins à mon récit une Lettre de M. Papin notre curé. Je ne sais ce qu'elle contient ; mais je crains bien que le pauvre Prêtre, qui a la tête un peu étroite & le cœur assez mal tourné, ne vous parle d'Olivier & de Félix d'après ses préventions. Je vous conjure, Madame, de vous en tenir aux faits sur la vérité desquels vous pouvez compter, & à la bonté de votre cœur, qui vous conseillera mieux que le premier Casuiste de Sorbonne, qui n'est pas M. Papin.

Lettre de M. Papin, Docteur en Théologie & Curé de Sainte Marie à Bourbonne.

J'ignore, Madame, ce que M. le Subdélégué a pû vous conter d'Olivier & de Félix ; ni quel intérêt vous pouvez prendre a deux brigands, dont tous les pas dans ce monde ont été trempés de sang. La Providence, qui a châtié l'un, a laissé à l'autre quelques momens de répit, dont je crains bien qu'il ne profite pas. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! Je sais qu'il y a des gens ici (& je ne serais point étonné que M. le Subdélégue fut de ce nombre) qui parlent de ces deux hommes comme de modelés d'une amitié rare. Mais qu'est-ce aux yeux de Dieu que la plus sublime vertu dénuée des sentimens de la piété, du respect dû à l'église & a ses ministres, & de la soumission à la loi du souverain ? Olivier est mort à la porte de sa maison sans sacremens. Quand je fus appelé auprès de Félix chez les deux veuves, je n'en pus jamais tirer autre chose que le nom d'Olivier ; aucun signe de religion, aucune marque de repentir. Je n'ai pas mémoire que celui-ci se soit présenté une fois au tribunal de la pénitence. La femme Olivier est une arrogante qui m'a manqué en plus d'une occasion : Sous prétexte qu'elle fait lire & écrire, elle se croit en état d'élever ses enfans ; & on ne les voit ni aux écoles de la paroisse ni à mes instructions. Que Madame juge d'après cela. Si des gens de cette espèce sont bien dignes de ses bontés ! L'Evangile ne cesse de nous recommander la commisération pour les pauvres ; mais on double le mérite de sa charité

par un bon choix des misérables, & personne ne connaît mieux les vrais indigens que le Pasteur commun des indigens & des riches. Si Madame daignait m'honorer de sa confiance, je placerais peut-être les marques de sa bienfaisance d'une manière plus utile pour les malheureux & plus méritoire pour elle.

Je suis avec respect & c.

Madame de remercia M. le Subdélégué Aubert de son attention, & envoya ses aumônes à M. Papin avec le billet qui fuit.

» je vous suis très obligée, Monsieur, de vos sages conseils. je vous avoue que l'histoire de ces deux hommes m'avait touchée ; & vous conviendrez que l'exemple d'une amitié aussi rare était bien fait pour séduire une ame honnête & sensible. Mais vous m'avez éclairée, & j'ai conçu qu'il valait mieux porter des secours à des vertus chrétiennes & malheureuses qu'à des vertus naturelles & païennes. Je vous prie d'accepter la somme modique que je vous envoie, & de la distribuer d'après une charité mieux entendue que la mienne.

„ J'ai l'honneur d'être & c.

On pense bien que la veuve Olivier & Félix n'eurent aucune part aux aumônes de Madame de *** Félix mourut ; & la pauvre femme aurait péri de misère avec ses enfans, si elle ne s'était réfugiée dans la forêt chez son fils aîné où elle travaille, malgré son grand âge, & subsiste comme elle peut, à côté de ses enfans & de ses petits enfans.

Et puis il y a trois sortes de conte.... Il y en a bien d'avantage, me direz vous.... A la bonne heure.... Mais je distingue le conte à la manière d'Homère, de Virgile, du Tasse ; & je l'appelle le conte merveilleux. La nature y est exagérée, la vérité y est hypothétique ; & si le conteur a bien gardé le module qu'il a choisi, si tout répond à ce module & dans les actions & dans les discours, il a obtenu le degré de perfection que le genre

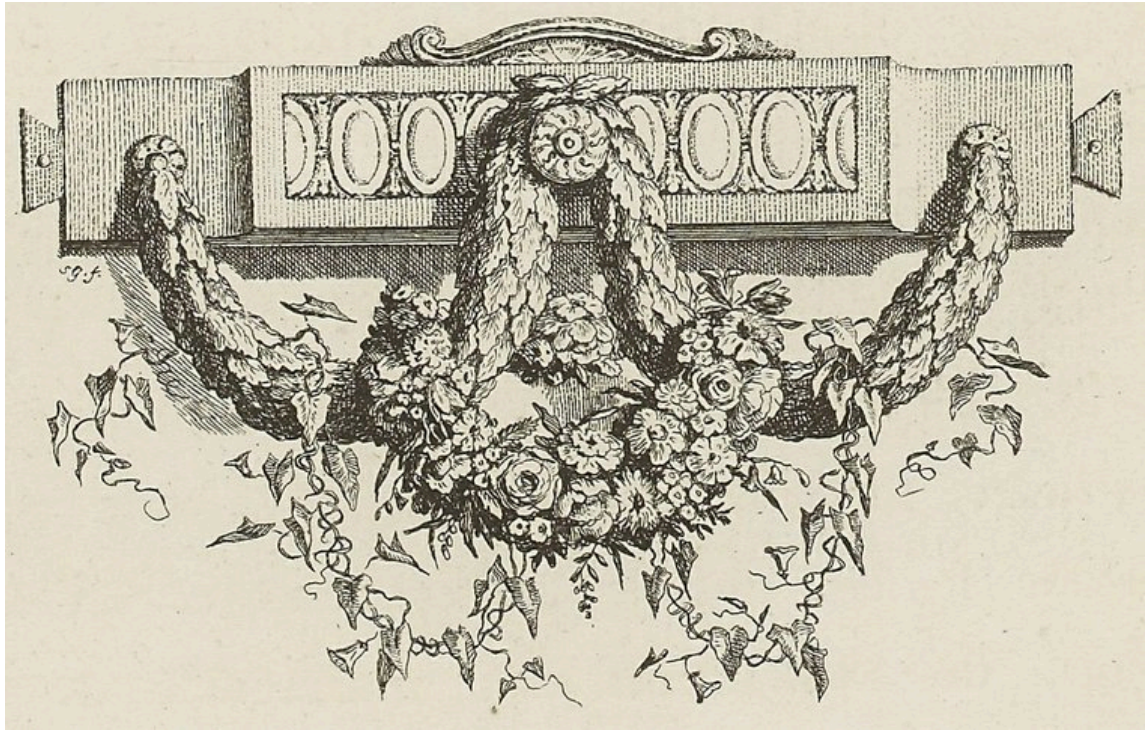
de son ouvrage comportait, & vous n'avez rien de plus à lui demander. En entrant dans son poëme, vous mettez le pied dans une terre inconnue où rien ne se passe comme dans celle que vous habitez, mais où tout se fait en grand, comme les choses se sont autour de vous en petit. – Il y a le conte plaisant, à la façon de la Fontaine, de Vergier, de l'Arioste, de Hamilton ; où le conteur ne se propose ni l'imitation de la nature, ni la vérité, ni l'illusion ; il s'élance dans les espaces imaginaires. Dites à celui ci : Soyez gai, ingénieux, varié, original, même extravagant, j'y consens ; mais séduisez moi par les détails ; que le charme de la forme me dérobe toujours l'invraisemblance du fond ; & si ce conteur fait ce que vous en exigez ici, il a tout fait. – Il y a enfin le conte historique, tel qu'il est écrit dans les nouvelles de Scaron, de Cervantes, & c. – Au Diable le conte & le conteur historiques ! C'est un menteur plat & froid. – Oui, s'il ne fait pas son métier. Celui-ci se propose de vous tromper ; il est assis au coin de votre âtre, il a pour objet la vérité rigoureuse ; il veut être cru, il veut intéresser, toucher, entraîner, émouvoir, faire frissonner la peau & couler les larmes ; effets qu'on n'obtient point sans éloquence & sans poésie. Mais l'éloquence est une forte de mensonge, & rien de plus contraire à l'illusion que la poésie ; l'une & l'autre exagèrent, surfont, amplifient, inspirent la méfiance : Comment s'y prendra donc ce conteur-ci pour vous tromper ? Le voici. il parsemera son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels & toutefois si difficiles à imaginer que vous serez forcé de vous dire en vous même : Ma foi, cela est vrai ; on n'invente pas ces choses là. C'est ainsi qu'il sauvera l'exagération de l'éloquence & de la poésie ; que la vérité de la nature couvrira le prestige de l'art, & qu'il satisfera à deux conditions qui semblent contradictoires, d'être en même temps historien & poëte, véridique, & menteur. Un exemple emprunté d'un autre art rendra peut être plus sensible ce que je veux dire. Un peintre exécute sur la toile une tête ; toutes les formes en font fortes, grandes & régulières ; c'est l'ensemble le plus parfait & le plus rare : J'éprouve en le considérant, du respect, de admiration, de l'effroi : J'en cherche le modèle dans la nature, & ne l'y trouve pas ; en comparaison tout y est faible, petit & mesquin. C'est une tête ideale, je le sens, je me le dis....

Mais que l'artiste me fasse appercevoir au front de cette tête une cicatrice légère, une verrue à lune de ses tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure, & d'idéale qu'elle était, à l'instant la tête devient un portrait ; une marque de petite vérole au coin de l'œil ou à côté du nez, & ce visage de femme n'est plus celui de Vénus, c'est le portrait de quelqu'une de mes voisines. Je dirai donc à nos conteurs historiques : Vos figures font belles, si vous voulez ; mais il y manque la verrue à la tempe, la couture à la lèvre, la marque de petite vérole à côté du nez, qui les rendraient vraies ; & comme disait mon ami Cailleau, un peu de poussière sur mes souliers, & je ne fors pas de ma loge, je reviens de la campagne.

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet
Primo ne medium, medio ne discrepet inum.

HOR. ART. POET.

Et puis un peu de morale, après un peu de poétique ; cela va si bien. Félix était un gueux qui n'avait rien, Olivier était un autre gueux qui n'avait rien ; dites en autant du charbonnier, de la charbonnière & des autres personnages de ce conte, & concluez en général : Qu'il ne peut guere y avoir d'amitiés entières & solides qu'entre des hommes qui n'ont rien : Un homme alors est toute la fortune de son ami, & son ami est toute la sienne. Delà la vérité de l'expérience que le malheur resserre les liens, & la matière d'un petit paragraphe de plus pour la première édition du livre DE L'ESPRIT.



ENTRETIEN

d'un Pere avec ses Enfants.

Ou

du danger de se mettre au dessus des loix.

MON pere, homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, était renommé dans sa province pour sa probité rigoureuse. Il fut plus d'une fois choisi pour arbitre entre ses concitoyens, & des étrangers qu'il ne connaissait pas, lui confierent souvent l'exécution de leurs dernières volontés. Les pauvres pleurerent sa perte, lors qu'il mourut ; pendant sa maladie, les grands & les petits marquerent l'intérêt qu'ils prenaient à sa conservation. Lorsqu'on sçut qu'il approchait de sa fin, toute la ville fut attristée. Son image fera toujours présente à ma mémoire ; il me semble que je le vois dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille & son visage serein. Il me semble que je l'entens encore. Voici l'histoire d'une de nos soirées, & un modèle de l'emploi des autres.



C'était en hiver. Nous étions assis autour de lui, devant le feu ; l'Abbé, ma sœur & moi. Il me disait à la suite d'une conversation sur les inconvénients de la célébrité : Mon fils, nous avons fait tous les deux du

bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit que vous taisiez avec votre outil vous ôtait le repos, & que celui que je faisais avec le mien ôtait le repos aux autres. Après cette plaisanterie bonne ou mauvaise du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une attention tout à fait marquée, & l'Abbé lui dit : Mon père à quoi rêvez-vous ? Je rêve, lui répondit-il, que la réputation d'homme de bien, la plus desirable de toutes, a ses perils même pour celui qui la mérite. Puis après une courte pause il ajoûta : J'en frémis encore quand j'y pense.... Le croiriez vous, mes enfans ? Une fois dans ma vie j'ai été sur le point de vous ruiner ; oui, de vous ruiner de fond en comble. L'ABBÉ. Et comment cela ? MON PÈRE. Comment ? Le voici.

Avant que je commence (dit-il à sa fille) Sœur, relève mon oreiller qui est descendu trop bas ; (à moi ;) & toi ferme les pans de ma robe de chambre ; car le feu me brûle les jambes.... Vous avez tous connu le Curé de Thivet ? MA SŒUR. Ce bon vieux prêtre qui à l'âge de cent ans faisait ses quatre lieues dans la matinée ? L'ABBÉ. Qui s'éteignit à cent & un ans en apprenant la mort d'un frère qui demeurait avec lui, & qui en avait quatre-vingt dix-neuf ? MON PÈRE. Lui même. L'ABBÉ. Eh bien ? MON PÈRE. Eh bien, ses héritiers, gens pauvres & dispersés sur les grands chemins, dans les campagnes, aux portes des églises, où ils mandiaient leur vie, m'envoyèrent une procuration qui m'autorisait à me transporter sur les lieux & à pourvoir à la sureté des effets du défunt curé leur parent. Comment refuser à des indigens un service que j'avais rendu à plusieurs familles opulentes ? J'allai à Thivet ; j'appellai la Justice du lieu ; je fis apposer les scellés, & j'attendis l'arrivée des héritiers. Ils ne tardèrent pas à venir ; ils étaient au nombre de dix à douze. C'étaient des femmes sans bas, sans souliers, presque sans vêtemens, qui tenaient contre leur sein des enfans entortillés de leurs mauvais tabliers ; des vieillards couverts de haillons qui s'étaient trainés jusques là, portant sur leurs épaules, avec un bâton, une poignée de guenilles envelopées dans une autre guenille ; le spectacle de la misère la plus hideuse. Imaginez d'après cela la joie de ces héritiers à l'aspect d'une dizaine de mille francs qui revenaient à chacun d'eux ; car à vuë de pays la succession du Curé pouvait aller à une centaine

de mille francs au moins. On leve les scellés. Je procède tout le jour à l'inventaire des effets. La nuit vient. Ces malheureux se retirent ; je reste seul. J'étais pressé de les mettre en possession de leurs lots, de les congédier & de revenir à mes affaires. Il y avait sous un bureau un vieux coffre sans couvercle & rempli de toutes sortes de paperasses, de vieilles lettres, de brouillons de réponses, de quittances surannées, de reçus de rebut, de comptes de dépenses & d'autres chiffons de cette nature ; mais en pareil cas on lit tout, on ne néglige rien. Je touchais à la fin de cette ennuyeuse revision, lorsqu'il me tomba sous les mains un écrit assez long ; & cet écrit, savez-vous ce que c'était ? Un testament ! Un testament signé du curé ! Un testament dont la date était si ancienne que ceux qu'il en nommait exécuteurs n'existaient plus depuis vingt ans ! Un testament où il rejetait les pauvres qui dormaient autour de moi ; & instituait légataires universels les Frémins, ces riches libraires de Paris que tu dois connaître. je vous laisse à juger de ma surprise & de ma douleur ; car que faire de cette piece ? La bruler ? Pourquoi non ? N'avait-elle pas tous les caractères de la réprobation ? Et l'endroit où je l'avais trouvée, & les papiers avec lesquels elle était confondue & assimilée, ne déposaient-ils pas assez fortement contre elle, sans parler de son injustice révoltante ? Voilà ce que je me disais en moi même ; & me représentant en même temps la désolation de ces malheureux héritiers spoliés, frustrés de leur espérance, j'approchais tout doucement le testament du feu ; puis d'autres idées croisant les premières, je ne sçais qu'elle frayeur de me tromper dans la décision d'un cas aussi important, la méfiance de mes lumières, la crainte d'écouter plutôt la voix de la commisération qui criait au fond de mon cœur, que celle de la justice, m'arrêtaient subitement ; & je passai le reste de la nuit à délibérer si je brulerais ou non cet acte inique que je tins plusieurs fois au dessus de la flamme, incertain si je le lâcherais ou non. Ce dernier parti l'emporta ; une minute plutôt ou plus tard c'eût été le parti contraire. Dans ma perplexité, je crus qu'il était sage de prendre le conseil de quelque personne éclairée. Je monte à cheval dès la pointe du jour ; je m'achemine à toutes jambes vers la ville ; je passe devant la porte de ma maison sans y entrer ; je descends au séminaire qui était occupé alors par des Oratoriens, entre lesquels il y en

avait un distingué par la sureté de ses lumieres & la sainteté de ses mœurs. C'était un Père Bouin qui a laissé dans le diocèse la réputation du plus grand casuiste.

Mon père en était là, lorsque le Docteur Bissei entra ; c'était l'ami & le médecin de la maison. Il s'informa de la santé de mon père, lui tâta le pouls, ajoûta, retrancha à son régime, prit une chaise & se mit à causer avec nous.

Mon père lui demanda des nouvelles de quelques uns de ses malades ; entre autres d'un vieux fripon d'Intendant d'un M. de la Mésangere, ancien Maire de notre ville. Cet Intendant avait mis désordre & le feu dans les affaires de son maitre, avait fait des faux emprunts sous son nom, avait égaré des titres, s'était approprié des fonds, avait commis une infinité de friponneries dont la plupart étaient avérées, & il était à la veille de subir une peine infamante, si non capitale. Cette affaire occupait alors toute la province. Le Docteur lui dit que cet nomme était fort mal, mais qu'il ne désespérait pas de le tirer d'affaire. MON PÈRE. C'est un très mauvais service à lui rendre. MOI. Et une très mauvaise action à faire. LE DOCTEUR BISSEI. Une mauvaise action ! Et la raison, s'il vous plait ? MOI. C'est qu'il y a tant de méchans dans ce monde qu'il n'y faut pas retenir ceux à qui il prend envie d'en sortir. LE DOCTEUR BISSEI. Mon affaire est de le guérir & non de le juger. Je le guérirai, parceque c'est mon métier ; ensuite le Magistrat le sera pendre parce que c'est le sien. MOI. Docteur, mais il y a une fonction commune à tout bon citoyen, à vous, à moi ; c'est de travailler de toute notre force à l'avantage de la république, & il me semble que ce n'est pas un pour elle que le salut d'un malfaiteur dont incessamment les loix la délivreront. LE DOCTEUR BISSEI. Et à qui appartient-il de le déclarer malfaiteur ? Est-ce à moi ? MOI. Non, c'est à ses actions. LE DOCTEUR BISSEI. Et à qui appartient-il de connaitre de ces actions ? Est-ce à moi ? MOI. Non ; mais permettez, Docteur, que je change un peu la thèse, en supposant un malade dont les crimes soient de notoriété publique. On vous appelle ; vous accourez, vous ouvrez les rideaux, & vous reconnaissez Cartouche ou Nivet. Guérirez-vous Cartouche ou Nivet ?.... Le Docteur Bissei, après un moment d'incertitude, répondit ferme qu'il les guérirait ; qu'il oublierait le nom du malade pour ne

s'occuper que du caractère de la maladie, que c'était la seule chose dont il lui fût permis de connaître ; que s'il faisait un pas au delà, bientôt il ne saurait plus où s'arrêter, que ce ferait abandonner la vie des hommes à la merci de l'ignorance, des passions, du préjugé, si l'ordonnance devait être précédée de l'examen de la vie & des mœurs du malade. Ce que vous me dites de Nivet, un Janséniste me le dira d'un Moliniste, un catholique d'un protestant. Si vous m'écarterez du lit de Cartouche, un fanatique m'écartera du lit d'un athée. C'est bien assez que d'avoir à doser le remède, fans avoir encore à doser la méchanceté qui permettrait ou non de l'administrer.... Mais, Docteur, lui répondis-je, si après votre belle cure, le premier essai que le scélérat fera de sa convalescence, c'est d'assassiner votre ami ; que direz-vous ? Mettez la main sur la conscience ; ne vous repentirez vous point de l'avoir guéri ? Ne vous écrierez vous point avec amertume : Pourquoi l'ai-je secouru ! Que ne le laissais-je mourir ! N'y a-t-il pas là de quoi empoisonner le reste de votre vie ? LE DOCTEUR BISSEI. Assurément je serai consumé de douleur ; mais je n'aurai point de remords. MOI. Et quel remords pourriez-vous avoir, je ne dis pas d'avoir tué, car il ne s'agit pas de cela, mais d'avoir laissé périr un chien enragé ? Docteur, écoutez moi. Je suis plus intrepide que vous ; je ne me laisse point brider par de vains raisonnemens. Je suis médecin. Je regarde mon malade ; en le regardant je reconnais un scélérat, & voici le discours que je lui tiens : Malheureux, dépêche toi de mourir ; c'est ce qui peut t'arriver de mieux pour les autres & pour toi : je sais bien ce qu'il y aurait à faire pour dissiper ce point de côté qui t'opprime ; mais je n'ai garde de l'ordonner je ne hais pas assez mes concitoyens pour te renvoyer de nouveau au milieu d'eux, & me préparer à moi même une douleur éternelle par les nouveaux forfaits que tu commettrais. Je ne serai point ton complice. On punirait celui qui te recèle dans sa maison, & je croirais innocent celui qui t'aurait sauvé ! Cela ne se peut. Si j'ai un regret, c'est qu'en te livrant à la mort je t'arrache au dernier supplice. Je ne m'occuperai point de rendre à la vie celui dont il m'est enjoint par l'équité naturelle, le bien de la société, le salut de mes semblables, d'être le dénonciateur. Meurs, & qu'il ne soit pas dit que par mon art & mes soins il existe un monstre de plus. LE DOCTEUR BISSEI.

Bon jour, papa ! Ah ça moins de caste après diner, entendez-vous ? MON PÈRE. Ah, Docteur, c'est une si bonne chose que le cassé. LE DOCTEUR BISSEI. Du moins, beaucoup, beaucoup de sucre. MA SŒUR. Mais, Docteur, ce sucre nous échauffera. LE DOCTEUR BISSEI. Chansons. Adieu, philosophe. MOI. Docteur, encore un mot. Pendant la dernière peste de Marseille il y avait des brigands qui se répandaient dans les maisons, pillant, tuant, profitant du désordre général pour s'enrichir par toutes sortes de crimes. Un de ces brigands fût attaqué de la peste, reconnu par un des fossoyeurs que la police avait chargé d'enlever les morts. Ces gens ci allaient & jetaient les cadavres clans la rue. Le fossoyeur regarde le scélérat & lui dit : Ah, misérable, c'est toi ; & en même temps il le saisit par les pieds & le traîne vers la fenêtre. Le scélérat lui crie : Je ne suis pas mort. L'autre lui répond : Tu es assez mort, & le précipite à l'instant d'un troisième étage. Docteur, sachez que le fossoyeur qui dépêche si lestement ce méchant pestiféré, est moins coupable à mes yeux qu'un habile médecin, comme vous, qui l'aurait guéri ; & partez. LE DOCTEUR. Cher philosophe, j'admurerai votre esprit & votre chaleur, tant qu'il vous plaira ; mais votre morale ne sera ni la mienne, ni celle de l'Abbé, je gage. L'ABBÉ. Vous gagez à coup sûr.... J'allais entreprendre l'Abbé ; mais mon père s'adressant à moi en souriant, me dit : Tu plaides contre ta propre cause. MOI. Comment cela ? MON PÈRE. Tu veux la mort de ce coquin d'Intendant de M. de la Mésangere, n'est-ce pas ? Eh laisse donc faire le Docteur, A présent dites moi où j'en étais de mon histoire. MA SŒUR. Vous étiez au Père Bouin.

MON PÈRE. Je lui expose le fait. Le Père Bouin me dit : Rien n'est plus louable, Monsieur, que le sentiment de commisération dont vous vous êtes touché pour ces malheureux héritiers. Supprimez le testament, secourez-les, j'y consens ; mais c'est à la condition de restituer au légataire universel la somme précise dont vous saurez privé ni plus ni moins.... Mais je sens du froid entre les épaules. Le Docteur aura laissé la porte ouverte. Sœur, va la fermer. MA SŒUR. J'y vais, mais j'espère que vous ne continuerez pas que je ne sois revenue. MON PÈRE. Cela va sans dire.

Ma Sœur qui s'était fait attendre quelque temps, dit en rentrant avec un peu d'humeur : C'est ce fou qui a pendu deux écriteaux à sa porte, sur l'un desquels on lit : Maison à vendre vingt mille francs, ou à louer douze cent francs par an fans bail ; & sur l'autre : Vingt mille francs à prêter pour un an à six pour cent. MOI. Un fou, ma Sœur ? Et s'il n'y avait qu'un écriteau où vous en voyez deux, & que l'écriteau du prêt ne fût qu'une traduction de celui de la location ? Mais laissons cela, & revenons au Père Bouin.

MON PÈRE. Le Père Bouin ajouta : Et qui est-ce qui vous a autorisé à ôter ou à donner de la sanction aux actes ? Qui est-ce qui vous a autorisé à interpréter les intentions des morts ? – Mais, Père Bouin, & le coffre. – Qui est-ce qui vous a autorisé à décider si ce testament a été rebuté de réflexion, ou s'il s'est égaré par méprise ? Ne vous est-il jamais arrivé d'en commettre de pareilles, & de retrouver au fond d'un sceau un papier précieux que vous y aviez jetté d'inadvertence ? – Mais Père Bouin, & la date & l'iniquité de ce papier ? – Qui est-ce qui vous a autorisé à prononcer sur la justice ou sur l'injustice de cet acte, & à regarder le legs universel comme un don illicite plutôt que comme une restitution ou telle autre œuvre légitime qu'il vous plaira d'imaginer ? – Mais Père Bouin, & ces héritiers immédiats & pauvres, & ce collatéral éloigné & riche ? – Qui est-ce qui vous a autorisé à peser ce que le défunt devait à ses proches que vous ne connaissez pas & à son légataire que vous ne connaissez pas d'avantage ? – Mais, Père Bouin, & ce tas de lettres du légataire que le défunt ne s'était pas feusement donné la peine d'ouvrir ?.... Une circonstance que j'avais oublié de vous dire, ajouta mon père, c'est que dans l'amas de paperasses entre lesquelles je trouvais ce fatal testament, il y avait vingt, trente, je ne sais combien de lettres des Frémins toutes cachetées. Il n'y a, dit le Père Bouin, ni coffre, ni date, ni lettres, ni Père Bouin, ni si, ni mais qui tienne ; il n'est permis à personne d'enfreindre les loix, d'entrer dans la pensée des morts, & de disposer du bien d'autrui. Si la providence a résolu de châtier ou l'héritier ou le légataire ou le défunt, car on ne sait lequel, par la conservation fortuite de ce testament, il saut qu'il reste.

Après une décision aussi nette, aussi précise de l'homme le plus éclairé de notre clergé, je demeurai stupéfait & tremblant, songeant en moi même à

ce que je devenais, à ce que vous deveniez, mes enfans, s'il me fût arrivé de brûler le testament comme j'en avais été tenté dix fois ; d'être ensuite tourmenté de scrupule, & d'aller consulter le Père Bouin. J'aurais restitué, oh j'aurais restitué ; rien n'est plus sûr ; & vous étiez ruinés.

MA SŒUR. Mais, mon père, il fallut après-cela s'en revenir au presbytere & annoncer à cette troupe d'indigens qu'il n'y avait rien là qui leur appartient, & qu'ils pouvaient s'en retourner comme ils étaient venus. Avec l'ame compatissante que vous avez, comment en eutes vous le courage ? MON PÈRE. Ma foi, je n'en sçais rien. Dans le premier moment je pensai à me départir de ma procuration, & à me faire remplacer par un homme de loi ; mais un homme de loi en eût usé dans toute la rigueur, pris & chassé par les épaules ces pauvres gens dont je pouvais peut-être alléger l'infortune. Je retournai donc le même jour à Thivet. Mon absence subite & les précautions que j'avais prises en partant avaient inquiété ; l'air de tristesse avec lequel je reparus, inquiéta bien d'avantage ; cependant je me contraignis, je dissimulai de mon mieux. MOI. C'est à dire assez mal. MON PÈRE. Je commençai par mettre à couvert tous les effets précieux. J'assemblai dans la maison un certain nombre d'habitans qui me prêteraient main forte en cas de besoin. J'ouvris la cave & les greniers que j'abandonnai à ces malheureux, les invitant à boire, à manger & à partager entre eux le vin, le bled & toutes les autres provisions de bouche. L'ABBÉ. Mais, mon père !.... MON PÈRE. Je le sais, cela ne leur appartenait pas plus que le reste. MOI. Allons donc, l'Abbé, tu nous interromps. MON PÈRE. Ensuite pale comme la mort, tremblant sur mes jambes, ouvrant la bouche & ne trouvant aucune parole, m'asseyant, me relevant, commençant une phrase & ne pouvant l'achever, pleurant, tous ces gens effrayés m'environnant, s'écriant autour de moi : Eh bien, mon cher Monsieur, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a, repris-je ?.... Un testament, Un testament qui vous déshérite. Ce peu de mots me coûtèrent tant à dire que je me sentis presque défaillir. MA SŒUR. Je conçois cela.

MON PÈRE. Quelle scene, mes enfans, quelle scene que celle qui suivit ! Je frémis de la rappeler. Il me semble que j'entends encore les cris de la douleur, de la fureur, de la rage, le hurlement des imprécations.... Ici mon

père portait ses mains sur ses yeux, sur ses oreilles..... Ces femmes, disait-il, ces femmes, je les vois ; les unes se roulaient à terre, s'arrachaient les cheveux, se déchiraient les joues & les mammelles ; les autres écumaient, tenaient leurs enfans par les pieds, prêtes à leur écacher la tête contre le pavé, si on les eût laissé faire ; les hommes brisaient, renversaient, cassaient tout ce qui leur tombait sous les mains ; ils menaçaient de mettre le feu à la maison ; d'autres, en rugissant, grataient la terre avec leurs ongles comme s'ils y eussent cherché le cadavre du curé pour le déchirer ; & tout au travers de ce tumulte, c'étaient les cris aigus des enfans qui partageaient sans savoir pourquoi le désespoir de leurs parens, qui s'attachaient à leurs vêtemens, & qui en étaient inhumainement repoussés. je ne crois pas avoir jamais autant souffert de ma vie.

Cependant j'avais écrit au légataire de Paris ; je l'instruisais de tout, & je le pressais de faire diligence, le seul moyen de prévenir quelque accident qu'il ne serait pas en mon pouvoir d'empêcher.

j'avais un peu calmé les malheureux par l'espérance dont je me flattais en essêt, d'obtenir du légataire une renonciation complète à ses droits, ou de l'amener à quelque traitement favorable, & je les avais dispersés dans les chaumières les plus éloignées du village.

Le Frémin de Paris arriva ; je le regardai fixement, & je lui trouvai une physionomie dure qui ne promettait rien de bon. MOI. De grands sourcils noirs touffus, des yeux couverts & petits, une large bouche un peu de travers, un teint basané & criblé de petite vérole ? MON PÈRE. C'est cela. Il n'avait pas mis plus de trente heures à faire ses soixante lieues. Je commençai par lui montrer les misérables dont j'avais à plaider la cause. Ils étaient tous debout devant lui, en silence ; les femmes pleuraient ; les hommes appuyés sur leurs bâtons, la tête nue, avaient leurs mains dans leurs bonnets. Le Frémin assis, les yeux fermés, la tête penchée & le menton appuyé sur sa poitrine, ne les regardait pas. Je parlai en leur faveur de toute ma force ; je ne sais où l'on prend ce qu'on dit en pareil cas. je lui fis toucher au doigt combien il était incertain que cette succession lui fût légitimement acquise ; je le conjurai par son opulence, par la misère qu'il avait sous les yeux ; je crois même. que je me jettai à ses pieds. je n'en pus

tirer une obole. Il me répondit qu'il n'entraît point dans toutes ces considérations ; qu'il y avait un testament ; que l'histoire de ce testament lui était indifférente, & qu'il aimait mieux s'en rapporter à ma conduite qu'à mes discours. D'indignation, je lui jettai les clefs au nez ; il les ramassa, s'empara de tout, & je m'en revins si troublé, si peiné, si changé que votre mere qui vivait encore crut qu'il m'était arrive quelque grand malheur. Ah, mes enfans, quel homme que ce Fremin !

Après ce récit nous tombâmes dans le silence, chacun rêvant à sa maniere sur cette singuliere aventure. Il vint quelques visites. Un ecclésiastique dont je ne me rappelle pas le nom ; c'était un gros prier qui se connaissait mieux en bon vin qu'en morale, & qui avait plus feuilleté *le moyen de parvenir* que *les conférences de Grenoble* ; un homme de justice, notaire & Lieutenant de police, appelée Du bois ; & peu de temps après un ouvrier qui demandait à parler à mon père. On le fit entrer, & avec lui un ancien ingénieur de la province qui vivait retiré & qui cultivait les mathématiques qu'il avait autrefois professées ; c'était un des voisins de l'ouvrier ; l'ouvrier était chapelier.

Le premier mot du chapelier fut de faire entendre à mon père que l'auditoire était un peu nombreux pour ce qu'il avait à lui dire. Tout le monde se leva, & il ne resta que le Prier, l'homme de loi, le géometre, & moi, que le chapelier retint.

Monsieur Diderot, dit-il à mon père, après avoir regardé autour de l'appartement s'il ne pouvait être entendu, c'est votre probité & vos lumieres qui m'amènent chez vous, & je ne suis pas fâché d'y rencontrer ces autres Messieurs dont je ne suis peut-être pas connu, mais que je connais tous. Un prêtre, un homme de loi, un savant, un philosophe & un homme de bien ! Ce serait grand hazard si je ne trouvais pas dans des personnes d'état si différent & toutes également justes & éclairées, le conseil dont j'ai besoin. Le chapelier ajouta ensuite : Promettez moi d'abord de garder le secret sur mon affaire, quelque soit le parti que je juge à propos de suivre. On le lui promit, & il continua : Je n'ai point d'enfans ; je n'en ai point eu de ma derniere femme que j'ai perdu, il y a environ quinze jours. Depuis ce temps je ne vis pas ; je ne saurais ni boire, ni

manger, ni travailler, ni dormir. Je me leve, je m'habille, je sors, je rode par la ville dévoré d'un souci profond. J'ai gardé ma femme malade pendant dix huit ans ; tous les services qui ont dépendu de moi & que sa triste situation exigeait, je les lui ai rendus. Les dépenses que j'ai faites pour elle ont consommé le produit de notre petit revenu & de mon travail, m'ont laissé chargé de dettes, & je me trouverais à sa mort épuisé de fatigues, le temps de mes jeunes années perdu, je serais en un mot aussi avancé que le premier jour de mon établissement, si j'observais les loix & si je laissais aller à des collatéraux éloignés la portion qui leur revient de ce qu'elle m'avait apporté en dot : C'était un trousseau bien conditionné ; car son père & sa mere qui aimaient beaucoup leur fille, firent pour elle tout ce qu'ils purent, plus qu'ils ne purent ; de belles & bonnes nippes en quantité qui sont restées toutes neuves ; car la pauvre femme n'a pas eu le temps d'en user ; & vingt mille francs en argent provenus du remboursement d'un contrat constitué sur M. Michelin, Lieutenant du Procureur général. A peine la défunte a-t-elle eu les yeux fermés, que j'ai soustrait & les nippes & l'argent. Messieurs, vous savez à présent mon affaire. Ai-je bien fait ? Ai-je mal fait ? Ma conscience n'est pas en repos : Il me semble que j'entends là quelque chose qui me dit : Tu as volé, tu as volé ; rends, rends : Qu'en pensez-vous ? Songez, Messieurs, que ma femme m'a emporté en s'en allant tout ce que j'ai gagné pendant vingt ans ; que je ne suis presque plus en état de travailler, que je suis endetté, & que si je restitue il ne me reste que l'hôpital, si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Parlez, Messieurs, j'attends votre décision. Faut-il restituer & s'en aller à l'hôpital ?

A tout Seigneur tout honneur, (dit mon père en s'inclinant vers l'ecclésiastique ;) à vous Monsieur le Prieur.

Mon enfant, (dit le Prieur au chapelier,) je n'aime pas les scrupules, cela brouille la tête & ne sert à rien ; peut-être ne fallait-il pas prendre cet argent ; mais puisque tu l'as pris, mon avis est que tu le gardes. MON PÈRE. Mais, Monsieur le Prieur, ce n'est pas là votre dernier mot ? LE PRIEUR. Ma foi si, je n'en sais pas plus long. MON PÈRE. Vous n'avez pas été loin. A vous, Monsieur le Magistrat. LE MAGISTRAT. Mon ami, ta

position est fâcheuse ; un autre te conseillerait peut-être d'assurer le fond aux collatéraux de ta femme, afin qu'en cas de mort ce fond ne passât pas aux tiens, & de jouir ta vie durant de l'usufruit : Mais il y a des loix, & ces loix ne t'accordent ni l'usufruit ni la propriété du capital. Crois moi ; satisfais aux loix, & sois honnête homme à l'hôpital s'il le faut. MOI. Il y a des loix ! Qu'elles loix ! MON PÈRE. Et vous, Monsieur le Mathématicien, comment résolvez vous ce problème ? LE GÉOMETRE. Mon ami, ne m'as-tu pas dit que tu avais pris environ vingt mille francs ? LE CHAPELIER. Oui, Monsieur. – Et combien à peu près t'a coûté la maladie de ta femme ? – A peu près la même somme. – Eh bien, qui de vingt mille francs paie vingt mille francs, reste zéro. MON PÈRE. (à moi.) Et qu'en dit la philosophie ? MOI. La philosophie se tait ou la loi n'a pas le sens commun.... Mon père sentit qu'il ne fallait pas me presser, & portant tout de fuite la parole au chapelier : Maître un tel, lui dit-il, vous nous avez confessé, que depuis que vous avez spolié la succession de votre femme, vous aviez perdu le repos ; & à quoi vous sert donc cet argent qui vous a ôté le plus grand des biens ? Défaites-vous en vite & buvez, mangez, dormez, travaillez, & soyez heureux chez vous. Le chapelier repliqua brusquement : Non, Monsieur, je m'en irai à Geneve. – Et tu crois que tu laisseras le remords ici ? – Je ne sais, mais j'irai à Geneve. – Va où tu voudras, tu y trouveras ta conscience.

Le chapelier partit ; sa réponse bizarre devint le sujet de l'entretien. On convint que peut-être la distance du temps & des lieux affaiblissait plus ou moins tous les sentimens. Les visites s'en allerent ; mon frere & ma sœur rentrerent ; la conversation interrompue fut reprise, & mon père dit : Dieu soit loué ! Nous voilà ensemble. je me trouve bien avec les autres, mais mieux avec vous ; puis s'adressant à moi : Pourquoi, me demanda-t-il, n'as-tu pas dit ton avis au chapelier ? – C'est que vous m'en avez empêché. – Ai-je mal fait ? – Non, parce qu'il n'y a point de bon conseil pour un sot. Quoi donc, est-ce que cet homme n'est pas le plus proche parent de sa femme ? Est-ce que le bien qu'il a retenu ne lui a pas été donné en dot ? Est-ce qu'il ne lui appartient pas au titre le plus légitime ? Quel est le droit de ces collatéraux ? MON PÈRE. Tu ne vois que la loi, mais tu n'en vois pas

l'esprit. MOI. Je vois comme vous, mon père, le peu de sûreté des femmes, méprisées, haïes à tort & à travers de leurs maris, si la mort saisisait ceux-ci de leurs biens. Mais qu'est-ce que cela me fait à moi, honnête homme, qui ai bien rempli mes devoirs avec la mienne ? Ne suis-je pas assez malheureux de l'avoir perdue ? Faut-il qu'on vienne encore me spolier. MON PÈRE. Mais si tu reconnais la sagesse de la loi, il faut t'y conformer, ce me semble. MA SŒUR. Sans la loi il n'y a plus de vol. MOI. Vous vous trompez, ma Sœur. MON FRÈRE. Sans la loi tout est à tous, & il n'y a plus de propriété. MOI. Vous vous trompez, mon frère. MON FRÈRE. Et qui est-ce qui fonde donc la propriété ? MOI. Primitivement, c'est la prise de possession par le travail. La nature a fait les bonnes lois de toute éternité : C'est une force légitime qui en assure l'exécution ; & cette force, qui peut tout contre le méchant, ne peut rien contre l'homme de bien. Je fuis cet homme de bien ; & dans ces circonstances & beaucoup d'autres, que je vous détaillerais, je la cite au tribunal de mon cœur, de ma raison de ma conscience, au tribunal de l'équité naturelle ; je l'interroge, je m'y soumetts ou je l'annule. MON PÈRE. Prêche ces principes là sur les toits, je te promets qu'ils feront fortune, & tu verras les belles choses qui en résulteront. – Je ne les prêcherai pas ; il y a des vérités qui ne sont pas faites pour les fous ; mais je les garderai pour moi. – Pour toi qui es un sage ! –

Assurément. – D'après cela je pense bien que tu n'approuveras pas autrement la conduite que j'ai tenue dans l'affaire du curé de Thivet. Mais toi, l'Abbé, qu'en penses-tu ? L'ABBÉ. Je pense, mon père, que vous avez agi prudemment de consulter & d'en croire le Père Bouin, & que si vous eussiez suivi votre premier mouvement, nous étions en effet ruinés. MON PÈRE. Et toi, grand philosophe, tu n'es pas de cet avis ? – Non. – Cela est bien court. Va ton chemin. – Vous me l'ordonnez ?.... – Sans doute. – Sans ménagement ? – Sans doute. – Non certes, lui répondis-je avec chaleur, je ne suis pas de cet avis. Je pense, moi, que si vous avez jamais fait une mauvaise action en votre vie, c'est celle là ; & que si vous vous fussiez cru obligé à restitution envers le légataire, après avoir déchiré le testament, vous l'êtes bien d'avantage envers les héritiers pour y avoir manqué. MON PÈRE. Il faut que je l'avoue, cette action m'est toujours lestée sur le cœur ;

mais le Père Bouin ! MOI. Votre Père Bouin avec toute sa réputation de science & de sainteté n'était qu'un mauvais raisonneur, un bigot à tête rétrecie. MA SŒUR (à voix basse.) Est-ce que ton projet est de nous ruiner ? MON PÈRE. Paix ! Paix ! Laisse là le Père Bouin, & dis nous tes raisons, sans injurier personne. MOI. Mes raisons ? Elles sont simples & les voici. Ou Le testateur a voulu supprimer l'acte qu'il avait fait dans la dureté, de son cœur, comme tout concourait à le démontrer, & vous avez annulé sa résipiscence ; ou il a voulu que cet acte atroce eût son effet, & vous vous êtes associé à son injustice. MON PÈRE. A son injustice ? C'est bientôt dit. – Oui, oui, à son injustice ; car tout ce que le Père Bouin vous a débité ne sont que de vaines subtilités, de pauvres conjectures, des peut-être sans aucune valeur, sans aucun poids, auprès des circonstances qui ôtaient tout caractère de validité à l'acte injuste que vous avez tiré de la poussière, produit & réhabilité. Un coffre à paperasses ; parmi ces paperasses une vieille paperasse proscrite par sa date, par son injustice, par son mélange avec d'autres paperasses, par la mort des exécuteurs, par le mépris des lettres du légataire, par la richesse de ce légataire, & par la pauvreté des véritables héritiers ! Qu'oppose-t-on à cela ? Une restitution présumée ! Vous verrez que ce pauvre diable de prêtre, qui n'avait pas un sou lors qu'il arriva dans sa cure, & qui avait passé quatre vingt ans de sa vie à amasser environ cent mille francs en entassant sou sur sou, avait fait autrefois aux Fremins, chez qui il n'avait point demeuré, & qu'il n'avait peut-être jamais connu que de nom, un vol de cent mille francs. Et quand ce prétendu vol eût été réel, le grand malheur que..... J'aurais brûlé cet acte d'iniquité. Il fallait le brûler, vous dis-je ; il fallait écouter votre cœur qui n'a jamais cessé de réclamer depuis & qui en savait plus que votre imbécille Bouin dont sa décision ne prouve que l'autorité redoutable des opinions religieuses sur les têtes les mieux organisées & l'influence pernicieuse des loix injustes, des faux principes sur le bon sens & l'équité naturelle.

Ma Sœur se taisait ; mais elle me serrait la main en signe d'approbation ; l'Abbé secouait les oreilles, & mon père disait : Et puis encore une petite injure au Père Bouin. Tu crois du moins, que ma religion m'absout ? MOI.

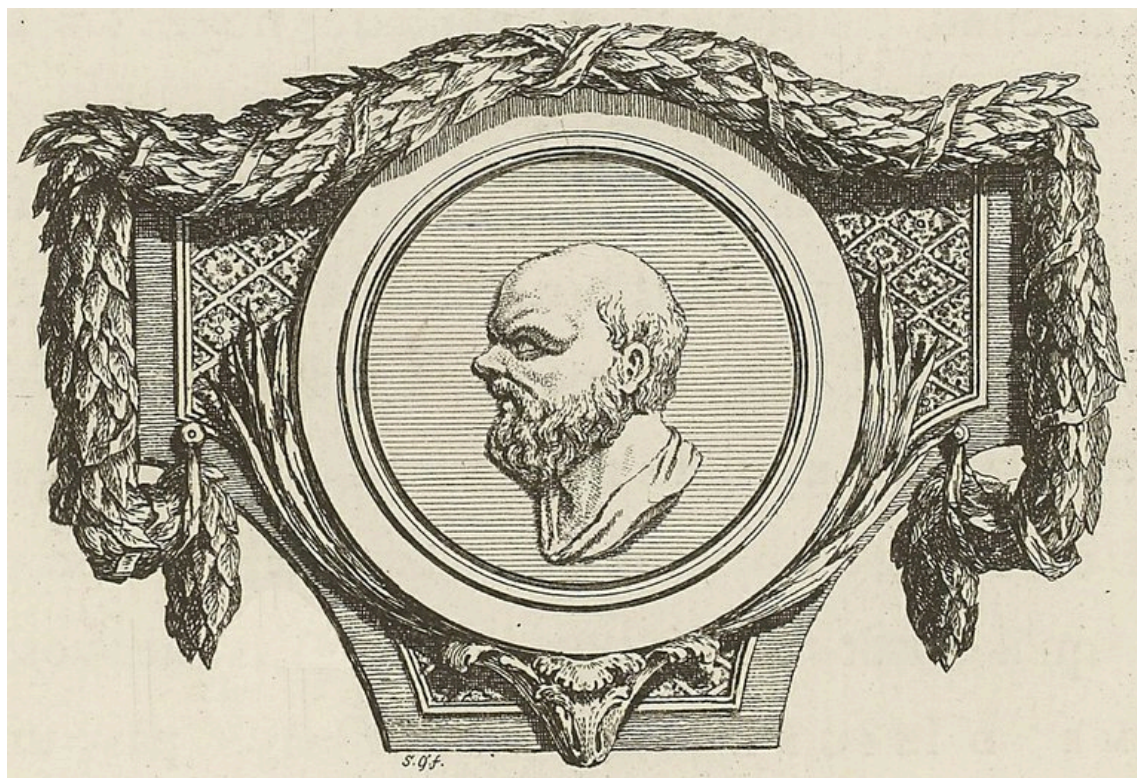
Je le crois ; mais tant pis pour elle. MON PÈRE. Cet acte, que tu brûles de ton autorité privée, tu crois qu'il aurait été déclaré valide au tribunal de la loi ? MOI. Cela se peut ; mais tant pis pour la loi. MON PÈRE. Tu crois qu'elle aurait négligé toutes ces circonstances que tu fais valoir avec tant de force ? MOI. Je n'en fais rien ; mais j'en aurais voulu avoir le cœur net. J'y aurais sacrifié une cinquantaine de louis ; ç'aurait été une charité bien faite ; & j'aurais attaqué ce testament au nom de ces pauvres héritiers. MON PÈRE. Oh, pour cela, si tu avais été avec moi, & que tu m'en eusses donné le conseil ; quoique dans les commencemens d'un établissement, cinquante louis ce soit une somme, il y a tout à parier que je l'aurais suivi. L'ABBÉ. Pour moi, j'aurais autant aimé donner cet argent aux pauvres héritiers qu'aux gens de justice. MOI. Et vous croyez, mon frere, qu'on aurait perdu ce procès ? MON FRÈRE. je n'en doute pas. Les juges s'en tiennent strictement à la loi, comme mon père & le père Bouin, & font bien. Les juges ferment en pareil cas les yeux sur les circonstances, comme mon père & le Père Bouin, par l'effroi des inconvéniens qui s'en suivraient, & font bien, Ils sacrifient quelquefois, contre le témoignage même de leur conscience, comme mon père & le Père Bouin, l'intérêt du malheureux & de l'innocent qu'ils ne pourraient sauver sans lâcher la bride à une infinité de fripons, & font bien. Ils redoutent, comme mon père & le Père Bouin, de prononcer un arrêt équitable dans un cas déterminé, mais funeste dans mille autres par la multitude des désordres auxquels il ouvrirait la porte, & font bien. Et dans le cas du testament dont il s'agit.... MON PÈRE. Tes raisons comme particulières étaient peut-être bonnes, mais comme publiques elles seraient mauvaises. Il y a tel Avocat peu scrupuleux qui m'aurait dit tête-à-tête : Brûlez ce testament ; ce qu'il n'aurait osé écrire dans sa consultation. MOI. J'entends, c'était une affaire à n'être pas portée devant les juges. Aussi, parbleu ! n'y aurait-elle pas été portée, si j'avais été à votre place. MON PÈRE. Tu aurais préféré ta raison à la raison publique, la décision de l'homme à celle de l'homme de loi ? MOI. Assurément. Est-ce que l'homme n'est pas antérieur à l'homme de loi ? Est-ce que la raison de l'espece humaine n'est pas tout autrement sacrée que la raison d'un législateur ? Nous nous appelions civilisés, & nous sommes pires que des

Sauvages. Il semble qu'il nous faille encore tournoyer pendant des Siecles d'extravagances en extravagances & d'erreurs en erreurs, pour arriver où la premiere étincelle de jugement, l'instinct seul nous eût mené tout droit. Nous nous sommes si bien fourvoyés.... MON PÉRE. Mon fils, mon fils, c'est un bon oreiller que celui de la raison ; mais je trouve que ma tête repose plus doucement encore sur celui de la religion & des loix : Et point de réplique là dessus, car je n'ai pas besoin d'insomnie ! Mais il me semble que tu prends de l'humeur. Dis moi donc : Si j'avais brûlé le testament, est-ce que tu m'aurais empêché de restituer ? MOI. Non, mon père votre repos m'est un peu plus cher que tous les biens du monde. MON PÉRE. Ta réponse me plait, & pour cause. MOI. Et cette cause, vous allez nous la dire ? MON PÉRE. Volontiers. Le chanoine Vigneron ton oncle était un homme dur, mal avec ses confreres dont il faisait la satyre continuelle par sa conduite & par ses discours. Tu étais destiné à lui succéder ; mais au moment de sa mort, on pensa dans la famille qu'il fallait mieux envoyer en Cour de Rome que de faire entre les mains du chapitre une résignation qui ne serait peutêtre point agréée. Le courier part. Ton oncle meurt, une heure ou deux, avant l'arrivée présumée du courier ; & voilà le canonicat & dix huit cent francs perdus. Ta mere, Tes tantes, nos parents, nos amis étaient tous d'avis de céler la mort du chanoine. Je rejettai ce conseil, & je fis sonner les cloches sur le champ. MOI. Et vous sites bien. MON PÉRE. Si j'avais écouté les bonnes femmes & que j'en eusse eu du remords, je crois que tu n'aurais pas balancé à me sacrifier ton aumusse. MOI. Sans cela, j'aurais mieux aimé être un bon philosophe, ou rien, que d'être un mauvais chanoine.

Le gros Prieur rentra, & dit sur mes derniers mots qu'il avait entendus : Un mauvais chanoine ! Je voudrais bien savoir comment on est un bon ou un mauvais Prieur, un bon ou un mauvais chanoine ; ce sont des états si indifférens. On servit ; on disputa encore un peu contre moi ; on plaisanta beaucoup le Prieur sur sa décision du chapelier & le peu de cas qu'il faisait des Prieurs & des Chanoines. On lui proposa le cas du testament ; au lieu de le résoudre il nous raconta un fait qui lui était personnel. LE PRIEUR. Vous vous rappelez l'énorme faillite du changeur Bourmont. MON PÉRE. Si je

me la rappelle, j'y étais pour quelque chose. LE PRIEUR. Tant mieux. MON PÈRE. Pourquoi tant mieux ? LE PRIEUR. C'est que, si j'ai mal fait, ma conscience en sera soulagée d'autant. Je fus nommé Syndic des créanciers, Il y avait parmi les effets actifs de Bourmont, un Billet de cent écus sur un pauvre marchand grainetier son voisin. Ce Billet partagé au prorata de la multitude des créanciers, n'allait pas à douze sols pour chacun d'eux, & exigé du grainetier c'était sa ruine. Je supposai.... MON PÈRE. que chaque créancier n'aurait pas refusé douze sols à ce malheureux, vous déchirâtes le billet & vous sites l'aumône de ma bourse. LE PRIEUR. Il est vrai ; en êtes vous fâché. MON PÈRE. Non. LE PRIEUR. Aiez la bonté de croire que les autres n'en seraient pas plus tachés que vous, & tout sera dit. MON PÈRE. Mais, Monsieur le Prieur, si vous lacerez de votre autorité privée un billet, pourquoi n'en laceriez vous pas deux, trois, quatre, tout autant qu'il se trouvait d'indigens à secourir aux dépens d'autrui ? Ce principe de commisération peut nous mener loin, Monsieur le Prieur : La justice, la justice.... LE PRIEUR. est souvent une grande injustice. Une jeune femme qui occupait le premier descendit ; c'était la gaieté & la folie en personne. Mon père lui demanda des nouvelles de son mari ; ce mari était un libertin qui avait donné à sa femme l'exemple des mauvaises mœurs qu'elle avait, je crois, un peu suivie, & qui pour échapper de ses créanciers s'en était allé à la Martinique. Madame d'Isigni, c'était le nom de notre locataire, répondit à mon père : Monsieur d'Isigni ? Dieu merci ! je n'en ai plus entendu parler ; il est peut-être noyé. LE PRIEUR. Noyé ! Je vous en félicite. MADAME D'ISIGNI. Qu'est-ce que cela vous fait, Monsieur l'Abbé ? LE PRIEUR. Rien. Mais à vous ? MADAME D'ISIGNI. Et qu'est-ce que cela me fait à moi ? LE PRIEUR. Mais on dit.... MADAME D'ISIGNI. Et qu'est-ce qu'on dit ? LE PRIEUR. Puisque vous le voulez savoir, on dit qu'il avait surpris quelques-unes de vos lettres. MADAME D'ISIGNI. Et n'avais-je pas un beau recueil des siennes ?.... Et puis voilà une querelle tout à fait comique entre le Prieur & Madame d'Isigni sur les privilèges des deux sexes. Madame d'Isigni m'appella à son secours, & j'allais prouver au Prieur que le premier des deux époux qui manquait au pacte, rendait à l'autre sa liberté : Mais mon père demanda son

bonnet de nuit, rompit la conversation, & nous envoya coucher. Lorsque ce fut mon tour de lui souhaiter la bonne nuit, en m'embrasant, il me dit à l'oreille : je ne serais pas fâché, qu'il y eut dans la ville un ou deux citoyens comme toi ; mais je n'y habiterais pas, s'ils pensaient tous de même.



IDYLLES.





DAPHNÉ ET CHLÖÉ.

DAPHNÉ.

DÉja la lune s'élève derriere ces montagnes obscures ; déjà sa douce lumière brille à travers les arbres qui en couronnent la cime. Quel charme on respire en ce lieu ! Chlööé, arrêtons nous encore quelques momens. Mon frere aura soin de ramener les troupeaux au bercail.

CHLÖÉ. Ce beau lieu m'enchante ; la fraîcheur du soir est delicieuse : arrêtons nous encore quelques momens.

DAPHNÉ. Vois tu Chlööé, près de cette roche, le jardin du jeune Alexis. Allons regarder par dessus la haye de roses qui l'entoure. C'est le plus beau

jardin de toute la contrée. Il n'en est point dont l'aspect soit si riant. Il n'en est point de si bien cultivé.

CHLÖÉ. Allons Daphné.

DAPHNÉ. Aucun berger n'entend aussi bien qu'Alexis la culture des plantes. N'est-ce pas Chlœé !

CHLÖÉ. Non aucun.

DAPHNÉ. Comme tout est frais, comme tout fleurit ici, ce qui rampe à terre & ce qui s'élève le long de ces appuis. Là jaillit une source pure, elle se précipite du haut du rocher, & murmure à travers les ombrages du jardin. Regarde sur la pointe de ce rocher au dessus de la cascade ; c'est là qu'il a construit un petit berceau de chevreseüil ! Que du sein de cet azile on doit bien decouvrir le spectacle ravissant de ces vastes campagnes !

CHLÖÉ. Daphné, tu loües avec transport, ouï, tout ce que nous voïons est charmant. Le jardin du jeune Alexis est plus beau que tous les jardins de ces cantons. Ses fleurs sont les plus belles. Il n'est point de fontaine dont le murmure soit si doux, dont l'eau soit plus fraîche.

DAPHNÉ. Mais tu souris Chlœé.

CHLÖÉ. Non, Daphné, non ; contemple cette rose que je cueille ; le parfum que tu respires n'est-il pas plus doux que celui de toutes les roses du monde ? Seroit-il plus suave, si l'amour lui-même en eût pris soin ?

DAPHNÉ. Chlœé !

CHLÖÉ. Eh ! bien à quoi sert d'étouffer le soupir qui sait palpiter ton sein ?

DAPHNÉ. Viens mechante, retirons-nous.

CHLÖÉ. Si promptement ? Non, ce lieu me plait, j'y suis si bien. Mais, écoute. J'entens du bruit, là sous l'ombre épaisse de ces Lilas, nous ne serons point aperçues. Le vois-tu ! C'est Alexis, c'est lui-même. Dis-moi doucement à l'oreille. N'est il pas plus beau que tous les bergers de ces contrées ?

DAPHNÉ. Ah ! laisse moi.

CHLÖÉ. Non, je ne te laisse point aller. Il reve. Il soupire. Surement quelque bergere s'est emparée de son cœur, Ma chere enfant, ta main tremble dans la mienne. Ne crains rien, il n'y a point ici de loup.

Les jeunes bergeres se tenaient cachées sous l'ombre épaisse de Lilas, lors qu'Alexis, sans savoir qu'on l'écoutait, éleva sa voix gracieuse & chanta ainsi.

O toi, lune pâle & tranquille, foi temoin de mes soupirs, & vous, bocages paisibles, combien de fois n'avez-vous pas soupiré après moi le nom de Daphné ! Tendres fleurs qui repandez vos parfums autour de moi, la rosée du soir brille sur vos feuilles & mes joues sont humides des larmes de l'amour. Ah ! Si j'osais – que ne puis-je lui dire. Daphné, je t'aime plus que l'Abeille n'aime le printemps.

Je la trouvai l'autre jour à la fontaine. Elle venait de remplir d'eau une cruche pesante. Laisse-moi porter ce fardeau trop lourd pour ton bras, lui dis-je d'une voix mal assurée : Que tu es bon, reprit-elle, & tout tremblant je pris la cruche pesante. Timide, étouffant à peine mes soupirs, je marchai à côté d'elle, les yeux baissés, fans oser lui dire ; Daphné, je t'aime plus que l'abeille n'aime le printemps.

Faible Narcisse comme tu panches tristement la tête à mes côtés. Le matin t'a vu encore dans toute ta fraîcheur. Te voilà fletri. C'est ainsi que je verrai fletrir ma jeunesse, si Daphné dedaigne mon amour, alors fleurs charmantes, plantes variées, jusqu'ici mes delices, l'objet de mes soins les plus doux, privées de culture vous vous fanerez, car la joie sera pour jamais bannie de mon cœur. Etouffées par l'yvraye, la ronce & l'épine vous couvriront de leur funeste ombrage. Et vous qui portés des fruits si doux, arbrisseaux plantés de mes mains, dépouillés de toute votre parure, vos tiges dessechées s'eleveront tristement sur ce lieu sauvage. Et j'y passerai le reste de mes jours dans les soupirs & dans les larmes.

Puisses-tu, quand mes cendres reposeront ici, puisses-tu dans les bras d'un Epoux plus aimable, plus heureux, gouter au comble de la felicité, les plaisirs les plus touchans ! – Non-Images du desespoir, pourquoi venez vous tourmenter mon ame ! Je vois encore luire quelques rayons d'esperance. Daphné ne sourit-elle pas d'un au gracieux, quand d'un pas lent je passe devant elle ? Assis l'autre jour sur le penchant de la Colline, je jouais de mon chalumeau, pendant qu'elle traversait la prairie voisine. Elle suspendit ses pas. À peine l'eus-je apperçüe, que mes levres palpitantes,

mes doigts errant incertains sur le chalumeau, je ne formai plus que des sons confus. Cependant Daphné s'arrêta pour m'entendre.

O si son Epoux un jour, je la conduis sous vos ombrages, alors aimables fleurs, réhaussez l'éclat de vos couleurs, prodiguez lui tous vos parfums, alors jeunes arbrisseaux, inclinez vers elle vos branches touffues, offrez lui vos fruits les plus doux.

Ainsi chanta Alexis, Daphné soupira & sentit sa main trembler dans la main de son amie. Mais Chloé appelant le jeune berger, Alexis, dit-elle, Daphné t'aime. La voici sous l'ombre des Lilas. Vien que tes baisers recueillent les larmes de l'amour qui baignent ses joues. D'un air timide il accourut. Mais puis-je dire ses transports, lorsque Daphné confuse & panchée sur le sein de Chloé, fit l'aveu de son amour.

LA NAVIGATION.

Il fuit le vaisseau qui porte Daphné sur des rives lointaines. Ah ! que du moins Zéphir seul & les amours volent autour d'elle !

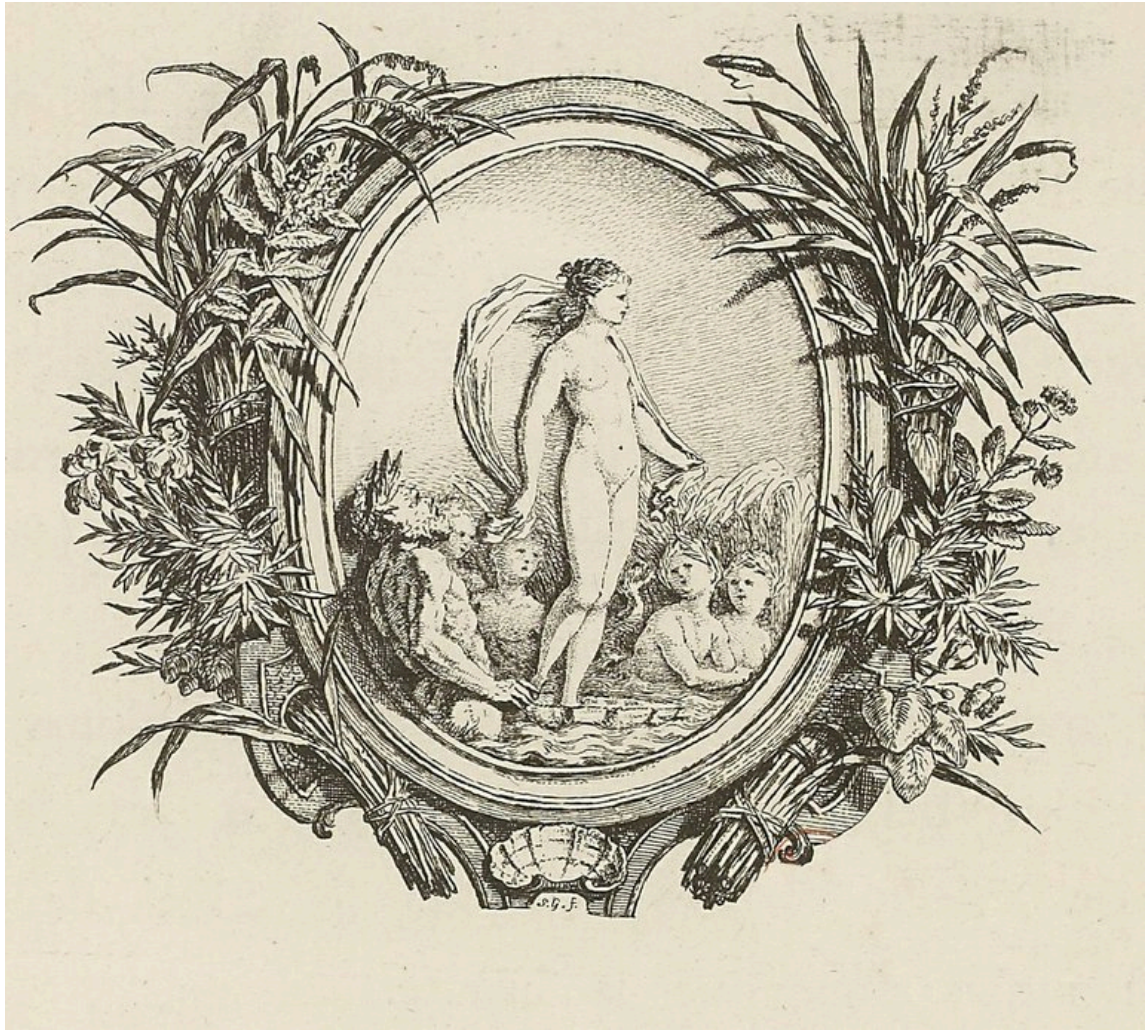
Vagues, bondissés légèrement autour du vaisseau ! Lorsque ses tendres regards reposent sur vos jeux folâtres, Dieux ! C'est alors qu'elle pense à moi.

Que des bosquets qui bordent le rivage, les oiseaux ne chantent que pour toi ! Que les roseaux & les buissons agités par les vents légers t'appellent sous leur ombre !

O mer que ta surface brillante soit toujours paisible. jamais plus bel objet ne fut confié à tes flots. L'image du soleil, qui se peint sur le cristal de tes ondes est moins pure que sa beauté.

Venus n'avait pas plus d'attraits, lorsque sortant de la blanche écume des mers, elle monta sur sa conque argentée. À son aspect les Tritons enchantés oublièrent leurs jeux brüians, oublièrent les Nymphes couronnées de joncs.

Ils ne virent plus les regards inquiets ni le sourire agaçant des Nymphes jalouses ; plongés dans la plus douce extase, leurs yeux suivirent encore l'aimable Deesse sous les ombres du rivage.



L'OEILLET.

En se promenant dans le jardin, Doris aperçut près de la charmille un oeillet nuancé des plus vives couleurs, il venait d'éclore. Elle s'en approcha, & d'un air souriant, elle pencha son beau visage vers la fleur ; Tandis qu'elle savourait ses doux parfums, l'oeillet semblait baiser ses levres. À cette vue je sentis mes joues s'enflammer, je me disais, que ne puis-je, ah ! que ne puis-je toucher ainsi ses levres vermeilles ! Daphné se retira. Je m'approchai de la charmille. Cueillerai-je, le cueillerai-je, le bel oeillet qu'ont touché ses levres ? Ses parfums me delecteraient plus que la rosée ne delecte les fleurs. Déjà j'étendais une main empressée pour le cueillir, lorsque tout à coup je me dis a moi-même ; quoi ? lui ravirai-je l'oeillet qu'elle chérit ? Non, Doris le placera sur son sein & ses doux parfums s'eleveront vers son beau visage, comme l'encens sacré monte vers l'olimpe, lorsqu'on offre des vœux à la Deesse de la beauté.

CLIMENE ET DAMON.

CLIMENE.

Dis-moi, mon bien aimé, que veux-tu faire ici de ce petit autel. A qu'elle divinité doit-il être consacré ? DAMON. Ignorest-tu, ma bien aimée, le charme qui m'attache aux bords de cette onde paisible ? Ne te souvient-il plus qu'aux jours de nôtre enfance, c'était nôtre azile favori ? Là nous n'étions pas plus hauts que cette jeune Ancholie, là s'écoulaient rapidement nos heures, lors que nous les passions ensemble, occupés aux doux jeux de l'innocence. Voilà, Climene, pourquoi j'élève ici ce petit autel. J'en dois l'hommage au Dieu de la tendresse ; car ses feux, o souvenir qui m'enchantent ! ses feux s'allumerent dès-lors au fonds de nos cœurs.

CLIMENE. Ce souvenir Damon, m'est-il moins doux qu'à toi ? Ecoute, autour de cet autel, je planterai des Mirthes & des Rosiers. Si Pan les protège, leurs rameaux s'élèveront bientôt au-dessus de l'autel & formeront un petit temple de verdure où nous viendrons adorer l'innocence & l'amour.



DAMON. Vois-tu ces buissons ? Ils s'elevent encore en ceintre, quoiqu'incultes maintenant ; c'était notre demeure. Nous en avons élevé la

voute aussi haut que nous pouvions atteindre, cependant un chevreau de ses cornes en eut brisé le faîte, tant il était élevé. Des branches d'Ozier en formaient les murs & un petit grillage de roseaux fermait l'entrée de notre habitation. Qu'elles étaient délicieuses toutes les heures que nous passions ensemble dans cette aimable retraite.

CLIMENE. N'avais-je pas planté devant notre maison un petit jardin ? ne l'avions nous pas entouré d'une haye de joncs ? une brebis l'eut broutée dans un instant, tant elle était grande.

DAMON. La faveur des Dieux peut-elle reposer sur la maison où il n'y a point d'enfans. Tu avais trouvé une petite image mutilée de l'amour. En bonne mere, tu lui prodiguais tes soins & tes caresses, une coquille de noix était son lit. Là bercé par tes chants il reposait sur des feuilles de rose.

CLIMENE. Ouï, Damon. Et ce Dieu récompensera les soins ingenus de notre enfance.

DAMON. Un jour j'avais fait une petite cage de jonc. J'y renfermai une cigale & t'en fis présent. Tu voulus la tirer de sa cage pour badiner avec elle, mais tandis que tu la tenais, en s'efforçant de s'échapper, elle laissa une de ses petites jambes entre tes doigts. Tremblante de douleur la cigale resta collée sur la tige cl une fleur. Regarde, disais-tu, ah regarde le pauvre petit oiseau, comme il frissonne ! tu souffres, & c'est moi qui fuis la cause de ton mal. Tes yeux étaient mouillés de larmes & je jouissais de te voir si tendre & si compatissante.

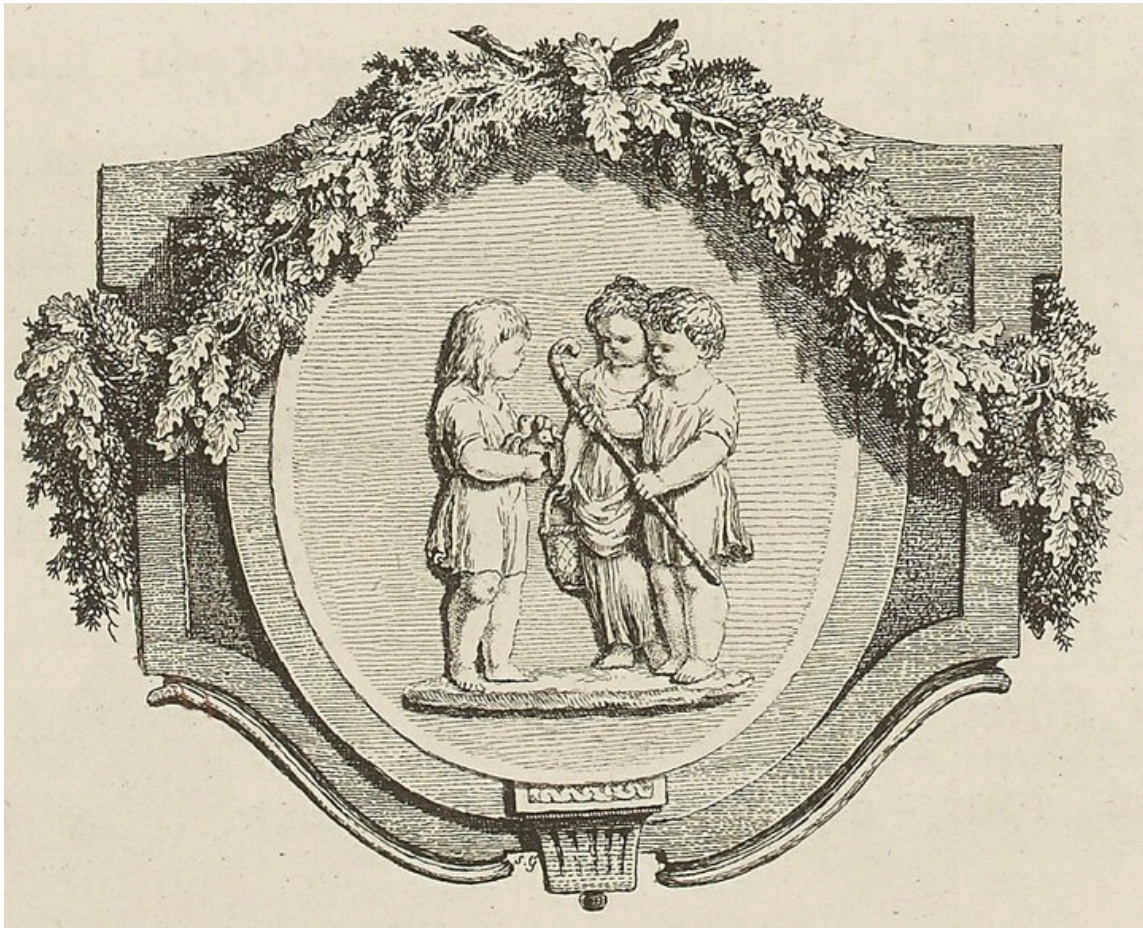
CLIMENE. Ta bonté, Damon, me parut bien plus touchante, le jour que mon frere enleva de leur nid deux petites Linottes. Donne-moi, lui dis-tu, les petits oiseaux. Mais il ne te les donna point. Je t'en donnerai cette houlette. Vois avec quel soin, avec quel art j'ai sçu l'orner, en faisant serpenter autour du baton blanc cette écorce brune & ces rameaux verts. Le troc fut accepté : Dès qu'il t'eut donné les petits oiseaux, tu les mis dans ta pannetiere, & montant sur l'arbre tu les posas doucement dans leur nid. Des larmes de joie baignerent alors mes joues, si je ne t'avais point encore aimé, je t'aurais aime de ce moment.

DAMON. Ainsi s'écoulerent délicieusement les jours de ton enfance lorsque dans nos jeux, j'étais ton mari & que tu étais ma femme.

CLIMENE. Aussi m'en souviendrai-je encore avec transport au declin de mes jours.

DAMON. Qu'ils feront heureux tous les instans de nôtre vie, si au retour de la nouvelle lune, ainsi l'a promis ta mere, Hymen realise ce qui jusqu'ici ne fut qu'un jeu d'enfans.

CLIMENE. Si les Dieux favorables daignent benir nos destinées, jamais mon ami, non jamais époux n'auront été plus heureux que nous.



LA MATINÉE D'AUTOMNE.

Déjà les premiers rayons du soleil doraient la cime des montagnes & annonçaient le plus beau jour d'automne, lorsque Milon se mît à sa fenêtre. Le soleil brillait déjà à travers les pampres dont la verdure mêlée de jaune & de pourpre, formait au-dessus de la fenêtre un berceau de feuillage, qu'agitait doucement le souffle léger des vents du matin. Le Ciel était serein, une mer de brouillards couvrait la vallée ; semblables à des îles les collines les plus hautes avec leurs cabanes fumantes & la parure bigarée de l'automne, s'élevaient du sein de cette mer à la clarté du soleil. Les arbres chargés de fruits mûrs offraient à l'œil le mélange piquant de mille nuances de jaune & de pourpre avec quelques restes de verdure. Milon dans un doux ravissement laissait errer ses regards sur cette vaste contrée. Tantôt au loin, tantôt plus près il entendait le bêlement joyeux des brebis, les flûtes des bergers & le gazouillement des oiseaux qui tour-à-tour se poursuivaient dans le vague des airs, ou se perdaient dans le brouillard de la vallée. Plongé dans une reverie profonde, il resta longtemps immobile. Mais soudain transporté d'un saint enthousiasme il prit la lyre qui était suspendue au mur & chanta ainsi :

„ Puisse-je, o Dieux ! Puisse-je exprimer mes transports & ma reconnaissance par des chants dignes de vous ? La nature épanouie brille dans toute sa beauté. Ses richesses se repandent avec profusion. Partout regnent la joie & la gaité. Le bonheur de l'année sourit dans nos vignes, & dans nos vergers. Qu'elle est belle toute cette contrée ! Quelle est belle dans la parure bigarée de l'automne !

Heureux celui dont le cœur pur n'est rongé d'aucun remords, qui satisfait de sa fortune goûte souvent le bonheur de faire du bien. La sérénité du matin le réveille & l'invite à la joie. Ses jours sont pleins de charmes & la nuit vient le surprendre dans les bras du sommeil le plus doux. Son âme est toujours ouverte aux impressions du plaisir ? La beauté variée des saisons l'enchanté, & lui seul jouit de tous les trésors de la nature.

Mais doublement heureux est celui qui partage son bonheur avec une compagne que formerent les grâces & la vertu, avec une compagne telle que toi, ma chère Daphné. Depuis qu'Hymen unit nos destinées, il n'est point de bonheur qui ne soit plus touchant pour moi. Oûi depuis qu'Hymen unit nos destinées, elles sont comme les accords de deux flûtes dont les accents purs & doux repètent le même air ; quiconque l'entend est pénétré de joie. Mes yeux décèlerent-ils jamais un desir que tu ne l'aies rempli ? Ai-je jamais goûté quelque bonheur que le tien ne l'eût augmenté ? jamais un chagrin m'a-t-il poursuivi jusques dans tes bras, que tu ne l'aies dissipé comme le soleil au printemps dissipe les brouillards ? Oui le jour que je te conduisis, mon épouse, dans ma cabane, j'ai vu tous les charmes de la vie voler à ta fuite & se joindre à nos Penates, pour ne plus nous quitter. L'ordre domestique, la propreté, le courage & la joie président à tous les travaux & les Dieux se plaisent à bénir ton ouvrage.

Depuis que tu es la félicité de mon cœur, depuis que tu l'es, o Daphné, tout ce qui m'entoure s'embellit à mes yeux, la bénédiction s'est reposée sur ma cabane. Elle se repand sur mes troupeaux, sur mes plantes & sur mes récoltes. Le travail de chaque journée est une jouissance nouvelle, & quand je reviens fatigué sous ce toit paisible, quel charme de me sentir soulagé par tes tendres empressemens ! Le printemps me semble plus riant, l'automne & l'été plus riches ; & quand l'hiver couvre notre habitation de ses tristes frimats, alors près de nos foyers assis à tes côtés, je goûte au milieu des foins les plus touchans & des entretiens les plus doux, je goûte le charme délicieux de la sécurité domestique. Que les aquilons se déchainent, que la chute des neiges cache à mes yeux toute la contrée ! Renfermé près de toi, je sens o ma Daphné, je sens mieux encore que tu es tout pour moi. Vous mettez le comble à ma félicité, aimables enfans ; parés de toutes les

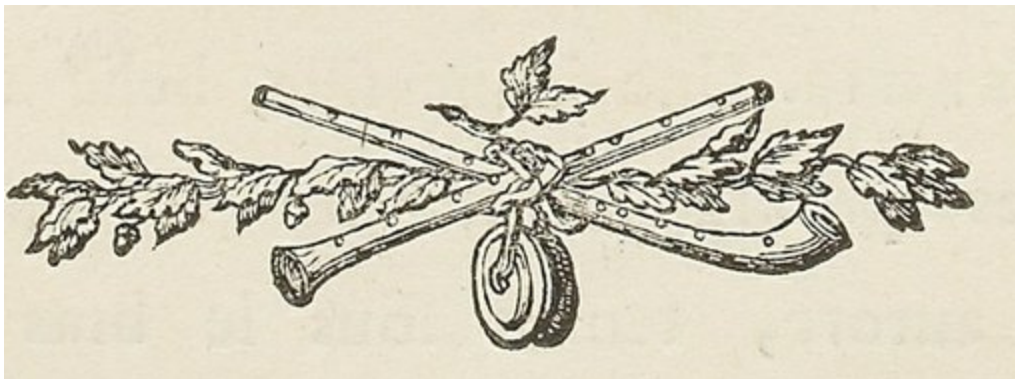
graces de votre mere, de quelles faveurs celestes ne nous offrés-vous pas l'espérance ? Le premier mot que Daphné vous apprit à begayer, ce fut pour me dire que vous m'aimiés ; la santé & la gaieté sourient dans tous vos traits, & la douce complaisance regne déjà dans vos yeux. Vous êtes les delices de notre jeunesse. Votre bonheur sera l'appui de nos vieux jours. Quand de retour des champs, ou des paturages, vous m'appellés dès l'entrée de la cabane par vos cris de joie ; quand suspendus à mes genoux vous recevés avec les transports de l'innocence mes petits présens, les fruits que j'ai cueillis, ou les petits instrumens que j'ai sculptés en gardant les troupeaux, pour former vos mains, quoique faibles encore, à la culture des champs & des jardins ; Dieux ! combien me touche alors la douce ingenuité de vos plaisirs ! Dans mon ravissement, o ma Daphné, je vole dans tes bras ouverts : Avec quelle grace charmante tu baises les larmes de joïe qui coulent de mes yeux !,,

Tandis qu'il chantait ainsi, Daphné entra, tenant sur chacun de ses bras un enfant plus beau que l'amour. Le matin rafraichi par la rosée est moins touchant que l'étoit Daphné, les jouës couvertes de larmes de joie, o mon ami ! dit-elle en soupirant, que je suis heureuse, nous venons, ah nous venons te remercier de ce que tu nous aimes.

À ces mots, il les pressa tous trois dans ses bras. Ils ne parlaient pas, ils jouissaient. Ah ! qui les eut vus dans cet instant, eut senti jusqu'au fond de l'ame, que la vertu feule est heureuse !

LE VOEU.

PERmettez, o Nymphes, permettez que l'eau de votre source lave la blessure dont mon flanc est déchiré ! Faites o Nymphes de cette fontaine, faites que cette eau me soit salulaire ! Ce n'est point le ressentiment, ce n'est pas l'inimitié qui a fait couler ce sang. Le jeune fils d'Aminte, assailli par un loup, a fait retentir le bois de ses cris, & soudain, graces aux immortels, j'ai pu voler à son secours. Tandis que la bête cruelle se débattait encore sous mes coups, d'une dent acérée, elle m'a déchiré le flanc. O Nymphes ne soïés point irritées, si le sang qui coule de ma blessure trouble votre onde limpide. Demain au point du jour, je viendrai sur ce bord vous immoler un Chevreau, blanc, comme la neige qui vient de tomber.



LES ZEPHIRS.

PREMIER ZEPHIR.

Pourquoi voltiger ainsi sans dessein parmi ces rosiers ? Viens, volons ensemble au fonds de ce vallon. Ces ombrages cachent les Nymphes qui se baignent dans les eaux transparentes de l'étang.

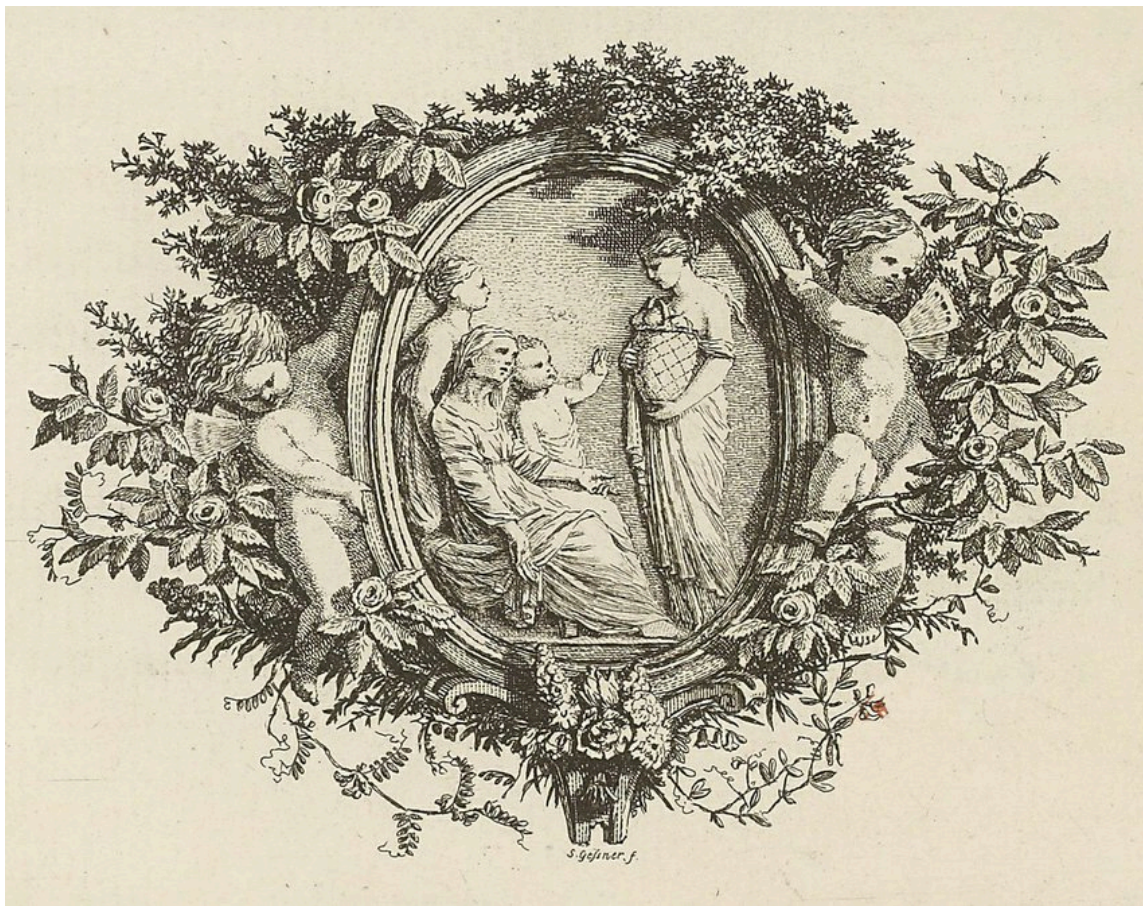
SECOND ZEPHIR. Je ne te suivrai point. Va folatrer autour de tes Nymphes. Un soin plus touchant m'occupe ici : Je rafraichis mes ailes dans la rosée qui baigne ces fleurs, & j'y recueille d'agréables parfums.

PREMIER ZEPHIR. Est-il un soin plus doux que celui de se mêler aux jeux des Nymphes qui ne respirent que la gaîté ?

SECOND ZEPHIR. Une jeune fille, belle comme la plus jeune des graces passera bientôt sur ce sentier. Au retour de chaque aurore, tenant sous le bras une corbeille toute pleine, elle va à cette cabane sur le sommet de la Colline. L'apperçois-tu ? C'est celle dont le toit de mousse reflechit les premiers rayons du jour. C'est-là que Melinde porte du soulagement à l'indigence. Une femme vertueuse mais infirme & pauvre occupe cette humble chaumière. Deux enfans dans la première fleur de l'innocence pleureraient de faim au pied du lit de leur mere infortunée, si Melinde n'était pas leur ange tutelaire. Ravie d'avoir consolé l'indigence, elle va revenir, ses belles joues animées d'un sentiment de joie & ses beaux yeux baignés encore des larmes de la pitié. J'attens son retour dans ce buisson de Roses. Dès que je la verrai paroître je volerai à sa rencontre, & mes ailes repandant autour d'elle les plus doux parfums, rafraichiront ses joues

brulantes, & je baiserais les pleurs prêts à s'échapper des ses yeux. Voilà le soin qui m'occupe.

PREMIER ZEPHIR. Tu m'attendris : que le soin qui t'occupe est doux. Je veux comme toi rafraichir mes ailes dans la rosée qui baigne ces fleurs, comme toi, j'y veux recueillir des parfums, & comme toi je veux au retour de Melinde voler au devant d'elle. Mais la voilà qui fort du bocage. Belle comme le matin d'un beau jour, la vertu sourit sur ses levres de rose. Son maintien est celui des graces. Allons deploïons nos ailes. Je n'ai jamais rafraichi des jouës plus vermeilles un visage plus enchanteur.



AMYNTAS.

Nous venions de Milete, Lycas & moi, porter notre offrande à Apollon. Déjà nous appercevions de loin la Colline sur laquelle le temple orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'élève du sein d'un bois de lauriers vers la voute azurée des cieux ; plus loin nos yeux se perdaient sur la plaine immense des mers. Il était midi. Le sable brulait la plante de nos pieds, & le soleil dardait si directement ses rayons sur nos têtes, que les boucles de cheveux qui couvraient notre front prolongeaient leurs ombres sur tout le visage. Le Lezard haletant se trainait à peine à travers la fougere qui bordait le sentier. On n'entendait que la cigale & la sauterelle gazouiller sous l'herbe brulée des près : À chaque pas, il s'élevait une poussiere enflammée qui nous brulait les yeux & se collait sur nos levres dessechées. Nous gravissions ainsi, accablés de langueur ; mais bientôt nous hâtâmes le pas, lorsque nous aperçûmes devant nous, sur le bord même du chemin, quelques arbres hauts & touffus. Leur ombrage était aussi sombre que la nuit. Saisis d'un fremissement religieux, nous entrâmes dans ce bocage où l'on respirait la plus douce fraîcheur. Ce lieu de delices offrait, à la fois, tout ce qui pouvait recréer nos sens. Ces arbres touffus entouraient un parterre de gazon, arrosé par une source de l'eau la plus pure & la plus fraîche. Des branches chargées de poires & de pommes dorées, s'inclinaient vers le bassin, & les troncs des arbres étaient entrelacés de fertiles buissons, de l'églantier, de la groseille & du mûrier sauvage. La fontaine sortait en bouillonnant du pied d'un tombeau entouré de chevrefeuils, de saules & du lierre rampant. O Dieux ! m'ecriai-je, quel charme on respire en ce lieu !

mon cœur benit celui dont la main bienfaisante a planté ces doux ombrages. C'est ici peut-être que reposent ses cendres. Voici, dit Lycas, voici quelques caracteres que j'appерçois entre ces rameaux de chevreuil, sur le frontispice du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au soulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, & lut ces mots :

„ Ici reposent les cendres d'Amyntas. Sa vie entiere ne fui qu'une chaine de bienfaits, voulant encore faire » du bien longtems après sa mort, il conduisit cette source en ce lieu, il y planta ces arbres.,,

Que ta cendre soit benie homme généreux ! Que tous les tiens, que tous ceux que tu laissas après toi soient benis à jamais ! En disant ces mots, je vis de loin sous les arbres quelqu'un s'avancer vers nous. C'était une femme jeune & belle, d'une taille suelte, d'un port noble & simple, elle portait un vase de terre sous son bras, & s'approchant de la fontaine : je vous salue nous dit-elle d'une voix gracieuse. Vous êtes étrangers, accablés sans doute du long chemin que vous avés fait durant la chaleur du jour. Dites moi, auriés-vous besoin de quelques rafraichissemens que vous n'ayés point trouvés ici ? nous te remercions, lui repondis-je, nous te remercions, femme aimable & bienfaisante. Que pourrions nous desirer encore ? L'eau de cette fontaine est si pure, ces fruits si delicieux, ces ombrages si fraix. Nous sommes, pénétrés de veneration pour l'homme de bien dont la cendre repose ici : Sa bienfaisance a prevenu tous les besoins du voyageur ; tu parais être de cette contrée, tu l'as connu sans doute : Ah ! dis-nous tandis que nous reposons à la fraicheur de ces ombres, dis-nous quel fut cet homme vertueux.

Alors cette femme s'assit sur le pied du tombeau, posa son vase de terre à son coté & s'appuyant dessus elle reprit avec un sourire gracieux.

Amintas était son nom. Honorer les Dieux, faire du bien aux hommes, c'était pour lui le bonheur le plus doux. Dans toute cette contrée il n'est pas un berger qui ne revere sa memoire avec la reconnoissance la plus tendre, il n'en est pas un qui ne raconte, en versant des larmes de joïe, quelque trait de sa droiture ou de sa bonté. Moi-même je lui dois tout, c'est par lui que je suis la plus heureuse des femmes Ici ses yeux se remplirent de larmes... la

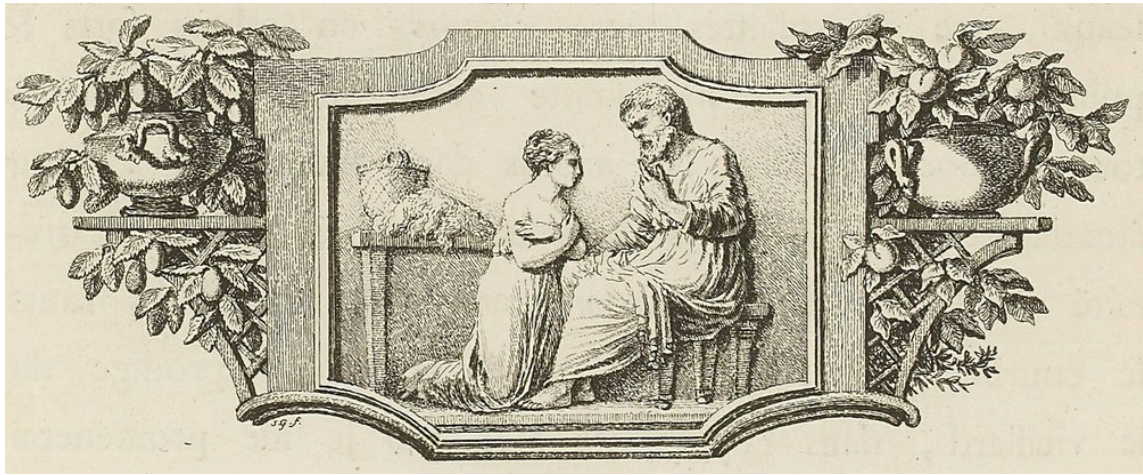
femme de son fils... Mon père était mort, il nous avait laissé ma mère & moi dans la douleur & dans la pauvreté. Retirées dans une cabane solitaire nous y vivions du travail de nos mains & des bienfaits de la vertu. Deux chèvres nous donnaient leur lait, un petit verger ses fruits. C'étaient là tous nos trésors. Le Calme dont nous jouissions ne dura pas longtemps. Ma mère mourut & je restai seule sans appui, sans consolation ; Amintas alors me prit dans sa maison, me laissa la conduite du ménage & fut plutôt mon père que mon maître. Son fils, le meilleur, le plus beau berger de ces hameaux vit la tendre inquiétude avec laquelle je tâchai de mériter un si doux asile. Il vit mes travaux fidèles & mes soins assidus, Il m'aima & me dit qu'il m'aimait. Je ne voulus point m'avouer à moi-même ce que mon cœur éprouva dans ce moment. Damon, lui dis-je, oublie ton amour, je suis née dans l'indigence & trop heureuse de servir dans ta maison, je le lui répétais souvent avec instance. Mais il n'oublia point son amour ; un matin que j'étais à l'entrée de la cabane occupée à préparer pour le travail la laine des troupeaux, Amintas rentra & s'assit à côté de moi, au soleil du matin ; après m'avoir regardée longtemps avec un sourire plein de bonté : Mon enfant, me dit-il, ta candeur, tes soins, ta modestie me charme ; je t'aime, & je veux, si les Dieux nous favorisent, je veux te voir heureuse. Puis-je, o mon cher maître, puis-je être plus heureuse, si je mérite vos bienfaits ? c'est tout ce que je pus lui répondre, & des larmes de reconnaissance coulerent de mes yeux. Mon enfant, me dit-il, je voudrais honorer la mémoire de ton père & de ta mère. Dans ma vieillesse je voudrais voir le bonheur de mon fils & le tien. Il t'aime, son amour, dis-moi, son amour te rendra-t-il heureuse ? L'ouvrage échappa de mes mains, tremblante je rougis & restai immobile devant lui. Il me prit la main, l'amour de mon fils, me dit-il encore une fois, son amour te rendra-t-il heureuse ? Je tombai à ses pieds, ma voix expira sur mes lèvres, je pressai sa main contre mes joues mouillées de larmes, & depuis ce jour fortuné, je suis la plus heureuse des femmes. Après un moment de silence, elle reprit ainsi, en s'essuyant les yeux ; tel était l'homme qui repose sous cette tombe. Vous desirés encore de savoir comment il a conduit ici cette source, comment il a planté ces arbres. je vais vous le raconter.

Dans les derniers jours il venait souvent s'asseoir ici sur le bord du chemin ; d'un air astable & doux if saluait les passans, & offrait des rafraichissemens au voyageur fatigué. Eh ? quoi, dit-il un jour, si je plantais ici quelques arbres fruitiers, si fous leur ombrage, je conduisois une source fraîche & limpide ; l'eau & sombre sont loin de ces lieux ; je soulagerais encore longtems après moi & l'homme fatigué & celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce dessein fut promptement exécuté : il fit conduire ici la source la plus pure, & à l'entour il planta des arbres fertiles dont les fruits murissent en disserentes saisons. L'ouvrage achevé il se rendit au temple d'Apollon, & ayant présenté son offrande il fit cette priere,, O Dieu ! fais prosperer les jeunes arbres que je viens de planter, que l'homme religieux qui va à ton temple puisse se récréer fous leur ombrage.,,

Le Dieu avait exaucé sa priere. Amintas s'étant réveillé de bonne heure le jour suivant, ses premiers regards se porterent sur le chemin ; quel fut son ravissement, lorsqu'à la place des arbrisseaux qu'il avait plantés la veille, il vit des arbres hauts & touffus ; ô Dieux ! s'écria-t-il que vois-je ? ô mes enfans, dites-moi, est-ce un songe qui me trompe ? je vois les arbrisseaux, que j'ai plantés hier, changés en arbres forts & puissants. Remplis d'une sainte admiration nous allâmes tous au bocage. Déjà les arbres dans toute leur vigueur étendaient au loin leurs branches touffuës, déjà l'extremité de leurs rameaux cedant au poids des fruits murs se courbait jusques sur le gazon fleuri. O prodige, dit le vieillard, dans l'hyver de mes ans je me promenerai encore sous ces ombres ! nous rendimes graces & nous sacrifiames au Dieu qui avait accompli, qui avait même surpassé les vœux d'Amintas. Mais, hélas ! ce vieillard cheri des Dieux n'habita plus longtems sous ces berceaux. Il mourut & nous l'avons enseveli dans ces lieux, afin que tous ceux qui reposeront sous cet ombrage benissent sa cendre.

À ce recit, penetrés de respect nous benîmes la cendre de l'homme de bien & nous dûmes à sa fille cette source nous a paru bien douce, la fraicheur de cette ombre nous a recréés, mais bien plus encore le recit que tu viens de nous faire ; que les Dieux benissent tous les instans de ta vie !

„ & plein d'un sentiment religieux nous portames nos pas au temple
d'Apollon.





THYRSIS.

C'est en-vain, disait Thyrsis en soupirant sa peine, c'est en-vain, Nymphes propices, que vous repandés une si douce fraîcheur sous ces ombres. Ce n'est pas pour moi, que vos urnes versent leur onde limpide à l'abri de ces berceaux. Je languis, hélas ! comme on languit aux ardeurs des jours de la moisson : Assis au pied de la colline sur laquelle repose la cabane de Chloé, je repetais à l'écho un air tendre. Le sommet de la colline est ombragé par un jardin fruitier, qu'elle même cultive. A mes cotés tombait en murmurant le ruisseau qui serpente à travers le verger. Souvent dans ses ondes, elle rafraichit ses mains & ses jouës de roses... Soudain j'entendis le bruit du verrou qui ferme la porte du jardin. Chloé en sortit. un doux Zephyr se jouait dans sa blonde chevelure. Qu'elle était belle ! Dans l'une des ses mains elle tenait une jolie corbeille remplie des plus beaux fruits ; de l'autre, (la pudeur veille, lors même qu'elle ne soupçonne aucun témoin ;) de l'autre elle serrait sa robe contre ce sein naissant que le jeu des Zéphirs s'efforçait de decouvrir. Mais sa robe legere s'insinuant dans les contours gracieux de sa taille & de ses genoux, flottait derriere elle au gré des airs, avec un doux fremissement. Tandis que Chloé passait ainsi sur le haut de la colline, deux pommes tomberent de sa corbeille & roulerent jusqu'à l'endroit où j'etais, comme si l'amour lui-même en eut dirigé le cours. Je les ramasse, je les presse sur mes levres & les portant ainsi au sommet de la colline, je les rends à la jeune Chloé. Ma main tremblait, je voulais parler, je ne fis que soupirer. Cependant Chloé baissa les yeux, une aimable rougeur se repandit sur ses jouës. Elle sourit d'un air gracieux, rougit d'avantage, & me fit don

de la plus belle pomme. Timides tous deux, nous restâmes immobiles. Helas ! quel sentiment j'éprouvai ! Puis d'un pas lent elle reprit le chemin de sa demeure. Mes regards fixés sur elle ne cessèrent de la suivre. Avant d'entrer dans sa cabane, elle s'arrêta, & d'un air affable, je la vis se tourner encore vers moi, mes yeux longtemps après l'avoir perdue, demeurèrent attachés au seuil de sa porte. Je descendis enfin de la colline, mes genoux tremblaient sous moi. Amour, tendre amour ! Seconde mes vœux ! Helas ! ce que j'ai senti depuis ce moment, ne s'effacera jamais de mon cœur.

A L'AMOUR.

Aimable Dieu de Cypris, ce fut le premier jour de Mai que j'élevai pour toi cet autel au fonds du jardin, je le couvris d'un berceau de Mirthes & de roses. Amour ! sur cet autel ne t'ai-je pas offert tous les matins une guirlande de fleurs toute humide encore des pleurs de l'aurore ? mais hélas ! tu te ris de mes vœux. Déjà les aquilons fanent la verdure des arbres & des prés, Phyllis – Phyllis est toujours cruelle comme le premier jour de Mai.



DAPHNIS.

Pendant une belle nuit d'été, Daphnis s'était glissé auprès de la cabane de sa bergère. L'amour connaît peu le sommeil.

La vaste étendue des cieux était parsemée d'étoiles brillantes. La lune répandait ses douces clartés à travers l'ombre obscure des forêts. Toute la contrée était calme & sombre ; & tout semblait respecter le repos de la nature. On ne voyait plus que les étincelles du flambeau de la nuit sautiller encore sur sonde gazouillante des ruisseaux, & quelques vers luisans errer dans l'obscurité. Toute autre lumière était éteinte.

Daphnis plongé dans une douce mélancolie s'assit vis-à-vis de la cabane de sa maîtresse. Ses yeux demeuraient attachés sur la fenêtre de la chambre où elle dormait. La fenêtre était entr'ouverte aux vents légers du soir & aux doux rayons de la lune. Daphnis, à demi voix se mit à chanter ainsi.

Que ton sommeil soit tranquille, o ma bien aimée ! Qu'il soit rafraîchissant comme l'air du matin ! repose doucement sur ta couche, ainsi qu'une goutte de rosée sur la feuille de Lys, lors qu'aucun souffle n'agite les fleurs ! Comment le sommeil de l'innocence ne serait-il pas paisible !

Descendes des cieux, doux songes, vous qui suivés la troupe aimable des jeux & des ris, descendés sur les rayons de la lune & volés auprès de ma bergère. N'offrés à ses yeux que de riantes campagnes, des pâturages toujours verts & des brebis plus blanches que leur lait !

Qu'elle imagine entendre le concert des plus douces flutes retentir dans ce Vallon solitaire comme si c'était Apollon lui-même qui en jouât ! Qu'elle croie se baigner dans une source d'eau pure, à l'abri d'une voute de

jasmins & de myrthes, aperçue seulement des oiseaux qui voltigent de branche en branche & ne chantent que pour elle ! qu'il lui semble partager les jeux des grâces ! qu'elles l'appellent leur amie & leur sœur ! qu'allant cueillir ensemble des fleurs dans la plus belle prairie, les Guirlandes que Phyllis tresse soient pour les grâces, celles des grâces pour elle !

Aimables songes ! conduisés la sous des berceaux entrelassés de fleurs & de verdure ! Que de petits amours s'y poursuivent en folatrant autour d'elle, comme des abeilles autour de la plus jeune des Roses. Qu'un de ces essains charmans vole à ses pieds, chargé du fardeau d'une pomme odorante. Qu'un autre essain lui apporte une grappe transparente & vermeille, tandis que d'autres encore agitent les fleurs de leurs ailes pour l'embaumer des plus délicieux parfums !

Qu'au fonds du bocage, le Dieu de Paphos se montre à ses yeux ! mais sans flèches & sans carquois, de peur d'allarmer sa timide innocence, qu'il soit paré seulement de tous les attraits de sa belle jeunesse !

Doux songes ! Daignés enfin lui offrir aussi mon image. Qu'elle me voye languissant à ses pieds ! baisser les yeux & lui dire d'une voix entrecoupée, que je meurs d'amour pour elle ! Jamais, non jamais encore je n'osai le lui dire, Ah ! puisse à ce rêve un soupir faire palpiter son sein ! Puisse-t-elle alors me sourire & rougir ! Que ne suis-je beau comme Apollon lors qu'il gardait les troupeaux ! Que mes chants ne sont-ils aussi mélodieux que ceux du Rossignol ! Et que n'ai-je toutes les vertus pour mériter son amour !

Ainsi chanta le berger, & il reprit le chemin de sa chaumière, au clair de la lune. Les songes de l'espérance lui adoucirent le reste des heures de la nuit. Au point du jour, il mena son troupeau sur le penchant de la colline où était la cabane de Phyllis.

Ses brebis marchaient lentement & paissaient sur les deux bords du chemin. Paissés moutons, paissés jeunes agneaux, il n'est point de meilleurs paturages. La verdure, où Phyllis porte ses regards, devient plus belle & les fleurs s'empressent à embellir ses pas.

Il parlait ainsi & Phyllis parut à sa fenêtre. Le soleil du matin éclairait son beau visage. Il vit, qu'elle le regardait avec un doux sourire. Il vit même qu'une rougeur plus vive colorait ses joues. À pas lents & le cœur palpitant

de joye, il passa devant elle. Elle le salua d'un air aimable, & ses regards le suivirent avec complaisance ; car elle avait entendu les chants de la nuit.

CORYDON ET MENALQUE.

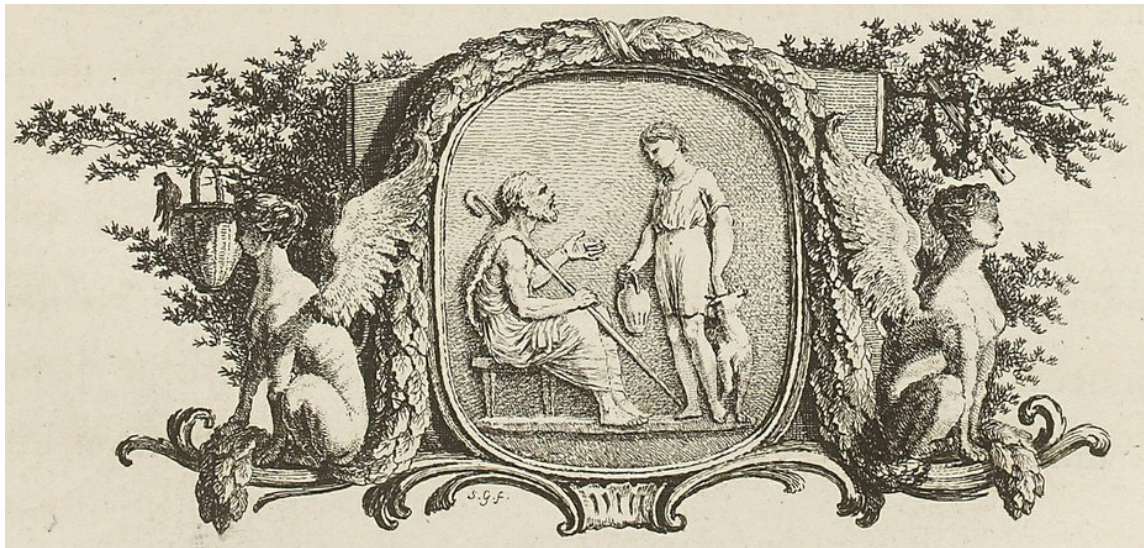
CORYDON.

J'avais apporté mon offrande à l'amour dans le petit temple de Marbre. J'avais suspendu aux Mirthes qui l'environnent, une petite corbeille d'osier proprement entrelacé, des guirlandes de fleurs nouvelles & ma meilleure flûte. J'invoquai l'amour & je lui dis : O tendre amour, daigne sourire au vœu de mon cœur ! – Eh ! bien, Menalque, passant hier devant le temple, je suis entré dans le bosquet de Mirthes. J'ai voulu revoir ma petite corbeille & voici ce que j'y ai vû. Un oiseau du plus joli plumage était penché sur le bord du panier. Il y chantait ses amours. Je m'en approchai, il s'envola ; je regardai dans ma corbeille ; j'y trouvai un nid soigneusement arrangé, & de petits œufs qui venaient d'éclore. La mère inquiète & tremblante cherchait à les couvrir de ses aîles, & me regardait comme si elle eut voulu me dire, jeune berger, ne trouble point ce doux ménage. Je me retirai. Soudain le mâle qui voltigeait autour de mon front & de mes cheveux revint se poser sur le bord de la corbeille ; & je les entendis célébrer par le plus doux gazouillement leur joie & leurs tendresses. Dis-moi maintenant, cher Menalque, toi qui expliques tous les présages, dis, que m'annonce celui-ci ?

MENALQUE. Qu'unis au sein d'une félicité pure, ta bergere & toi vous coulerés des jours paisibles & que Junon Lucine benira vos amours.

CORYDON. J'en jure par les Dieux immortels ! C'est aussi ce que je pensais. Mais pour m'en assurer, j'ai voulu consulter ta sagesse. Prens ce

chevreau blanc & cette cruche pleine de miel ; il est doux comme les levres de ma bergère & pur comme l'air des cieux. Je t'en fais don. Il dit & s'en alla en sautant de joye comme une jeune chevre qui bondit dans la rosée de Mai.



GLICERE.

Glicère était belle & pauvre. À peine avait-elle vû seize printems qu'elle perdit la mère qui l'avait élevée. Réduite à servir, elle gardait les troupeaux de Lamon qui cultivait les terres d'un riche citoyen de Mitylène. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle alla visiter la tombe isolée où reposait sa mère ; elle y versa une coupe d'eau pure & suspendit des couronnes de fleurs aux rameaux des arbustes, qu'elle avait plantés autour du tombeau. Assise sous ce triste ombrage, elle dit en essuyant ses larmes „ O la plus tendre des mères, que le souvenir de tes vertus est cher à mon cœur ! Tu viens de sauver mon innocence. Si jamais j'oublie les instructions que tu me donnas avec un sourire si paisible dans ce moment funeste après lequel, reposant la tête sur mon sein, je t'y vis expirer ; si jamais je les oublie, je consens, que les Dieux favorables m'abandonnent, & que ton ombre sainte me suye à jamais ! O ma Mère ! C'est toi qui viens de sauver mon innocence. Je vais tout raconter à tes manes. Infortunée que je suis ! Est-il quelqu'un sur la terre, à qui j'ose ouvrir mon ame ? Nicias, le Seigneur de ces lieux était venu jouir des plaisirs de l'automne. Il me vit, il me regarda d'un air doux & gracieux, vanta mes troupeaux & le soin que j'en prenais, me dit souvent que j'étais gentille & me fit des presens. Dieux ! Que je m'abusais ! Mais aux champs a-t-on de la défiance ? je me disais : Qu'il est bon notre maitre ! Que les Dieux puissent le benir ! Tous mes vœux seront pour lui. C'est tout ce que je puis faire. Mais je le ferai sans cesse. Les riches sont heureux, & chéris des immortels. Bienfaisans comme Nicias ils méritent bien de l'être. C'est ce que je disais en moi-même, & je lui laissais

prendre ma main & la presser dans la sienne. L'autre jour je rougis n'osai lever les yeux, lorsqu'il mit une bague d'or à mon doigt ; vois-tu, me dit-il, ce qui est gravé sur cette pierre ? Cet enfant ailé, il sourit comme toi, & c'est lui qui doit te rendre heureuse. En me disant ces mots, sa main caressait mes jouës plus rouges que le feu. Il t'aime, il a pour toi la tendresse d'un père. Par où peux-tu mériter tant de bontés d'un Seigneur si riche & si puissant ! O ma mère, c'est tout ce que pensait encore ta pauvre enfant. Ciel ! quelle était mon erreur ! Ce matin m'ayant trouvée dans le verger, il m'a passé familièrement la main sous le menton. Vien, m'a-t-il dit, vien m'apporter dans le berceau de Mirthes des fleurs nouvelles. Que j'y jouisse de leur doux parfum ! je m'empresse à choisir les plus belles fleurs & pleine de joie j'accours au berceau. Zéphir est moins léger, me dit-il, & la Déesse des fleurs est moins belle que toi. Alors, Dieux immortels ! j'en tremis encore, il m'entraîne dans ses bras, me presse contre son sein, & tout ce que l'amour peut promettre, & tout ce qu'il peut dire de plus doux & de plus séduisant, coule de ses lèvres. Je pleurais : Je tremblais. Trop foible pour résister à la séduction, à jamais j'eusse été malheureuse. Non, tu n'aurais plus d'enfant, si ton souvenir n'eût veillé sur mon cœur. Ah ! si jamais ta respectable mère t'avait vû souffrir d'indignes caresses ! Cette pensée feule me donna la force de m'arracher aux bras du séducteur & de m'enfuir. A présent, je viens, qu'il m'est doux de l'oser encore ! je viens pleurer sur ta tombe. Hélas ! Pauvre ! Infortunée ! faut-il que je t'aye perdue si jeune ! je languis comme cet œuillet privé du seul appui qui soutenait sa tige tremblante. Voici une coupe d'eau pure que je verse à l'honneur de tes manes. Agrée ces guirlandes ! Reçois mes larmes ! Puissent-elles pénétrer jusqu'à toi ! Ecoute, o ma mère, écoute, c'est à ta cendre qui repose ici sous ces fleurs, que mes yeux ont tant de fois arrosées, c'est à ton ombre sainte que je renouvelle le vœu de mon cœur. La vertu, l'innocence & la crainte des Dieux feront le bonheur de ma vie. Ainsi l'indigence ne troublera jamais la serenité de mes jours. Que je ne fasse rien que tu n'eusses approuvé du sourire de ta tendresse, & je suis sûre d'être comme tu l'as été, chérie des Dieux & des hommes : car je serai douce & modeste, & j'aimerai le travail. O ma mere, en vivant ainsi,

j'espere mourir comme tu mourus, en souriant & en versant des larmes de joye.,,

Glicére en quittant ce lieu éprouva tout le charme de la vertu. La douce chaleur qu'elle avait repandue dans son ame éclatait dans ses yeux encore humides de pleurs. Elle était belle comme ces jours de printemps, où le soleil brille à travers les réseaux d'une pluie fraîche & légère. L'esprit plus serein, elle se pressait de retourner à ses travaux, lorsque Nicias courut au devant d'elle. O Glicére, lui dit-il, & ses pleurs coulaient le long de ses joues, Glicére, je t'ai écoutée, sur la tombe de ta mère. Ne crains rien, fille vertueuse ! J'en rends graces aux immortels, j'en rends graces à la vertu. Elle m'a garanti du crime de séduire ton innocence. Pardonne chaste Glicére ! pardonne & ne redoute point de moi un nouvel attentat. Ma vertu triomphe par la tienne. Sois sage, sois honnête ! mais sois aussi plus heureuse. Cette prairie bordée d'arbres près du tombeau de ta mere, & la moitié du troupeau que tu as gardé t'appartiennent ! Puisse un homme aussi vertueux que toi assurer le bonheur de ta vie ! Ne pleure point, fille vertueuse ! Reçois le présent que t'offre un cœur sincère, & permets lui de veiller désormais à ton bonheur. Si tu me refuses, le remords d'avoir offensé ta vertu, fera le supplice de ma vie. Oublie ! Ah ! daigne oublier mon crime. Je te chéris comme une Divinité bienfaisante qui m'a défendu contre moi-même.



LE BOUQUET.

J'ai vu Daphné. Peut être, hélas ! peut être serait-ce un bonheur pour moi de ne l'avoir pas vüe. Jamais je ne la vis si belle. Je reposais pendant les ardeurs du midi à l'ombre de l'oseraie, à l'endroit où le ruisseau roule doucement à travers les Cailloux. Des Rameaux touffus se courbaient au-dessus de ma tête, & repandaient sur les eaux leur paisible ombrage. Là je goutois les douceurs du repos. Depuis ce moment, hélas, il n'est plus de repos pour moi. Non loin du bord où j'étois assis, j'entens murmurer ce feuillage, & soudain j'aperçois Daphné, la belle Daphné. Elle s'avançoit à l'ombre, le long du ruisseau. C'est ici qu'avec une grace charmante, elle relève sa robe azurée, & découvrant ses jolis pieds, elle entra dans l'onde limpide. Le corps mollement incliné, elle lavait de la main droite son beau visage & de l'autre elle soutenait les pans de sa robe. Puis elle s'arrête, elle attend qu'il n'y ait plus une goutte d'eau sur sa main, qui puisse en tombant agiter la surface du ruisseau. L'onde devenue tranquille, lui offrit l'image naïve des plus doux attraits. Daphné sourit à sa propre beauté, & rajusta ses tresses blondes que rassemblait un nœud charmant. Pour qui, disais-je en soupirant, pour qui tous ces soins ? à qui veut-elle plaire ? quel est le mortel heureux dont s'occupe sa pensée, quand le plaisir de se voir si belle épanouît ses lèvres de rose.

Tandis qu'elle revait ainsi, panchée sur le ruisseau, elle laissa tomber le bouquet qui ornait son sein, & le courant de l'onde le porta jusqu'au bord où j'étais assis. Daphné se retira & je saisis le bouquet. Comme je le baisai ! comme je l'approchai de mon cœur palpitant. Non, je ne saurais pas donné

pour tout un troupeau. Mais hélas ! il se fane, Ce bouquet si cheri, & c'est depuis deux jours seulement que je le possède. Quels soins n'en ai-je pas pris ! Je savais conservé jusqu'ici dans la coupe que j'avais gagnée ce printems pour le prix du chant. On y voit l'amour artistement cizelé, assis sous un berceau de mirthe : De l'extrémité de ses doigts, il essaie en riant la pointe de ses fleches. A ses pieds on voit deux Colombes, les ailes entrelacées, se becqueter tendrement. Trois fois par jour dans cette coupe j'arrosai mon bouquet d'eau fraîche, & la nuit, je l'exposai sur ma fenêtre à la rosée. Combien de fois panché sur ces fleurs n'ai-je pas respiré leurs doux parfums ! leur odeur me semblait plus suave, leurs couleurs plus vives que celles de toutes les fleurs du printems. C'est sur le sein de Daphné qu'elles ont achevé d'eclorre. Puis ravi dans une douce extase je contemplais la coupe. O amour, disais-je en soupirant, que tes flèches sont ulcerées ! Que je sens vivement leur atteinte ! Ah ! fai que Daphné éprouve seulement pour moi la moitié de ce que je sens pour elle : & je te consacrerai cette coupe. Je la poserai sur ce petit Autel, & tous les matins, je l'entourerai d'une guirlande de fleurs nouvelles. Quand l'hyver en aura dépouillé nos jardins, je l'ornerai d'un rameau de mirthe. O puissiez-vous, charmantes Colombes, puissiez-vous être le présage fortuné de mon bonheur. Mais hélas ! le bouquet se fletrit, quelque soin que j'en prenne. Tristes & decolorées les fleurs penchant la tête autour de la coupe, n'exhalent plus de parfums & leurs feuilles détachées tombent. O amour, fai que le destin de ces fleurs ne soit pas un présage funeste à ma tendresse.

DA METE ET MILON.

DAMETE.

Vois-tu ce belier comme il va se plonger dans ces marais, & comme les brebis l'y suivent. Ce limon ne produit que des herbes mal saines ; & ces eaux fourmillent d'insectes nuisibles. Allons chasser nos troupeaux de ce lieu.

MILON. Que ces animaux font insensés ! voici du trefle, du thin, de la lavande. Tous ces arbustes sont entourés de lierre. Et ils quittent ce paturage pour les joncs d'un marais infect. Mais, Damete, sommes-nous toujours plus sages qu'eux ? Ne passons-nous jamais à côté du bien pour courir au mal ?

DAMETE. Où leur stupidité les pousse ! Du milieu des roseaux, les grenouilles sautent au devant d'eux. Insensés que vous êtes, sortez de ce marécage, revenés sur ces bords verdoyants. Comme les voilà faits !.... leur toison tout-à-l'heure était si blanche !

MILON. Enfin vous voici. Ne quittez plus ces pelouses fleuries. Mais dis-moi, Damete, que vois-je là ? Des colonnes de marbre renversées dans la fange, & entourées de joncs & d'herbes sauvages. Regarde cette arcade écroulée. Elle est ensevelie sous ce lierre & de toutes ses crevasses on voit germer la ronce & l'épine.

DAMETE. C'était un tombeau.

MILON. Je le vois, Damete, voici l'urne enfoncée dans la fange. Tous les côtés du vase paraissent ornés de figures. Ce sont des guerriers terribles, des

coursiers fougueux, écrasant sous leurs pieds des hommes étendus dans la poussière. Celui qui voulut que sa cendre fut couverte de si funestes images n'était surement pas un berger. L'homme dont vous avez laissé tomber ainsi en ruines le superbe mausolée ne fut assurément pas l'ami de ces Hameaux : La postérité chérit peu sa mémoire, & l'on a répandu peu de fleurs sur sa tombe.

DAMETE. Lui ! c'était un monstre. Il a devasté des campagnes fertiles ; d'hommes libres il a fait des esclaves. Les chevaux de ses guerriers foulaient au pied l'espérance du moissonneur ; & des cadavres de nos ayeux il sema ces champs désolés. Ainsi que des loups affamés s'élancent sur de timides troupeaux, ses escadrons armés se jetaient sur des hommes paisibles, qui ne l'avaient point offensé. Fondant sa grandeur sur l'énormité de ses crimes, il étalait son orgueil dans des palais de marbre & s'y nourrissait du sang des provinces que sa barbarie avait ravagées. Lui-même érigea sur ces bords ce pompeux monument de ses fureurs.

MILON. Quel monstre ! mais j'admire sa démence. C'est à ses forfaits qu'il élève un monument, pour-que nos derniers neveux ne puissent les ignorer, pour qu'ils n'oublient jamais, lorsqu'ils passeront en ce lieu, de maudire sa mémoire. Et voici son tombeau renversé. Et voici ses cendres répandues dans la fange, tandis que l'urne qui les renfermait s'est remplie de limon & de reptiles venimeux. Peut-on voir fans un sourire mêlé d'horreur & de pitié la grenouille assise sur le casque du héros & le limaçon se trainer sans crainte le long de son épée menaçante ?

DAMETE. Que reste-t-il encore de sa funeste grandeur ? Le noir souvenir de ses attentats, & son ombre plaintive est livrée aux tourmens des furies vengeresses.

MILON. Personne, non, personne ne daigne adresser au Ciel le moindre vœu pour lui. Dieux immortels ! combien est malheureux celui qui souille sa vie par des forfaits. Même lorsqu'il n'est plus, sa mémoire demeure en exécration. Non, quand on m'offrirait les richesses de l'univers, s'il fallait les acheter par un crime, j'aimerais mieux n'avoir que deux chèvres à garder & vivre en paix avec moi-même. Encore en sacrifierais-je une aux Dieux pour leur rendre grâces de mon bonheur.

DAMETE. Ce lieu n'offre que d'affreuses images. Viens avec moi, Milon. Je veux te montrer un monument plus précieux, le monument d'un homme de bien, de mon père. Il fut élevé de ses propres mains. Alexis, Tu veilleras en attendant sur nos troupeaux.

MILON. Je t'accompagne avec joie pour célébrer la mémoire de ton père. Sa droiture est reverée encore aujourd'hui jusques dans les hameaux les plus éloignés.

DAMETE. Vien mon ami. Suivons ce sentier qui traverse la prairie. Nous passerons auprès de ce Dieu Terme couvert de pampre & de houblon.

Ils y allèrent : sur la droite de ce sentier était un pré dont l'herbe s'élevait jusqu'à leur ceinture. À gauche un champ de blé dont les épis s'agitaient au dessus de leurs têtes. Ce chemin les conduisit sous sombre paisible des plus beaux arbres fruitiers, qui entouraient une cabane spacieuse & riante. Là, Damete fit apporter une petite table au pied de l'arbre le plus touffu, & la couvrit d'une corbeille pleine de fruits nouveaux, & d'une cruche remplie de vin frais.

MILON. Di-moi, Damete, où est le monument consacré à la mémoire de ton père ? Que je verse la première coupe de vin aux manes de l'homme juste !

DAMETE. Le voici, mon ami. Verse la sous cette ombre paisible. Tout ce que tu vois est le monument de sa vertu. Cette contrée était sauvage : C'est son travail qui cultiva ces champs ; & c'est sa main qui planta ces arbres fertiles. Nous ses enfans, & nos derniers neveux, nous bénirons tous sa mémoire ; & ceux avec qui nous partagerons le fruit de ses travaux la béniront avec nous. La prospérité de l'homme de bien repose sur ces campagnes, sur ces toits tranquilles & sur nous.

MILON. Homme juste & bienfaisant ! Que cette coupe, que je verse ici, soit offerte à ta mémoire ! Laisser l'abondance au sein d'une famille vertueuse & faire du bien même au delà du trépas, est-il un monument plus respectable, plus cher à l'humanité ?



IRIS, EGLÉ.

EGLÉ.

L'air est toujours brulant, quoique le soleil s'incline déjà vers l'horizon. Toutes les plantes languissent encore. Viens, Iris, descendons au bord de l'eau. De petits flots argentés vont caresser ce rivage. Ces berceaux nous offrent l'azile le plus frais.

IRIS. Allons Eglé. Je suis tes pas. Avance encore un peu. Ces branches me tombent sur le visage.

EGLÉ. Comme ces eaux sont limpides ! On voit au fond jusqu'au moindre caillou. Comme elles roulent doucement sur ce lit de gravier ! Oh ! j'en jure par les Nymphes : je laisse ici mes vêtemens & vais me plonger jusqu'au sein dans cette délicieuse fraîcheur.

IRIS. Mais si l'on vient, si l'on nous aperçoit !

EGLÉ. Aucun sentier ne conduit sur cette rive. Ce pommier qui semble se détacher du bord, pour recourber sur l'onde sa cime touffuë, ce pommier nous couvre de l'ombrage le plus épais. Nous sommes renfermées ici dans une grotte de verdure, où le regard des humains ne saurait pénétrer. Ce feuillage agité par les Zéphirs ne s'ouvre que par intervalles aux plus foibles rayons du jour & se referme soudain.

IRIS. Eh ! bien Eglé, ce que tu oses, je puis l'oser aussi.

Les bergères posèrent leurs vêtemens au pied de l'arbre & saisies d'un doux frémissement, elles entrèrent dans l'onde fraîche. Les flots embrassent d'abord leurs genoux arrondis, & bientôt leur sein d'albâtre & de rose. Elles

s'assirent sur des pierres que le courant de l'eau avait laissées près du rivage.

EGLÉ. J'éprouve, Iris, une gaîté, une vie nouvelle. Qu'allons nous faire ? chanterons-nous quelques chansons ?

IRIS. Y penses-tu ? Veux-tu qu'on nous entende depuis le coteau voisin ?

EGLÉ. Eh ! bien, parlons tout bas. Sçais-tu ce qu'il faut faire ? Raconte moi une histoire.

IRIS. Une histoire !

EGLÉ. Oui, quelque histoire secrete & agréable. Tu raconteras la première. Je raconterai ensuite à mon tour.

IRIS. J'en sais bien une assez jolie, mais....

EGLÉ. Iris ; crois que ce feuillage n'est pas plus discret que moi.

IRIS. Soit. L'autre jour je descendais la colline en conduisant mes brebis au paturage dont la mer baigne les bords. Un grand cerisier, tu le sçais, est planté sur le penchant du coteau. Tandis que, ... Mais ne suis-je pas folle ? Te dire mon plus grand secret !

EGLÉ. Eh ! Ne te raconterai-je pas aussi tout ce qu'il y a de plus caché dans mon cœur ?

IRIS. Eh ! bien tandis que je descendais ce sentier solitaire, j'entendis tout-à-coup une voix charmante, & qui chantait l'air le plus doux. Craintive, étonnée, je suspendis mes pas. Je regardai autour de moi, & ne pus appercevoir personne, mais personne en vérité. Je continuai mon chemin, & toujours je m'approchai de la voix. J'avance encore. Alors elle se trouva derrière moi. Car j'avais passé le Cerisier, & c'est de sa cime touffuë que sortait cette voix mélodieuse. Ce qu'elle chantait, oh ! c'est ce que je n'oserai jamais te dire, quoique je n'en aye pas oublié la moindre Syllabe.

EGLÉ. Il faut absolument me le dire. Sous ses ombres secretes on n'a point de mistères ; & les jeunes filles au bain se disent tout.

IRIS. Eh bien ; j'y consens.... Mais est-il permis de répéter ainsi ses propres louanges. Il est vrai qu'on sçait, que les bergers exagèrent toujours lorsqu'ils veulent nous louer. Tandis que je descendais la colline. – Je sens la rougeur me monter au visage – la voix chantait ainsi.

„ Quelle est cette beauté dont la taille est si élégante & la démarche si noble ? Dites moi, doux Zéphirs, qui vous joués dans ses cheveux & dans les ondes de sa robe flottante, qu'elle est-elle ? Est-ce une des graces ? ah ! si s'en est une, c'est la plus jeune & la plus belle.

„ Comme les touffes fleuries du Tresse & du Thin cèdent mollement à l'impression de ses pas ! Comme la campanelle azurée & le barbeau bleuâtre s'inclinent au bord du chemin pour baiser amoureusement son pied mignon. Je veux les cueillir ces fleurs, qui baisé tes pieds, qui ont été pressées sous tes pas, je veux les cueillir pour en tresser deux couronnes. De l'une je ceindrai mon front. L'autre sera consacrée à l'amour.

„ De quel air timide ses beaux yeux noirs parcourent la contrée ! Ah ! ne crain rien. je ne suis pas un vautour. Mes chants ne sont point des présages funestes. Que ne puis-je former de sons assez doux pour suspendre tes pas ! Pourquoi mes accens ne sont-ils pas aussi touchans que ceux de la Fauvette, aussi mélodieux que ceux du Rossignol ; dans la plus belle nuit du mois de Mai. Sa beauté n'a-t-elle pas plus de charme pour moi que le printems n'en a pour le Rossignol & pour tous les oiseaux du bocage ?

„ Que crains-tu ? Daigne plutôt ralentir tes pas ! Rosiers sauvages, détournés vos épines. Ne blessés point ce pied si souple & si délicat. Mais si légèrement vous pouviés accrocher sa robe, qu'il ferait doux d'arrêter la belle encore quelques instans ! Mais elle précipite ses pas. Ces jeunes Zéphirs qui semblent s'intéresser à ma peine, s'opposent envain à sa fuite. Sa robe feule flotte en arrière. Cruelle ! ils ne sauraient te retenir toi-même. Des plus beaux fruits que produit cet arbre, je veux remplir une corbeille & cette nuit au clair de la lune, j'irai l'attacher à ta fenêtre. Si tu daignes accepter mon présent, je suis le plus heureux berger de ces hameaux. Tu fuis. Ces arbres vont te dérober entièrement à mes yeux. Je vois encore le dernier pli de ta robe. Mais hélas ! voilà l'extrémité même de ton ombre qui va disparaître.,,

Ainsi chanta le berger. Les yeux baissés, je suivis le sentier, cependant je jettai un regard dérobé sur la cime de l'arbre, mais son feuillage était si épais, que je n'y découvris personne. Devine, Eglé, si je m'endormis, dèsqu'il fut nuit ? J'aperçus bientôt un jeune berger attacher un panier à la

grille de ma fenêtre ; car la lune qui brillait de la plus vive clarté réfléchissait son ombre sur ma couche. Je rougis, mon cœur palpita. Mais lorsque le jeune berger se fut retiré.... ne fallait-il pas m'assurer, si ce n'était pas un songe ? – Je m'approchai doucement de la fenêtre & détachai en tremblant le petit panier. Il était plein des plus belles cerises. jamais je n'en mangeai de si douces. On y avait mêlé des boutons de roses & de feuilles de mirthes. Oui chère Eglé – mais qui était ce berger, c'est ce que ta curiosité ne saura pas encore.

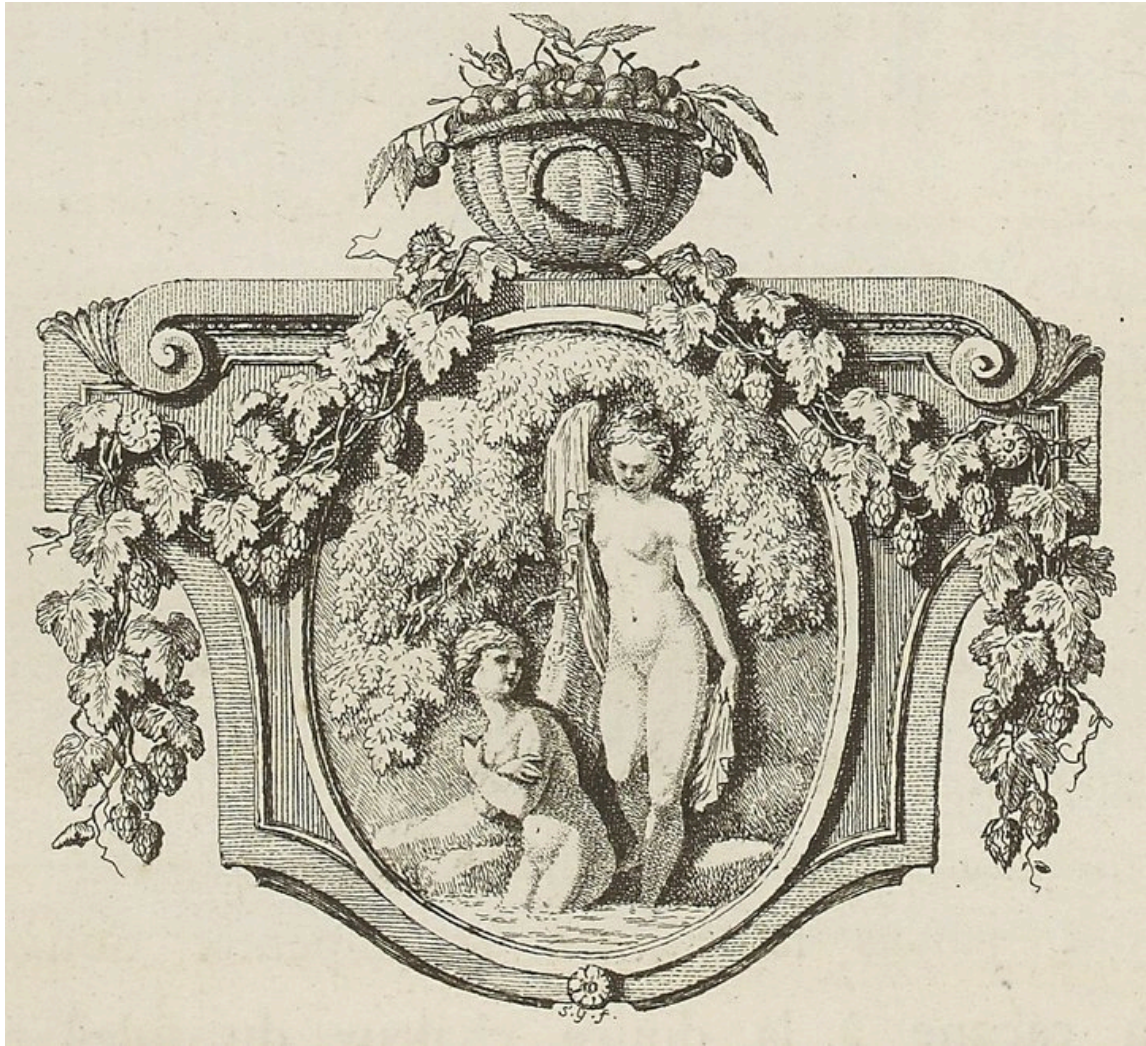
EGLÉ. Voudrais-je te le demander ? A-t-on jamais été plus mystérieuse ? Tu ne me diras donc point que c'était mon frère. Et ce panier qu'il a attaché à ta fenêtre, n'est-ce pas un présent que je lui avais fait le jour même ? Ah ! tu te troubles, une rougeur plus vive que celle des boutons de rose te couvre depuis ce sein où se jouent les flots jusqu'aux boucles de cheveux qui couronnent ton front. Tu regardes dans l'eau. Embrasse-moi, chère Iris, aime mon frère, je te chéris déjà comme ma sœur.

IRIS. Te raconterais-je mon plus grand secret, si je ne t'aimais pas, Eglé, comme moi-même.

EGLÉ. Eh ! bien pour que ta confidence ne t'inquiète plus, je vais te conter aussi ce que mon cœur a de plus secret. Le premier jour du mois, mon père fit un sacrifice au Dieu Pan. Il avait invité à la fête Menalque son ami. Il y vint accompagné de Daphnis le plus jeune de ses fils. Daphnis pendant le sacrifice joua de deux flutes ; & tu sais, Iris, qu'aucun berger n'en joua avec plus d'art. Ses cheveux d'un blond doré flottaient en boucles sur sa robe plus blanche que la neige. Paré pour la fête, il était beau comme le jeune Dieu de Délos. Le sacrifice consommé nous allâmes.... mais écoute – j'entends du bruit dans le bocage.... le bruit s'approche de ces bords.

IRIS. Écoutons. Oui. je l'entends approcher encore. O Nymphes, secourés-nous ! Prenons vite nos vêtements & fuyons dans cette grotte.

Les bergères effrayées s'enfuirent comme des colombes que l'épervier poursuit du haut des airs. Cependant ce n'était qu'un Faon aussi timide qu'elles qui venait se désaltérer dans le courant de la rivière.



MENALQUE ET ALEXIS.

Ménalque était vieux. Déjà les ans avaient penché sa tête octogenaire. Des cheveux argentés ombrageaient son front. Sa barbe blanche retombait sur sa poitrine, & un bâton rassurait ses pas chancelans. Comme celui qui après les travaux d'un beau jour d'Eté se repose satisfait à la fraîcheur du soir & rend graces aux Dieux, en attendant le paisible sommeil. Ainsi Ménalque avait consacré le reste de ses jours au culte des immortels & au repos : car il avait travaillé, il avait fait le bien, & tranquille & serein il attendait désormais le sommeil du tombeau. Ménalque voyait la bénédiction répandue sur ses enfans. Il leur avait donné de nombreux troupeaux & de riches paturages. Pleins d'une tendre inquiétude, tous s'étudiaient à l'envi à embellir ses vieux jours, & à lui rendre les soins qu'il avait eus de leur jeunesse. C'est un devoir que les Dieux n'ont jamais laissé fans recompense. Souvent assis devant sa cabane à la douce chaleur du soleil, il contemplait ses jardins soigneusement cultivés, & dans un vaste lointain les travaux & la richesse des champs. D'un air affable & caressant il engageait les passans à s'arrêter près de lui. Il écoutait encore avec intérêt les nouvelles du voisinage, & se plaisait à apprendre de l'étranger les mœurs & les coutumes des pays lointains. Les enfans de ses enfans, l'amusement le plus cher à Sa vieillesse, venaient folâtrer autour de lui. Arbitre de leurs jeux, il jugeait leurs petits différens, & les accoutumait à être bons, faciles & compâtissans pour les hommes & pour le moindre des animaux. Aux jeux variés qu'il leur enseignait se mêlait toujours quelque instruction simple & frappante. Lui même faisait leurs jouëts. Sans cesse ils

accouraient en criant – Oh ! fais nous encore ceci – & puis encore cela. Quand ils l’avaient obtenu, ils se précipitaient à son cou ; ils sautaient de joye & le vieillard souriait à leurs transports. Il leur apprenait à tailler le jonc, à en faire des flutes & des chalumeaux. Il leur enseignait les airs qui appellent les brebis & les chèvres au paturage & ceux qui les ramènent au bercail. Il composait pour eux des chansons. Les petits les chantaient, les plus grands les accompagnaient de la flûte. Quelquefois encore il leur racontait quelque histoire intéressante. Alors on les voyait assis à terre ou sur le seuil de la porte, tous, la bouche entr’ouverte & les yeux attachés sur ses lèvres.



Un jour qu'il était venu s'asseoir à l'entrée de sa cabane pour s'y réchauffer au soleil du matin, son petit fils Alexis se trouva seul auprès de lui. Le beau jeune homme n'avait encore vu que treize printemps. Les roses

du bel âge & de la santé brillaient sur ses jouës, & ses cheveux flottaient en boucles dorées. Le vieillard l'entretenait du bonheur de faire au bien aux hommes & de soulager l'indigence. Il lui disait ; aucun plaisir n'égale celui qu'on éprouve après une bonne action. Le lever brillant de l'aurore, le doux coucher du soleil, la lune perçant les sombres voiles de la nuit, remplit nôtre cœur d'un sentiment délicieux, mais celui que nous inspire la bienfaisance – O mon fils, il est plus délicieux encore. Des larmes de joye & de tendresse arrosèrent les jouës du jeune Alexis. Le vieillard les vit avec transport – Tu pleures, mon fils, lui dit-il, en fixant tendrement les yeux sur lui, surement mes discours seuls n'auraient pas eu ce pouvoir. Il y a quelque chose dans ton cœur qui leur donne cette force.

Alexis essuya les pleurs de ses jouës de roses ; mais ses yeux se remplissaient sans cesse de nouvelles larmes : Ah ! je le sens, oui je sens que rien n'est si doux que de faire du bien.

Ménalque attendri serra la main du jeune homme dans la sienne & lui dit. Je vois sur ton front, je lis dans tes yeux que ton ame est émuë, & qu'elle ne l'est pas seulement de ce que je viens de dire.

Interdit, le jeune berger detourna ses regards. Tes discours ne sont-ils pas assez touchans pour faire répandre sur mes jouës une douce rosée de larmes ?

Je vois, mon fils, lui répondit Ménalque, je vois que tu me caches, peut-être pour la première fois, ce qui fait palpiter ton sein, ce qui erre déjà sur tes lèvres.

Eh ! bien, dit Alexis, en retenant ses pleurs, je te raconterai tout. Mais sans toi je l'eus caché éternellement au fonds de mon cœur. Ne l'ai-je pas appris de toi-même ? celui qui se vante du bien qu'il a fait n'est bon qu'à demi. Voilà pourquoi je voulais te cacher ce qui fait palpiter mon cœur, ce qui me fait éprouver si délicieusement que le plaisir de faire du bien est le sentiment le plus doux de la vie. Une de nos brebis s'était égarée. J'allai la chercher dans la montagne, & là j'entendis une voix gémissante. Je me glissai du côté d'où venait la voix, & j'aperçus un homme. Il ôtait de dessus ses épaules un pesant fardeau & le posait à terre en soupirant. Je ne puis, non, disait-il, je ne puis aller plus loin. Que ma vie est pleine

d'amertume ! Une subsistance pénible & douloureuse, est tout ce que j'obtiens de mon travail. Il y a plusieurs heures que j'erre accablé de cette charge aux ardeurs du midi, & je ne trouve point de source pour étancher ma soif, pas un arbre, pas même un arbuste dont le fruit puisse me rafraichir. O Dieux ! Je ne vois autour de moi que d'affreux déserts. Aucun sentier qui me conduise vers ma chaumière & mes genoux chancelans ne sauraient me porter plus loin. – Cependant je ne murmure pas. O Dieux ! Vous m'avez toujours secouru. En gémissant ainsi, il s'étendit languissamment sur son fardeau. Alors sans en être aperçû, je courus de toute ma force à nôtre cabane, je ramassai vite une corbeille de fruits secs & de fruits nouveaux, je remplis de lait mon plus grand flacon, je revolai à la montagne & je retrouvai encore cet infortuné. Il goutait dans ce moment la paix du sommeil. Doucement, tout doucement je m'approchai de lui, je mis à ses côtés la corbeille & le flacon rempli de lait & j'allai me cacher dans les buissons. Il se réveilla bientôt, Les yeux sur son fardeau, que le sommeil, dit-il, est un doux soulagement ! je vais essayer à présent de te trainer plus loin. N'as-tu pas servi à reposer ma tête ? Peut-être que les Dieux conduiront mes pas, que j'entendrai bientôt le murmure d'une fontaine, ou que je trouverai quelque cabane dont le maitre hospitalier me recevra sous son toit. Au moment où il voulut recharger le fardeau sur ses épaules, il aperçut le flacon & la corbeille. La charge retomba de ses bras. – Dieux ! que vois-je ! s'écria-t-il – hélas, le besoin qui me tourmente trompe mes sens, je rêve sans doute, & quand je me réveillerai, tout disparaîtra. Mais non – je veille – Dieux ! ce n'est pas un songe. Il porta la main sur les fruits – je veille. Quelle divinité, ô quelle divinité propice a fait ce prodige ? c'est à toi que je verse les premières gouttes de ce lait, & c'est à toi que je consacre ces deux pommes les plus belles du panier. Reçois, ah ! daigne recevoir favorablement le vœu de ma reconnoissance – Tu vois si mon ame en est pénétrée. A ces mots il s'assit & mangea en versant des larmes de joye. Après s'être rafraichi, il se leva & rendit encore une fois grâces au Dieu qui veillait sur lui avec tant de bonté. Ou les Dieux, dit-il, auraient-ils conduit ici un mortel bienfaisant ? pourquoi ne puis-je le voir & l'embrasser ? Où es tu ? que je te rende grâces, que je te bénisse !

Dieux bénisses-le. Bénissés l'homme généreux, & les siens, & tout ce qui lui est cher. je suis rassasié : je vais emporter ces fruits. je veux que ma femme & mes enfans en mangent & qu'ils bénissent avec moi mon bienfaiteur inconnu. Il s'en alla & je pleurai de joye. Cependant je courus à travers les buissons pour le dévancer, & je m'assis sur le bord du chemin où il devait passer. Il vint, il me salua, & me dit. Ecoute, mon fils, n'as-tu vu personne dans ces montagnes portant un flacon & un panier rempli de fruits ? Non je n'ai vu personne dans la montagne portant un flacon & un panier de fruits. Mais, lui dis-je, comment es-tu venu jusques dans ce désert ? sans doute que tu t'es égaré. Aucune route ne conduit ici. Hélas ? oui, mon enfant, je me suis malheureusement égaré. Et si quelque divinité bienfaisante, ah ! Si c'est un mortel, les Dieux l'en béniront, si quelque divinité bienfaisante ne m'avait sauvé, j'aurais péri de faim & de soif dans ces montagnes. – Que je t'enseigne donc le chemin ! Donne moi ton fardeau à porter, & tu me suivras avec moins de peine. Après s'en être défendu long-tems, il me donna le fardeau & je le menai sur la route qui conduisait à son hameau. Voilà, mon père, ce qui me fait encore pleurer de joye ; ce que j'ai fait m'a coûté peu de peines, cependant toutes les fois que je me le rappelle, ce souvenir me charme comme l'air pur du matin. Quel doit être le bonheur de celui qui a fait beaucoup de bien !

Le vieillard dans le plus doux ravissement embrassa le jeune homme. Ah ! je descends sans regrets dans la tombe, puisque je laisse la bienfaisance & la piété dans ma chaumière.



LA TEMPETE.

MISIS & Lamon gardaient un troupeau de génisses sur le promontoire près duquel le Tiferne s'enfuit au sein des mers à travers les roseaux. De noirs orages s'amassaient dans le lointain. Un silence effrayant planait sur la cime des arbres. L'hirondelle & l'Alcion erraient çà & là incertains & épouvantés. Déjà les troupeaux avaient quitté la montagne pour chercher un abri. Ces deux bergers étaient restés seuls à contempler l'approche de la tempête.

Que ce calme est terrible ! dit Lamon. Regarde le soleil couchant qui se retire derrière ces nuages. Semblables à des monts sourcilleux, ils s'élèvent aux extrémités de la mer.

MISIS. Cette mer noire & sans rives ressemble à la nuit éternelle. Elle est encore paisible ! mais à ce calme funeste succédera bientôt la plus affreuse tourmente. Un bruit sourd remplit déjà les airs. Ainsi dans un désastre subit on entend au loin les hurlemens de l'angoisse & de la terreur.

LAMON. Regarde ces montagnes de nuages, comme on les voit s'amonceler lentement ! comme on les voit sortir de l'abîme toujours plus sombres, toujours plus menaçantes.

MISIS. Le bruit s'avance & devient plus éclatant. Les ténèbres couvrent la mer. Déjà elles ont englouti les îles de Diomède : On ne les voit plus. Ce n'est qu'au sein d'une obscurité profonde qu'étincelle encore la flamme du Phare voisin. Mais voici les vents qui commencent à mugir. Ils déchirent la nue, ils la poussent avec furie dans les airs, ils se déchainent sur l'onde, déjà blanchie d'écume.

LAMON. La tempête éclate dans toute sa fureur. Cependant j'aime à contempler sa rage. je ne sais quel plaisir mêlé d'inquiétude agite mon sein. Si tu veux nous demeurerons ici. Nous n'avons que la montagne à descendre pour retrouver notre azile.

MISIS. Lamon ! je reste avec toi. Déjà l'orage est sur nos têtes. Les vagues se jettent sur ce bord, & les vents sifflent à travers la cime courbée des arbres.

LAMON. Voi les flots déchainés, jaillissant leur écume jusqu'aux cieux, s'élèver en rochers escarpés, & se précipiter avec effroi dans l'abîme. La foudre sillonnant le dos des vagues éclaire feule cette scène d'horreur.

MISIS. O Dieux immortels ! Un vaisseau !.... Il est suspendu sur cette vague comme un oiseau sur la pointe d'un Rocher. Ciel ! elle s'écroule. Où est le vaisseau ? Où sont les infortunés ? Ensevelis dans les gouffres de la mer.

LAMON. Si mes yeux ne me trompent pas, le vaisseau reparait sur cette vague. Dieux ! Sauvés, Ah ! sauvés les malheureux ! Hélas ! regarde, la vague qui les poursuit se précipite sur eux de toute sa violence. Infortunés, qu'alliés vous chercher, pour quitter ainsi les bords de votre patrie & vous confier au plus perfide des élémens ! votre païs ne produisait-il pas assez de fruits pour apaiser votre faim ? Vous cherchiez la richesse & vous trouvés une mort déplorable.

MISIS. Vos pères, vos épouses, vos enfans, arroseront en vain de leurs larmes le rivage paternel. En vain feront-ils des vœux pour vous aux autels de Neptune. Votre tombeau demeurera vuide. Vos corps serviront de pâture aux oiseaux du rivage ou seront dévorés par les monstres de la mer. O Dieux, souffrés que tranquille j'habite toujours ma pauvre chaumière, que satisfait de peu, mon champ & mon troupeau suffisent à mes besoins !

LAMON. Grands Dieux ! Punissés-moi, comme ces infortunés, si jamais mon cœur murmure, si jamais je desire plus que je n'ai, ma subsistance & du repos.

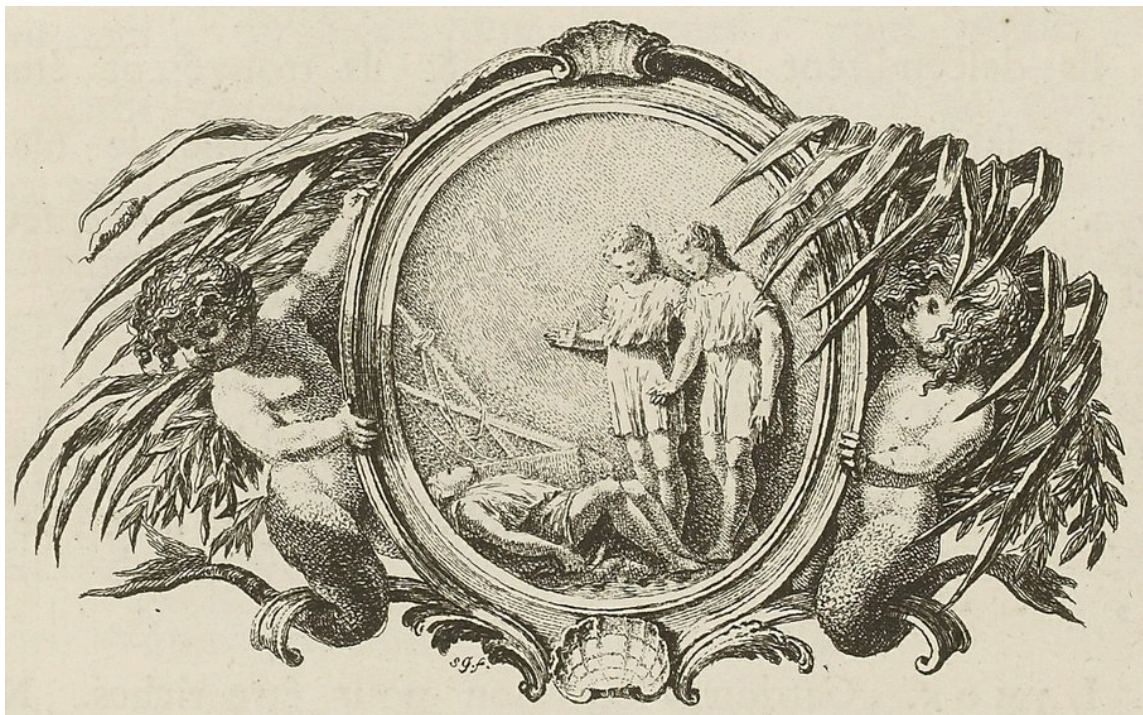
MISIS. Descendons ici. Peut-être les flots jetteront-ils quelques uns de ces malheureux sur la terre. S'ils vivent encore, nous aurons la consolation

de les sauver. S'ils sont morts nous apaiserons du moins leurs manes, en leur ouvrant une tombe paisible.

Ils descendirent au rivage, & ils trouvèrent étendu sur le sable un jeune homme beau comme le fils de Maya. N'ayant pû le rappeler à la vie, ils l'ensevelirent au bord de la mer, en versant des pleurs. Les débris du vaisseau étaient dispersés sur l'arène. Ils apperçurent parmi ces débris une cassette. L'ayant ouverte, ils y trouvèrent de grandes richesses. Que faire de cet or, dit Misis ?

LAMON. Gardons-le, non pour être riches. Nous en préservent les Dieux, mais pour le rendre à celui qui pourrait le réclamer, ou à quiconque en aura plus besoin que nous.

Inutile, ignoré de la cupidité des hommes, le trésor resta long-tems entre les mains des deux bergers. Enfin ils en firent bâtir un petit temple près de la tombe du jeune homme. Six colonnes de marbre blanc en ornaient la façade ombragée de Lierre & dans renfoncement était placée la statuë du Dieu Pan. Douce modération ! c'est à toi & au Dieu Pan que ce temple était consacré.



MIRTIL ET CHLOE.

De grand matin, Mirtil sortant de la cabane trouva Chlœé sa plus jeune sœur, occupée à tresser des guirlandes de fleurs. La rosée brillait sur toutes les fleurs, & à la rosée se mêlaient les larmes de la petite Chlœé.

MIRTIL. Chere Chlœé ! que veux tu faire de ces guirlandes ? hélas ! tu pleures.

CHLÖÉ. Et ne pleures-tu pas toi-même, cher Mirtil ! Mais hélas ! qui ne pleurerait comme nous ! l'as-tu vuë notre mere, dans quelle tristesse elle est plongée ! comme avant de nous quitter, elle pressa nos mains dans les siennes, en detournant de nous ses yeux baignés de larmes.

MIRTIL. Je l'ai vu comme toi : hélas ! notre père ! sans doute il est plus mal encore qu'il n'était hier.

CHLÖÉ. Ah ! mon frere, s'il doit mourir ! comme il nous aime, comme il nous embrasse, lorsque nous saisons ce qu'il aime, ce qui plait aux Dieux.

MIRTIL. O ma sœur ! comme tout est triste ! Envain mon agneau vient me caresser, j'oublie presque de lui donner à manger. En vain mon ramier voltige sur mes épaules, & cherche à me becqueter les levres & le menton. Rien – non, rien ne saurait me rappeler à la joie. O mon père, si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLÖÉ. Hélas ! il t'en souvient – ce bon père, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux sur ses genoux & qu'il se mit à pleurer....

MIRTIL. Ouï, Chlœé – il m'en souvient, comme il nous remit à terre ! comme il devint pâle, je ne peux plus vous tenir, mes enfans, je me trouve

mal.... très-mal. À ces mots il se traina dans son lit, depuis ce jour il est malade.

CHLÖE. Et depuis ce jour son mal a toujours augmenté ! Ecoute, mon frere, quel est mon dessein. Dès l'aube du jour je suis sortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, & pour en faire ces guirlandes. Je vais les porter au pied de la statuë de Pan. Notre mere ne dit-elle pas toujours que les Dieux sont bons, que les Dieux aiment à éxaucer les vœux de l'innocence. J'irai, j'offrirai ces guirlandes au Dieu Pan. Et vois tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau – Eh ! bien, je veux l'immoler encore au Dieu.

MIRTIL. O ma chere sœur ! je veux aller avec toi – je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits, & mon ramier, je veux aussi l'immoler au Dieu Pan.

Il courut & fut bientôt de retour, alors ils allerent ensemble au pied de la statue. Elle était située non loin de-là sur une colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là s'étant mis à genoux, ils invoquerent ainsi le Dieu des champs.

„ O Pan, protecteur de nos hameaux ! écoute, écoute favorablement nos prieres, reçois nos faibles offrandes. C'est tout ce que des enfans peuvent t'offrir. je pose ces guirlandes à tes pieds, si je pouvais atteindre plus haut, j'en voudrais couronner ton front, j'en voudrais ceindre tes épaules. Sauve, o Pan, sauve notre père, rends-le à ses pauvres enfans.

MIRTIL. je t'apporte ces fruits, ce sont les plus beaux que j'aie pu cueillir dans nos vergers. Reçois-les favorablement. je t'aurais sacrifié la plus belle chevre du troupeau ; mais elle aurait été plus forte que moi. Quand je serai plus grand, je t'en sacrifierai deux toutes les années, pour avoir rendu notre père à nos vœux. Rends, o Dieu secourable, rends la santé au meilleur des pères.

CHLÖE. je vais t'immoler cet oiseau, o Dieu secourable, c'est tout ce que j'ai de plus cher. Regarde, il vole sur ma main pour me demander sa nourriture, mais je veux, o Pan ! je veux te l'immoler.

MIRTIL. Et moi je vais t'immoler ce ramier. Il se joue, il me caresse, mais je veux, o Pan, je veux te l'immoler, pour que tu nous rendes notre

père. Exauce, o Pan, exauce nos vœux.

Déjà leurs petites mains tremblantes saisissaient les victimes, lorsqu'une voix se fit entendre.,, Les Dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence. Aimables enfans, n'immolés point ce qui fait vos delices, votre père est rendu à la vie.

Et Menalque recouvra la santé. Heureux de la pitié de ses enfans, il alla ce jour même avec toute sa famille offrir un sacrifice au Dieu. Il vecut comblé de benedictions & vit les enfans de ses enfans.

LA JALOUSIE.

La flamme la plus dévorante, le plus cruel serpent, que les furies jettent dans nôtre cœur, c'est la jalousie. Alexis l'éprouva. Il aimait Daphné : il en était aimé. Alexis était brun & d'une beauté mâle. Daphné était belle comme l'innocence, & blanche comme le Lys qui s'épanouît au lever de l'aurore. Ces amans fortunés s'étaient juré une tendresse éternelle. Venus & les amours semblaient répandre sur eux leurs plus douces faveurs. Le père d'Alexis venait d'échapper à une maladie dangereuse. Mon fils, lui dit-il, j'ai fait vœu de sacrifier six brebis au Dieu de la santé. Pars, conduis les victimes à son temple. Il y avait deux grandes journées à faire, pour arriver au temple d'Esculape. Alexis versa un torrent de larmes en se séparant de sa bergère. On eut dit, qu'il avait de vastes mers à traverser. Triste & rêveur, il conduisait ses brebis devant lui, & en s'éloignant du hameau, il soupirait le long du chemin comme la plaintive tourterelle. Il passait par les plus belles prairies & ne les voyait point. Les païsages les plus rians s'offraient à ses yeux. Insensible à leur beauté, il ne sentait que son amour, il ne voyait que son amante. Il la voyait à l'ombre, au bord des ruisseaux ; il l'entendait répéter le nom d'Alexis & lui répondait par ses soupirs. C'est ainsi qu'il gravissait les sentiers solitaires, en suivant ses brebis, & en se plaignant de ce qu'elles n'avaient pas la légèreté du chevreuil. Il arriva au temple, les victimes offertes, le sacrifice consommé, il vola sur les ailes de l'amour pour regagner sa demeure. Mais en passant à travers les buissons, il s'enfonça une épine dans la plante du pied. À-peine la douleur lui laissa-t-elle la force de se trainer jusqu'à la cabane voisine.

Un berger bienfaisant l'y reçût & mit sur sa blessure des herbes salutaires. Dieux ! que je suis infortuné ! disait-il sans cesse ; sombre & rêveur il comptait en soupirant chaque minute. Une heure lui paraissait une longue nuit d'hyver. Enfin une divinité ennemie versa dans son cœur le poison de la jalousie. Dieux ! disait-il en murmurant tout bas, & en jettant des regards farouches autour de lui, Dieux ! quelle pensée ! Daphné pourrait m'être infidèle !.. Pensée injuste, odieuse !... Mais Daphné est femme & Daphné est belle. Qui peut la voir & résister à ses charmes ? Depuis longtemps Daphnis ne soupire-t-il pas pour elle ? Il est beau. Qui n'est pas attendri aux doux accens de sa voix ? Et qui touche la Lyre comme lui ? Sa cabane est près de celle de Daphné. Elle n'en est séparée que par un ombrage délicieux Loin de moi – ah ! loin de moi.... pensée déchirante... hélas ! tu te graves toujours plus profondément dans mon cœur. Tu me poursuis nuit & jour.... Souvent l'imagination égarée d'Alexis lui montre sa bergère se glissant d'un pas timide sous l'ombre où Daphnis soupire aux echos sa peine & ses amours. Là, il la voit, l'œil languissant, étouffer à peine les soupirs qui font palpiter son sein. Dans un autre moment il la voit sommeiller sous un berceau de Jasmin : Daphnis l'y suit, l'aperçoit, ose s'approcher d'elle, ... ses avides regards dévorent tous ses charmes – Il saisit sa main.... la baise ; Daphné ne se réveille point... il baise ses jouës, il baise ses lèvres, & elle ne se réveille pas, s'écrie-t-il transporté de fureur !.... Mais quelles affreuses images je vais créer moi-même ! Pourquoi ne suis-je ingénieux qu'à me tourmenter du plus cruel supplice ! injuste ! ingrat, pourquoi ne pensé-je qu'à ce qui peut blesser son innocence ?

C'était déjà le sixième jour que durait cet horrible tourment ; & sa playe n'était pas encore entièrement guérie. Mais rien ne saurait l'arrêter d'avantage. Il embrasse son bienfaiteur. Il résiste à tout ce que la douce hospitalité peut imaginer pour le retenir encore. Poursuivi par les furies, il part, & malgré sa douleur, il court, il vole. Déjà la nuit était tombée. Mais au clair de la lune, il aperçût de loin la cabane de Daphné. Ah ! désormais, dit-il, fuyés pensées odieuses ! fuyés loin de moi. C'est là qu'habite celle qui m'aime. Aujourd'huy, o Dieux ! encore aujourd'huy, je pleurerai de joye sur son sein. En prononçant ces mots il hâtait encore ses pas.

Cependant il vit Daphné s'avancer sous le berceau qui conduisait à sa cabane. C'est elle. O Daphné, c'est toi ! c'est ta taille si élégante, ta démarche si légère, ta robe plus blanche que la neige. C'est elle. O Dieux ! mais où va-t-elle en ce moment ! Pour des timides bergères, il est dangereux de s'exposer ainsi la nuit dans les champs. Peut-être impatiente de me voir, vient-elle sur le chemin à ma rencontre ! à peine l'eut-il dit, qu'un jeune homme sortit du berceau pour la suivre. Il se mit à ses côtés, & Daphné pressa tendrement sa main dans celle du jeune homme. Il lui donna une petite corbeille de fleurs qu'elle prit sous son bras avec une grace charmante. Puis ils s'éloignèrent ensemble de la cabane au clair de la lune. Alexis saisi d'horreur se tenait dans l'éloignement & frémissait de tout son corps. Dieux immortels ! Que vois-je ? Il n'est donc que trop vrai ! Ce qui m'a si cruellement agité est certain. Une Divinité compatissante me l'avait prédit. Malheureux ! – Qui es-tu, Dieu ou Déesse, o toi qui m'as fait pressentir mon malheur, venge – ah ! venge moi. Punis à mes yeux cette perfidie, & laisse moi mourir de douleur !

Les bras entrelacés, Daphné & le berger suivaient le chemin du bois de Mirthes qui entoure le temple de Vénus. La Lune éclairait leurs pas, & leur maintien annonçait une douce intelligence.

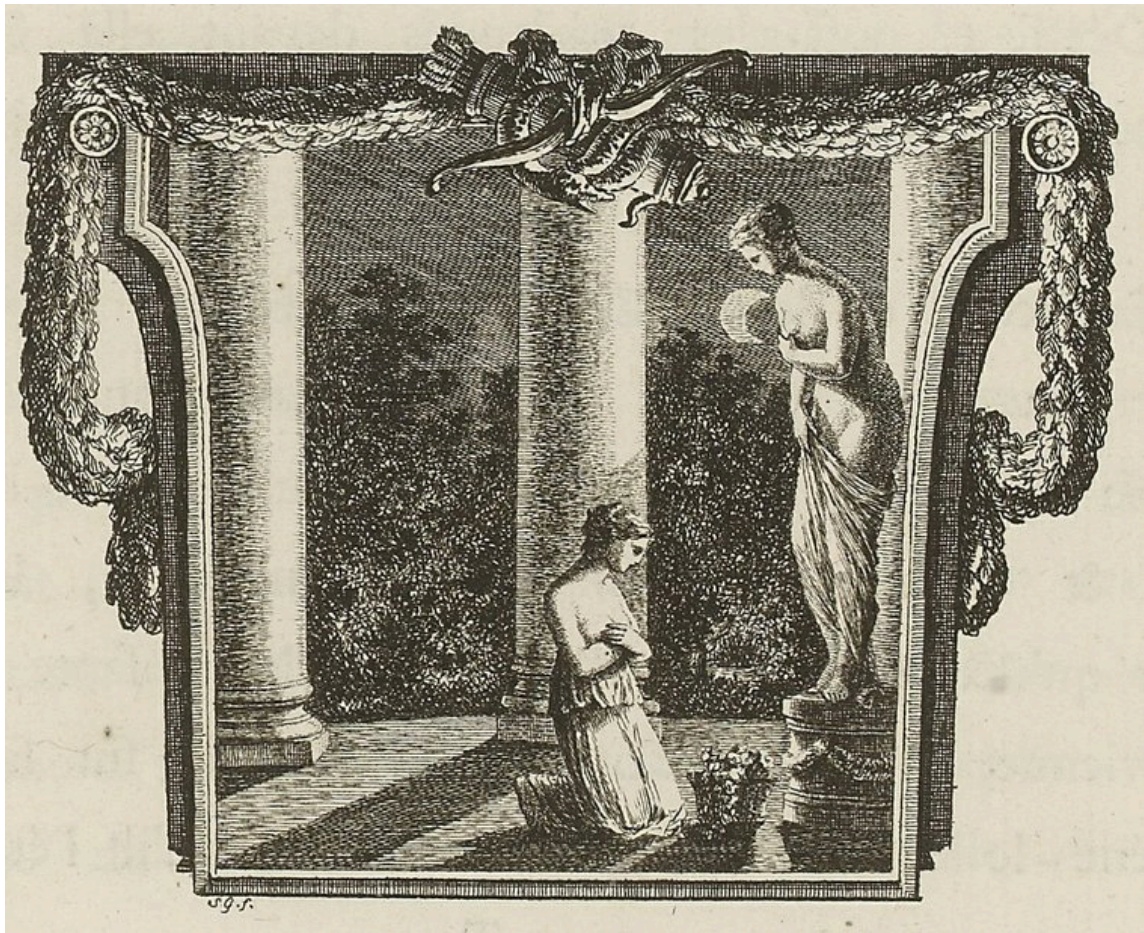
Ils vont sous l'ombre de ces Mirthes, disait Alexis furieux, & c'est à l'ombre même de ces Mirthes qu'elle m'a juré si souvent une tendresse éternelle. Les voilà dans le Bosquet. Ciel ! je ne les vois plus : cachés sous le plus épais feuillage, ils vont s'asseoir sur le gazon. Mais non, je les revois.... sa robe blanche brille au clair de la lune à travers les rameaux & leur tige grisâtre. Ils s'arrêtent. Voilà un azile charmant, & cette mousse est fraîche.... Perfide... reposés-vous – jurés en présence de Phœbé – jurés-vous vos coupables amours. Puissent les furies jeter l'épouvante au milieu de vous ! mais non. Ecoutons. Les Rossignols répètent les airs les plus tendres, & les tourterelles soupirent autour d'eux. Cependant... ce n'est pas encore là qu'ils suspendent leurs pas. Ils vont jusqu'au temple de la Déesse. Je veux m'approcher. Je veux les voir. Je veux les entendre.

Il entra dans le bois de Mirthes. Il les vit s'avancer vers le Temple, dont les colonnes de marbre blanc éclairées par la lune perçaient avec éclat les ombres de la nuit. Eh ! quoi – ils oseraient franchir ces marches saintes ! La Déesse de l'amour protégerait la plus noire perfidie. Il vit en effet la jeune bergère monter les degrés du Temple ; la petite corbeille de fleurs sous le bras, elle en traversa les portiques ; & le jeune homme s'arrêta sous la première Arcade. Alexis approchait toujours à la saveur des ombrages : Frémissant d'horreur & de désespoir, il se glissa sous sombre d'une colonne & s'étant appuyé contre elle, il apperçût distinctement Daphné qui allait à la statuë de Vénus. Le Marbre en était aussi blanc que le lait, & le flambeau de la nuit l'éclairait toute entière. La Déesse penchée en arrière avec une majesté ravissante semble éviter les yeux étonnés des mortels, & de sa hauteur sublime elle jette un regard de bonté sur ceux qui encensent ses autels. Daphné fléchit les genoux aux pieds de la Déesse, posa les guirlandes devant elle & dit avec l'accent le plus tendre & le plus douloureux.

„ Exauce, o douce Déesse, protectrice des amours fidèles ! Exauce ma priere. Reçois favorablement les fleurs que j'ose t'offrir ; elles sont encore humides de la rosée du soir & de mes larmes. C'est aujourd'huy, le sixième jour qu'Alexis est loin de moi. O bienfaisante Déesse ! qu'il revienne dans mes bras ! Protège-le sur sa route & ramène-le aussi fidèle, aussi tendre qu'il l'était lors qu'il m'a quittée. Ramène-le & que je le presse contre mon sein palpitant d'amour !

Alexis l'entendit. Il apperçut vis-à-vis de lui le jeune Berger dont la lune éclairait alors le visage. C'était le frère de Daphné. Timide & craintive, elle n'avait pas voulu s'exposer aux dangers de la nuit, en allant seule au Temple de Vénus.

Alexis ayant quitté la colonne qui le cachait, parut soudain aux yeux de son amante. Daphné saisie du plus doux ravissement, Alexis transporté de joye & de honte, ils tombèrent tous deux, les bras entrelacés, aux pieds de la Déesse.



ERYTHIE.

MYRSON.

Viens, Lycidas, Entrons dans le ruisseau, il rafraichira nos pieds. Le saule & le peuplier flexible y forment une voute de la plus riante verdure.

LYCIDAS. Volontiers, Myrson. Dans cette chaleur étouffante, peut-on trouver un azile assez frais ?

MYRSON. Allons jusqu'au rocher d'où se précipite le ruisseau. On y sent une fraîcheur aussi délicieuse, que si l'on nageait dans l'onde au clair de la Lune.

LYCIDAS. Ecoute. Déjà j'entens le bruit de l'eau qui tombe. On dirait que tout ce qui respire vient chercher la joye sous ces ombrages. Quel bourdonnement, quel murmure, quel doux gazouillement, quel tumulte agréable & varié, vient animer ces berceaux solitaires ! Et ce petit chardonneret, veut-il nous montrer le chemin ? Comme il sautille dans sa gaîté folâtre de caillou en caillou ! Vois-tu comme le soleil darde un rayon brillant dans le creux de ce saule dont le tronc est entouré de lierre. Ah ! regarde, un petit chevreau repose dans le creux ! Qu'il a bien trouvé ce paisible abri !

MYRSON. Tu vois tout, & tu ne t'apperçois pas que nous arrivons a l'endroit ou nous voulions être.

LYCIDAS. O Pan ! O Dieux ! quel réduit charniant ?

MYRSON. Le ruisseau dans sa chute, semblable à un tapis argenté qui flotte doucement au gré des airs, couvre toute l'entrée de la grotte & ces

arbrisseaux le couronnent de leur feuillage. Viens, passons derrière la cascade, entrons dans la grotte.

LYCIDAS. Cette agréable fraîcheur me fait tressaillir. Comme le ruisseau tombe en bouillonnant à nos pieds ! Chaque goutte d'eau semble, aux rayons du soleil, une étincelle de feu.

MYRSON. Asseyons nous sur cette roche couverte de mousse. Nos pieds reposeront à sec sur ces pierres, qui sortent de l'eau, & renfermes dans cet antre, la cascade jettera sur nous son rideau transparent.

LYCIDAS. Non, jamais je n'ai vû un lieu plus enchanteur.

MYRSON. Ouï, cette grotte est délicieuse. Aussi est-elle consacrée au Dieu Pan. Les bergers s'en éloignent vers le milieu du jour. Car on dit qu'à ces heures le Dieu vient souvent s'y reposer. Sçais-tu l'histoire merveilleuse de cette source ? Si tu le veux, je vais te la chanter.

LYCIDAS. Nous sommes bien ici. Assis sur cette mousse, appuyé contre le rocher, j'écouterai tes chants avec transport.

MYRSON. Que tu étais belle ! Erythie, fille d'Eridan ; La plus belle des Nymphes de Diane ! Sa beauté cependant ne faisait qu'éclore. Presque encore enfant, déjà sa taille était élégante. La première fleur de l'innocence souriait sur son joli visage. Une timidité ingénue adoucissait l'éclat de ses yeux bleus, & son sein naissant, arrondi avec grace, promettait ce que promet le bouton de la plus belle rose !

Pendant les ardeurs d'un jour d'Eté elle avait poursuivi avec ses compagnes les chevreuils de la forêt. Fatiguée, languissante de soif, elle courut se désalterer à une source. Pour se rafraichir, elle y lava son beau visage & puisant de l'eau dans le creux de sa main, elle la savourait de sa petite bouche vermeille. Penchée ainsi sur la fontaine, Erythie ne songeait à aucun danger. Mais Pan caché dans le bosquet voisin avait les yeux fixés sur elle. Soudain le Dieu se sentit embrasé de tous les feux de l'amour. Sans être aperçû de la Nymphe, il s'était déjà glissé tout près d'elle, lorsque le frémissement de l'herbe, que foulaient ses pieds, décéla son approche. Saisie de frayeur, elle prend la fuite, elle échappe aux bras nerveux de Pan, à ces bras qui tremblaient de désir & de volupté. Déjà elle sentait sur son sein leur chaleur brûlante. Une feuille de rose eut rempli l'espace qui l'en

séparait. Elle franchit le ruisseau. Plus légère que la Biche, l'épouvante ajoute encore à sa légèreté. Il la poursuit. Elle vole à travers les près, semblable au vent rapide qui de son aile effleure à peine les pointes de l'herbe naissante. Mais tout-à-coup la terreur suspend sa course. Sur le bord d'une roche escarpée, elle recule & pâle & tremblante, elle voit la profondeur de l'abîme. O Diane ! s'écrie-t-elle, avec l'accent du désespoir, o Diane, protectrice des cœurs chastes, sauve moi ne permets pas qu'un bras impudique ose serrer ce sein dévoué à ton culte ! Viens, chaste Déesse, viens à mon secours. Cependant le Dieu l'avait déjà atteinte de si près qu'elle sentait le feu de sa brûlante haleine, & ses mains étaient prêtes à la saisir. Mais la Déesse, ennemie des amours, entend les accents plaintifs de la Nymphé.

Pan croyant embrasser Erythie, sent l'onde s'échapper entre ses mains & s'écouler sur son cœur palpitant d'amour. Erythie dans ses bras est changée en fontaine. Ainsi fond la neige au printemps sur de noirs rochers. — elle réjaillit sur les bras du Dieu. Elle ruissèle le long de ses genoux, elle murmure à travers le gazon, se précipite du haut de la roche, & roule déjà son onde au fond de la vallée. Ainsi se forma la source pure d'Erythie.



LA JAMBE DE BOIS.

CONTE HELVÉTIQUE.

Sur le mont d'où le torrent de Rauti se précipite dans la vallée, un jeune berger faisait paître ses chèvres. Son chalumeau appelait gayement l'Echo des antres de rocher, & sept sois de ses chants mélodieux l'Echo faisait rétentir les vallons. Tout-à-coup il apperçut un homme gravissant la côte de la montagne. Cet homme était vieux. Les ans avaient blanchi sa tête. Un bâton se courbait sous ses pas pesans & mal assurés, car il avait une jambe de bois. Il s'approcha du jeune homme & s'assit à ses côtés sur la mousse d'un rocher. Le jeune berger le regarda avec surprise, & ses yeux s'arrêtèrent sur la jambe de bois. Mon fils, lui dit le vieillard en souriant ; N'est-ce pas, que tu penses qu'impotent comme je le suis, j'aurais mieux fait de rester dans la Vallée ? Sache cependant, que je ne fais ce voyage qu'une fois chaque année, & telle que tu la vois, mon ami, cette jambe m'est plus honorable qu'à bien d'autres la plus droite & la plus souple. je veux bien, mon père, reprit le berger, qu'elle te soit plus honorable ; mais je parie que les autres sont plus commodes. Sans doute tu es fatigué. Veux-tu du lait de mes chevres ou de l'eau fraîche de la source qui jaillit là bas du creux de cette roche ?

LE VIEILLARD. J'aime la candeur peinte sur ton visage. Un peu d'eau fraîche suffira pour me soulager : Si tu veux bien m'en apporter ici, je te raconterai l'histoire de cette jambe de bois. Le jeune berger courut à la fontaine & fut bientôt de retour.

Quand le vieillard se fut rafraîchi il dit : Lorsque vous voyés vos pères estropiés & couverts de cicatrices, jeunes gens, adorés le ciel, & bénissés leur valeur. Sans elle, vous courberiez la tête sous le joug, au lieu de vous égayer à la douce chaleur du soleil & de faire répéter aux Echos des chants d'allégresse. La joye & la gaieté habitent les collines & la vallée, & vos chansons resonnent d'une montagne à l'autre. Liberté ! douce liberté, c'est toi qui répands le bonheur sur cette terre chérie ! Tout ce que nous voyons autour de nous, nous appartient. Satisfaits nous cultivons nos propres champs. La recolte que nous y faisons est à nous, & nos moissons sont des jours de fête.

LE JEUNE BERGER. Celui-là n'est pas digne d'être un homme libre qui peut oublier que c'est au prix du sang de ses pères.

LE VIEILLARD. Mais qui à leur place n'aurait fait ce qu'ils ont fait ? Depuis la journée sanglante de Nefels¹ je viens une fois tous les ans sur cette montagne ; mais je le sens, j'y viens pour la dernière fois. D'ici je vois encore tout l'ordre de la bataille où la liberté nous fit vaincre. Regarde : c'est de ce côté là que s'avancait l'armée ennemie. Des milliers de lances étincelaient au loin avec plus de deux cent chevaliers couverts de superbes armures. Les panaches qui ombrageaient leurs casques s'agitaient sur leurs têtes & la terre frémissait sous les pas de leurs chevaux. Déjà notre petite troupe avait été rompuë. Nous n'étions que trois à quatre cent combattans. Les cris de la détresse retentissaient de tous côtés, & la fumée de Nefels embrasé remplissait la Vallée & s'étendait avec horreur le long des montagnes. Cependant au pied du mont où nous sommes s'était porté notre chef. Il était là, où ces deux Pins s'élancent des bords de la roche escarpée. Entouré d'un petit nombre de guerriers, je crois le voir encore, ferme, inébranlable, rappeler les troupes dispersées autour de lui. J'entens le bruit de ce drapeau que son bras agitait dans les airs ; c'était comme le bruit des vents qui précèdent l'orage. De toutes parts on accourait vers lui. Vois-tu ces sources se précipiter du haut des monts ? Des pierres, des rochers, des arbres renversés s'opposent en vain à leur cours ; elles franchissent, elles entraînent tout & se rassemblent au fond de cet étang. Ainsi nous accourumes à la voix de notre Général, en nous faisant jour à travers

l'ennemi. Rangés autour du Héros nous fîmes serment, & Dieu nous entendait, de vaincre ou de mourir. L'ennemi s'approchant en ordre de bataille, fondit sur nous avec impétuosité : nous l'attaquâmes à notre tour. Déjà nous l'avions chargé onze fois ; mais toujours forcés de nous retirer à l'abri de ces hauteurs, nous y resserrâmes nos rangs, aussi inébranlables que le rocher qui nous protégeait. Enfin renforcés par trente guerriers de Schwitz, nous tombâmes tout à coup sur l'ennemi comme la chute d'une Montagne, comme une roche qui éclate, tombe, roule à travers la forêt & brise avec fracas les arbres à son passage. De toutes parts, les ennemis, & cavaliers, & fantassins, confondus dans le plus horrible tumulte, se renversent les uns les autres pour échapper à notre fureur. Acharnés au combat, nous foulâmes à nos pieds les morts & les mourans pour porter plus loin la vengeance & le trépas. J'étais au milieu de la mêlée : Un cavalier ennemi me renversa dans sa fuite & son cheval me fracassa la jambe. Le guerrier qui combattait le plus près de moi, m'ayant aperçu me chargea sur ses épaules & courut en me portant ainsi hors du champ de bataille. Un bon religieux, prosterné non loin de-là sur un rocher, implorait le ciel pour nous. – Ayés soin, mon père, de ce guerrier, lui dit mon libérateur, il a combattu en homme libre. Il le dit & révole au combat. La victoire fut à nous, mes enfans, elle fut à nous. Mais plusieurs des nôtres étaient étendus sur des monceaux d'ennemis. Ainsi, disait-on, repose le moissonneur fatigué sur les gerbes qu'il a moissonnées lui-même. Je fus soigné, je fus guéri. Mais je n'ai jamais pû découvrir celui à qui je dois la vie. Je l'ai cherché vainement. J'ai fait des vœux & des pèlerinages pour qu'un saint du Paradis ou un Ange voulût me le révéler. Hélas ! tous mes efforts ont été inutiles. Je ne pourrai plus dans cette vie lui prouver ma reconnaissance. Le jeune berger avait écouté le vieux guerrier les larmes aux yeux. Il lui dit, non, mon père, dans cette vie tu ne pourras plus lui prouver ta reconnaissance.

Le vieillard surpris s'écria ; Ciel ! Que dis-tu ? Saurais-tu, mon fils, quel fut mon libérateur ?

LE JEUNE BERGER. Je serais bien trompé, où c'était mon Père. Souvent il m'a raconté l'histoire de la bataille, & souvent je lui ai entendu

dire, l'homme que j'ai emporté du champ de bataille serait-il encore en vie ?

LE VIEILLARD. O Dieu ! Anges du Ciel ! Cet homme généreux serait ton père !

LE JEUNE BERGER. Il avait une cicatrice ici – (en montrant sa joue gauche) – il avait été blessé par l'éclat d'une lance : peut-être le fut-il avant qu'il t'emportât de la mêlée.

Le VIEILLARD. Sa joue était couverte de sang quand il m'emporta. O mon enfant ! o mon fils !

LE JEUNE BERGER. Il mourut il y a deux ans, & comme il était pauvre, je suis réduit pour vivre à garder ces chevres. Le vieillard l'embrassa, & dit ; le g ciel en soit béni ; je pourrai te récompenser de ses bienfaits. Viens, mon fils, viens avec moi : qu'un autre garde ces chevres.

Ils descendirent ensemble dans la vallée & ils marchèrent vers la demeure du vieillard. Il était riche en champs & en troupeaux, & une fille aimable était sa seule héritière. Mon enfant, lui dit-il, celui qui m'a sauvé la vie était le père de ce jeune berger. Si tu pouvais l'aimer, je serais heureux de te voir unie avec lui ! Le jeune homme était d'une figure aimable. La fraîcheur & la gaïté brillaient sur son visage ; des boucles d'un blond doré ombrageaient son front, & le feu brillant de ses yeux était tempéré par une douce modestie. La jeune fille avec une réserve ingenuë demanda trois jours pour y penser ; mais le troisième lui parut bien long. Elle donna sa main au jeune homme, & le vieillard versa des larmes de joye & leur dit ; que ma bénédiction repose sur vous, mes enfans ! C'est aujourd'hui que je suis le plus heureux des hommes.

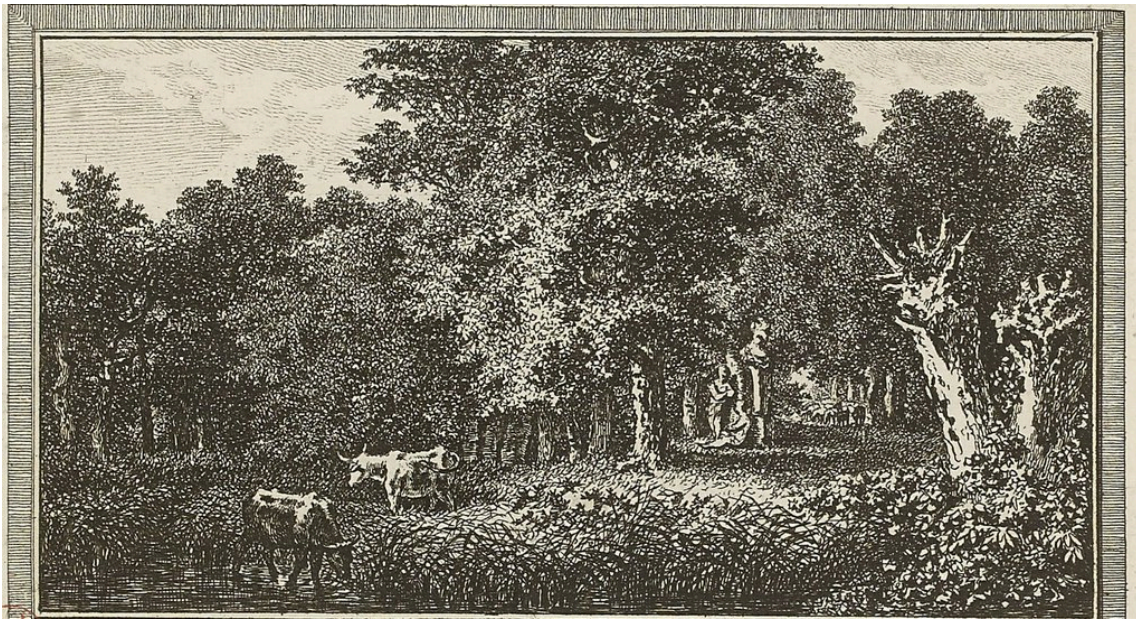
LETTRE

DE MR. GESSNER A MR. FUSLIN

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES PEINTRES

SUISSE S.

SUR LE PAYSAGE.



LETTRE SUR LE PAYSAGE.

Vous pensez donc, Monsieur, que je pourrais interesser, peut-être même devenir utile, en indiquant la route que j'ai suivie pour parvenir à pratiquer les arts du dessein dans un âge peu favorable aux grands succès. Il seroit à desirer fans cloute que les artistes célèbrés eussent exécuté un semblable projet. Quel avantage ne tirerait-on pas de l'histoire des peintres, si elle contenait avec les événemens de leur vie le recit des progrès de leurs talens ? nous y verrions les différentes routes qui peuvent conduire au même but, les obstacles qui s'y rencontrent, les moyens de les surmonter, le développement des lumieres relatif au développement du génie, & aux observations que la pratique entraîne ; & si ces sortes de détails étaient

écrits par les artistes mêmes, ils offriraient certainement cette vérité précieuse & utile, & cet intérêt séduisant qui l'accompagne toujours.

Peut-être, il est vrai, ne trouverait-on pas dans ces simples recits la profondeur de recherches que s'efforcent d'atteindre ceux qui dissertent sur les arts sans les pratiquer ; mais ceux qui les exercent y trouveraient des ressources & des connaissances que l'expérience seule peut donner.

C'est ainsi que l'ouvrage de Lairese si secourable pour les jeunes élèves lui a mérité le titre de bienfaiteur des arts que ses travaux ont illustrés. C'est ainsi que le livre de Mengs peut aider ses rivaux à s'égaliser à lui, en donnant plus à penser en peu de lignes sur les vrais principes de la peinture que de longs ouvrages. S'il laisse desirer quelquefois plus de clarté comme Philosophe, combien ne dédommage-t-il pas comme artiste, lors qu'il expose ses procédés, ses principes, & qu'il fait admirer l'énergie, le goût épuré, la finesse qu'on a droit d'attendre de celui que ses contemporains appellent le Raphaël de son Siècle.

Me sera-t-il permis de revenir à moi après m'être élevé si haut ? Oserais-je remplir ma promesse ? moi, qui n'ai fait que les premiers pas dans la carrière, & qui me trouverai peut-être arrêté par des occupations & des circonstances forcées. Mais je me suis engagé, c'est au nom de l'amitié ; l'amitié sera mon excuse.

Vous savez que le sort ne semblait pas me destiner à pratiquer la peinture. Cependant un penchant naturel, marqué dans ma première jeunesse par des Essais continuels, semblait indiquer que la nature ne s'accordait point sur cet objet avec des circonstances d'état qui ne dépendent point d'elle, je crayonnais donc dans mon enfance tout ce qui s'offrait à moi, sans pouvoir deviner alors ce que signifiaient ces avertissemens, & sans qu'on y fit assez d'attention pour les mettre à profit ; je ne fis aucun progrès, mon goût se ralentit, mes plus belles années s'écoulèrent ; mais les beautés de la nature, les excellentes imitations de ce grand modèle ne cessaient point de faire sur moi les impressions les plus vives. J'avais abandonné le crayon ; une impulsion secrète me fit prendre la plume, & par ce moyen dont la pratique m'offrait moins d'obstacles,

j'imitai des scènes naïves, des beautés pittoresques, enfin les charmes de la nature qui me touchaient le plus.

Cependant une collection choisie que possédait mon beau pere,² reveilla en moi la passion du dessein, & vers ma trentième année j'essayai de mériter dans ce genre d'imitation l'indulgence & s'il se pouvait le suffrage des artistes & des connaisseurs.

Ce fut au Paysage que mon penchant me fixa : je cherchai avec ardeur les moyens de satisfaire mes desirs, & embarrassé de la route que je devais tenir, je dis, il n'est qu'un seul modele, il n'est qu'un seul maitre, & je me mis à dessiner d'après nature. Mais j'appris bientôt que ce grand & sublime maître ne s'explique clairement qu'à ceux qui ont appris à l'entendre. Mon exactitude à le suivre en tout m'égara : je me perdais dans des détails minutieux qui détruisaient l'effet de l'ensemble ; je ne saisisais pas cette maniere de rendre qui sans être servile ni lechée, exprime le véritable caractère des objets. Mes arbres étaient dessinés avec sécheresse & ne se détachaient point par masses. L'ensemble était interrompu par un travail sans goût. En un mot mon œil trop fixé sur un point, n'était point exercé à embrasser un espace. J'ignorais cette adresse qui ajoute ou retranche dans les parties que l'art ne peut atteindre. Mon premier progrès fut donc de m'appercevoir que je n'en faisais pas ; le second d'avoir recours aux grands maitres & aux principes qu'ils ont établis par leurs préceptes ou leurs ouvrages ; & cette marche n'est-elle pas celle qui est naturelle à tous les arts ? Les premiers qui les ont cultivés sont tombés dans la sécheresse qu'on leur reproche, par une exactitude trop grande à imiter la nature, dont ils sentaient, pour ainsi dire, trop en détail les beautés. En effet ces détails sont exécutés par nos premiers peintres d'une maniere aussi finie clans les objets subordonnés que dans les parties les plus saillantes. Ceux qui les ont suivis ont remarqué ces deffauts, on a senti qu'une imitation caracteristique était plus interessante que l'imitation des parties. Les idées de masses, d'effets, d'ordonnance se sont offertes : ces idées ont produit des principes, & les grands peintres se sont dirigés à un effet général comme les poètes à un intérêt dominant.

je m'occupai donc à étudier les grands maitres, à faire un choix entre eux & à ne m'attacher surtout qu'aux meilleurs ouvrages. Car je sentis que ce qui est le plus nuisible dans l'étude des modèles c'est le médiocre. Le mauvais frappe & repousse ; mais ce qui n'est ni bon ni absolument mauvais trompe en offrant une facilité séduisante & dangereuse. C'est par cette raison que la gravure qui pourrait contribuer au progrès des arts, si elle s'occupait d'avantage du choix des originaux, & de la maniere de les bien rendre, peut être nuisible par la quantité d'ouvrages médiocres qu'elle multiplie sans cesse. Combien de productions de cet art ont exigé le travail d'une année, qui ne méritent pas l'attention d'un moment ! Mais que Raphaël soit traduit par un sçavant burin, qu'un jeune Artiste s'aide de ce secours, bientôt il ne pourra supporter les ouvrages sans noblesse & fans expression ; il sentira jusqu'où peut s'élever l'excellence de l'art. Le moyen de connaitre & de fuir le médiocre est la méditation & l'imitation des beaux ouvrages, ou à leur défaut des plus belles traductions qu'on en a faites, car c'est ainsi qu'on peut designer les belles Estampes. Faites etudier à un jeune dessinateur les têtes de Raphaël, il ne verra qu'avec dégoût les figures mesquines des peintres médiocres. Mais si vous le nourrissez premierement de ces substances insipides n'aura-t-il pas bientôt perdu le gout necessaire pour sentir l'excellence de l'Antinoüs & de l'Apollon. L'un marchera avec sûreté dans la carriere, l'autre chancellera continuellement dans sa route & ne connaitra pas même sa faiblesse.

C'est d'après ces reflexions que, me guidant sur les pas des maitres, j'osai me créer une methode. Mon premier precepte sut de passer d'une partie principale aux autres, sans m'arrêter à vouloir saisir tout à la fois les details infinis que j'appercevais dans chacune. Je m'accoutumai par ce moyen à dessiner ou plutôt à disposer les arbres par masses en choisissant Waterloo pour modelle ; plus je meditai cet artiste, plus je trouvai dans ses paysages le vrai caractere de la nature, & plus cette decouverte me frappa, plus je trouvai de plaisir à l'imiter. Ce sut donc à lui que je dus enfin la facilité de rendre mes propres pensées, mais c'était en empruntant son stile. Alors pour éviter ce qu'on nomme maniere, je hazardai de mettre plus de varieté dans mes études, & d'associer à mon premier maitre des artistes

dont le goût différent du sien avaient cependant comme lui le naturel & la vérité pour objet.

Swanefeld & Berchem presiderent tour-à-tour à mes travaux ; semblable à l'Abeille, je cherchai du miel fur plusieurs fleurs ; je consultai, j'imitai, & revenant à la nature, partout où je trouvais un arbre, un tronc, un feuillage qui attirait mes regards, qui fixait mon attention, j'en faisais des esquisses, plus ou moins terminées. Par ce procédé, je joignis à la facilité, l'idée du caractère ; & je me formais une manière qui me devenait plus personnelle. Il est vrai qu'un premier penchant me ramenait souvent à mon premier guide ; je retournais à Waterloo lors qu'il s'agissait de la disposition des arbres ; mais Berchem & Salvator Rosa obtenaient la préférence, lorsqu'il s'agissait de disposer des terrasses & de caractériser des Roches. Meyer, Ermels & Hakert m'aidaient à distinguer les vérités de la nature, & le Lorrain m'instruisait du beau choix des Sites & du bel accord des fonds. J'appris en l'étudiant à imiter les campagnes verdoyantes, les doux lointains & ces dégradations admirables par l'artifice caché de leurs nuances. Enfin j'eus recours à Wouwermans pour ces fuyans légers & suaves qui éclairés par une lumière modérée & revêtus d'un tendre gazon, n'ont de défaut que de paraître quelquefois trop veloutés.

Passant ainsi de l'imitation variée à l'observation constante, retournant ensuite à la nature, je sentis enfin que mes efforts devenaient moins pénibles. Les masses & les formes principales se développaient à mes yeux ; des effets que je n'aurais point vus, me frappaient : j'allai jusqu'à rendre d'un seul trait, ce que l'art ne saurait détailler sans se nuire ; ma manière devenait expressive. Combien de fois avant ces premiers progrès, j'avais cherché, sans les trouver, des objets favorables à l'imitation ; combien il s'en offrait à mes yeux ! Ce n'était pas cependant que chaque site ou chaque arbre réunît toute la beauté pittoresque que je pouvais désirer ; mais mon œil exercé ne voyait plus d'objets sans y démêler des formes, qui me plaisaient, ou des caractères qui fixaient mon attention. Je n'apercevais plus d'ombre, qui n'eût quelque branche bien jettée, quelque masse de feuillage agréablement disposée, quelque partie du tronc dont la singularité fut piquante. Une pierre isolée me donnait l'idée d'un Rocher, je l'exposais

au soleil sous le point de vuë le plus relatif à ma pensée, & donnant dans ma pensée plus d'étenduë aux proportions, j'y decouvrais les plus brillans effets du clair-obscur, des demiteintes & des reflets. Mais lorsque de cette maniere nous recherchons nos parties dans la nature, nous devons nous garder de ne pas nous laisser entrainer trop par le singulier. Recherchons le beau & le noble dans les formes en menageant avec gout les formes qui ne sont que bisares. C'est l'idée de la noble simplicité de la nature qui doit modérer un essor qui porterait l'artiste au goût du merveilleux, à l'exageration, peut-être même au chimerique, & l'eloignerait par-là du vraisemblable qui est la vérité des imitations.

Quant à la maniere dont j'executais mes études, elles n'étaient ni des desseins rendus ni de simples esquisses. Plus une partie de mon sujet me semblait interessante, plus j'en terminais au premier coup la representation.

Il est des artistes qui se contentent de dérober à la hâte par de simples Croquis, un tableau rendu que la nature leur presente. Ils reservent de suppléer à loisir ce qui manque à leur esquisse. Qu'arrive-t-il ? L'habitude de leur maniere l'emporte sur l'idée qu'ils ont prise trop légèrement, & le caracteristique de l'objèt s'echappe & disparaît. Qui pourra supléer à ce merite ? ce ne sera ni la magie du Coloris, ni les effets du clair-obscur : ils pourront séduire un moment ; mais l'œil severe cherchera le vrai, le naturel, & ne le trouvant point se detournera de l'ouvrage avec dédain.

Mais si je voulais faire usage de mes etudes faites d'après la nature dans l'invention d'un ensemble, j'y trouvais dequoi m'intimider & m'embarasser, je tombais dans ces details factices qui ne s'accordaient plus avec la simplicité & la vérité des parties que j'avais derobées à la nature. je ne voyais pas dans mes paysages le grand, le noble, l'harmonie, cet effet touchant dans l'ensemble. J'étois donc obligé d'avoir recours aux maitres, qui me parurent exceller le plus dans la composition.

Everdinghen, que je n'ai point encor nommé m'offrit souvent alors cette simplicité champêtre qui plait même dans les contrées où regne la plus grande varieté ; je trouvai dans ses ouvrages, des torrens impetueux, des Roches brisées & couvertes d'épaisses brossailles, des lieux agrestes où la pauvreté trouve un azile heureux dans la plus simple chaumiere.

Cependant si sa touche hardie & spirituelle était capable de m'inspirer, je ne crus pas qu'il fut le seul dont il fallait suivre l'exemple. je pensai même qu'il n'était pas inutile d'avoir appris, avant de l'imiter, à peindre les rochers dans un meilleur gout. Dietrich me l'enseigna. Les morceaux qu'il a composés dans ce genre sont tels qu'on dirait que c'est Everdingen qui les a faits, mais qu'il s'est surpassé lui même.

Swanefeld à son tour m'offrit la noblesse des idées. J'admirai l'effet prodigieux de son execution & celles des lumieres restetées qui rejaillissent d'une maniere si piquante sur ses grandes masses d'ombres. Salvator Rosa m'entraînait souvent par la chaleur & la fougue de son genie ; Rubens par la hardiesse de ses compositions, par le brillant de son coloris, par le choix de ses sujets. Mais les deux Poussins & Claude Lorrain m'attachèrent enfin uniquement. C'est dans leurs ouvrages que je trouvai jointes la noblesse & la verité. Ce n'est pas une simple & servile imitation de la nature. C'est un choix du beau le plus sublime & le plus interessant. Un genie poetique reunit dans les deux Poussins tout ce qui est grand, tout ce qui est noble. Ils nous transportent dans ces tems pour lesquels l'histoire & surtout la Poësie nous remplissent de veneration, dans ces Païs où la nature n'est point sauvage mais surprenante dans sa varieté ; où sous le ciel le plus heureux chaque plante acquiert toute sa perfection. Les fabriques qui ornent les tableaux de ces artistes celebres offrent le gout épuré de l'architecture antique. Les figures ont le maintien noble, la demarche assurée ; c'est ainsi que nous nous representons les Grecs & les Romains, lorsque notre imagination dans l'enthousiasme de leurs grandes actions se transporte aux siecles de leur gloire & de leur prosperité. Le calme & l'aménité regnent surtout dans les contrées, qu'a sçu créer le pinceau du Lorrain. La feule vue de ses tableaux excite cette émotion douce, ses sensations délicieuses que le spectacle d'une nature choisie a droit de porter dans notre ame. Ses campagnes font riches fans confusion ; elles font variées fans desordre, mais toutes presentent l'idée de la paix & du bonheur. C'est toujours une terre fortunée qui prodigue ses bienfaits à ceux qui l'habitent, un ciel pur & serein fous lequel tout germe & tout fleurit. Non content de me remplir des principes & des

beautés que m'offraient les ouvrages de ces grands maitres de l'art, j'essayai de retracer de memoire les principaux traits qui m'avaient frappé dans ces beaux modeles. Je copiai quelques uns de leurs ouvrages & je conserve ces essais qui me rappellent & la route que j'ai suivie & les guides qui me l'ont ouverte. De cette methode que je m'étais formée, il m'est resté l'habitude utile de tracer, pour en mieux garder le souvenir, les compositions & les sites des ouvrages qui m'interessent particulièrement. Peut-etre regardera-t on ce soin comme superflu, puisque les gravures faites d'après les plus beaux tableaux pourraient m'en donner des images plus exactes. Mais la peine que j'ai prise, lorsque je les ai tracées moi même, m'en fait conserver une idée plus durable. Combien de collections d'estampes & de desseins ressemblent à ces nombreuses bibliotheques dont les professeurs ne tirent aucun profit !

Cependant lorsque je m'étais attaché trop longtemps à penser d'après les maitres que j'avais choisis, j'éprouvais une timidité plus grande. S'agissait-il d'inventer, surchargé, pour ainsi dire, des grandes idées des celebres artistes, je reconnaissais ma foiblesse & humilié de mon peu de force, je sentais combien il était difficile de les atteindre. Je remarquais combien par une imitation trop continuë l'imagination perd son essor. Le celebre Frey en est un exemple ; & le plus grand nombre des graveurs confirme cette observation. En effet les ouvrages de leur composition sont en general ce qu'ils ont fait de plus mediocre. Occupés sans-cesse à rendre les idées des autres, astreints à les copier avec la plus scrupuleuse exactitude, cette hardiesse, cette fougue d'imagination, sans laquelle on n'invente point, s'affaiblit ou se perd. Effrayé par ces reflexions j'abandonnai mes originaux, je quittai mes guides & me livrant à mes propres idées, je me prescrivis des sujets, je me donnai des problèmes à resoudre. Je cherchai à connaitre ainsi ce qui pouvait mieux convenir à mes faibles talents. J'observais ce qui m'était le plus difficile & je decouvrais à quelles études il me fallait desormais porter ma plus grande attention. Alors les difficultés commencèrent à disparaitre. Mon courage s'augmenta. Je sentis que mon imagination s'étendait en prenant des forces. Malheur aux artistes & aux Poetes, serviles esclaves de leurs modeles. Ils ressemblent à l'ombre qui

suit le corps jusques dans ses moindres mouvemens. Je me gardai bien cependant d'abandonner l'usage que je m'étais fait de dérober à la nature, un trait, un souvenir de ce qu'elle m'offrait de singulier, de piquant ou d'agréable. Toujours fourni de ce qui m'était nécessaire, toujours attentif à ce qui se présentait à mes yeux, n'ayant point honte de me retirer un moment à part pour remplir mes tablettes, un tableau, une estampe, un site, un effet, un groupe, une physionomie, tout me payait tribut, & mes esquisses ou mes croquis même étaient pour mon imagination une espèce de chiffre qui lui rappelait des idées dont sans cela la trace rapide & légère se ferait infailliblement échappée. Une pensée conçue dans la première chaleur, un effet dont on est rempli au premier coup d'œil ne sera jamais aussi bien rendu que par le trait qu'on en forme à l'instant qu'on en est frappé. Dans ces premières émotions si précieuses à saisir, il n'est pas jusqu'au médiocre qui ne puisse occasionner quelque pensée heureuse. Quel Poète n'a pas enfanté quelquefois un bon vers dont un vers médiocre lui donnait l'idée ! C'était un diamant informe. Il l'a brillanté. Les œuvres de Merian, à qui l'on ne rend pas assez de justice, renferment des vérités prises sur la nature avec le plus beau choix. Qu'est-ce qui peut donc déguiser leur mérite ? le ton insipide de l'exécution. Donnez à ses arbres & à ses fonds la légèreté de Waterloo ; repandez sur ses rochers & sur toute sa composition plus de variété, vous verrez naître des effets brillans dont l'éclat & l'agrément seraient honneur au génie & dont la disposition & les fonds se trouvent tout entiers dans Merian.

Mais ce n'est pas assez d'avoir sans cesse sous les yeux & la nature & les excellens ouvrages des grands maîtres. Lisez encore l'histoire de l'art & celle des artistes. Cette lecture étend le cercle de nos connaissances, elle nous rend attentifs aux différentes révolutions arrivées dans l'empire des arts. Elle porte ceux qui les exercent à s'occuper plus fortement de ce qui doit être leur objet principal. Comment ne pas s'intéresser au fort d'un homme dont nous admirons les talens ? Comment ne pas rechercher & voir avec intérêt les ouvrages d'un homme dont le caractère & le fort nous ont touchés ? Pourrait-on connaître la vénération avec laquelle on parle des grands artistes & de leurs ouvrages immortels, sans concevoir une plus

haute idée de l'importance de l'art ? Peut on être instruit de l'ardeur infatigable avec laquelle ils ont travaillé, pour atteindre la perfection, fans se sentir soulagé des peines que l'on a prises ? jusques à leurs fautes nous instruisent, jusques à leurs malheurs nous attachent

Mais puisque je me suis écarté de la pratique de l'art pour m'étendre à quelques idées théoriques, puisque j'indique les moyens de nourrir l'imagination & d'élever le genie, je dois recommander aux jeunes artistes la lecture des bons Poètes. Quel secours peut leur être plus utile pour épurer leur gout, exalter leurs idées & féconder leur imagination ? Le Poète & le Peintre rivaux & amis empruntent de la même source, puisent dans la nature & se communiquent leurs richesses, tous deux suivant des regles analogues. De la variété sans confusion. Voilà le grand principe de toutes leurs compositions. Enfin la même délicatesse de tact & de gout doit les guider dans le choix des circonstances, des images, des details & de l'ensemble. Que d'artistes seraient plus heureux dans leur choix, que de Poètes mettraient plus de vérité dans leurs tableaux & de pittoresque dans leur expression, si les uns & les autres savaient réunir la connaissance approfondie des deux arts.

Les anciens & surtout les Grecs dont la langue est si poétique, dont les tableaux sont si vrais ne connaissaient point la belle facilité de nos Poètes modernes qui pour avoir entassé des images & des figures prises au hasard, osent s'attribuer le mot du Corregge & s'écrient, nous aussi sommes des Peintres. Qu'ils lisent ce que Mr. Webb a écrit sur le beau dans la peinture. Rien ne prouve mieux ce que j'avance que la maniere dont il developpe ses principes. Il les éclaire presque toujours par quelque passage tiré des grands Poètes de l'antiquité, & nous montre ainsi que ces genies superieurs ont vraiment connu le beau & le sublime des arts, bien éloignés sans doute de l'idée que s'en forment ceux de nos Poètes qui s'adressent à Durer pour peindre les graces où à Rubens pour rendre cette beauté idéale qui doit caracteriser une Déesse ou le plus haut degré de la beauté d'une mortelle.

Mais pour revenir aux arts dont je m'occupe ; que je plains le Paisagiste insensible que les peintures sublimes de Tomson ne peuvent inspirer ! En lisant les descriptions de ce grand maitre on croit voir les tableaux de nos

plus fameux artistes. On pourrait transporter sur la toile & réaliser ce qu'il décrit dans ses scenes variées, c'est tantôt la simplicité de Berchem, de Potter ou de Roos, tantôt la grace & l'amenité de Lorrain, souvent son y retrouve ce caractere noble & grand du Poussin, & par des oppositions si précieuses pour l'effet, le ton melancolique & sauvage de Salvator Rosa. Qu'il me soit permis de rappeler à cette occasion un de nos Poètes presque oublié ; Brockes qui observant la nature jusques dans ses details, doué d'un sentiment vif & delicat, recevait les impressions les plus douces & se sentait ému des moindres circonstances. Une plante couverte de rosée & frappée par l'eclat du soleil allumait son enthousiasme. Un oiseau inquiet du sort de ses petits le remplissait d'interet. Ses tableaux, il est vrai, trop recherchés peuvent être justement critiqués, mais ils ne sont pas moins un riche magasin de peintures & d'images, empruntées de la nature & dans lesquelles elles se reconnaissent comme dans une glace fidelle qui ne supprime rien de ce qui lui est offert.

Faudra-t-il donc, diront quelques artistes en laissant échapper un sourire ironique, faudra-t-il donc joindre à tant d'études qui nous sont necessaires, celles qui appartiennent aux litterateurs & aux savans ? faudra-t-il lire ou peindre ? Si vous faites cette question, quel besoin d'y repondre ? Ah ! vous peindrez sans aucun secours les débris d'une étable & des païsans yvres. Efforcez vous alors de prodiguer les effets du clair-obscur & la magie de la couleur, vous aurez au moins sans fatiguer votre genie le merite d'une exécution brillante ; mais n'aspirez pas à flatter l'esprit & à toucher les ames. N'exigez que des yeux le tribut qui n'est du qu'à la main.

Voilà, mon cher ami, les observations que mes études m'ont occasionnées. Voici le plan que je me suis formé. Le succès ne depend point de mes seuls desirs. Ce n'est point à moi, c'est au public qu'est reservé le droit de me juger. Mais je crois avoir celui d'avancer que la methode la plus prompte & la plus sure est de travailler alternativement d'après les chefs d'œuvres des grands maitres & d'après la nature, & d'apprendre ainsi à comparer la plus belle expression de l'art avec la nature même & les beautés de la nature avec les ressources de l'art.

Si dans les circonstances où je me suis trouvé, il ne m'a pas été possible de parvenir plus loin, au moins j'ai senti avec un respect religieux combien de reflexions & d'études sont nécessaires pour atteindre les sublimes hauteurs d'un art divin. Quel sera donc le sort de ceux qui ne joindront pas le travail obstiné à la meditation habituelle ? Que l'artiste qui meprise ou neglige ces grands moyens, renonce à la recompense qui n'est due qu'aux ames actives & sensibles. Il n'est point de reputation pour lui, si le gout de son art ne devient point une passion violente ; si les heures qu'il employé à le cultiver ne font pas les plus delicieuses de sa vie, si l'étude n'est pas sa veritable existence & son premier bonheur, si la société des artistes n'est pas celle qui lui plait le plus, si la nuit même les idées de son art n'occupent pas ou ses veilles ou ses songes, si le matin il ne vole pas à son atelier avec un nouveau transport ; malheur à lui surtout s'il se borne à flatter le mauvais gout de son siecle, s'il se complait dans les frivolités applaudies, s'il ne travaille pas pour la veritable gloire, pour la posterité. Jamais elle ne sera mention de lui, jamais son nom ne sera repeté, jamais ses ouvrages n'échaufferont les désirs ou ne toucheront l'ame des mortels fortunés qui cherissent les arts, qui honorent leurs favoris & qui recherchent leurs ouvrages.

Cette lettre passe déjà les bornes que je m'étais prescrites. Souffrez cependant, Monsieur que j'y joigne encore les souhaits que je forme depuis longtems pour une entreprise qui contribuerait sans doute au progrès des arts du dessein. Les jeunes artistes me paraissent desirer des methodes claires & concises qui les guident. Je souhaiterais que l'on composat des livres d'elemens à l'usage des eleves & des maitres. Nous avons quelques ouvrages excellens. Mais ils ne sont ni assez simples ni assez pratiques pour ceux qui commencent. Dans l'ouvrage que je propose il faudrait premierement exposer les regles fondamentales de l'art avec toute la clarté & toute la precision possible ; il faudrait ensuite les appliquer à différens exemples ; il serait necessaire que ces exemples fussent tirés des gravures faites d'après les meilleurs tableaux des grands maitres. Pour chaque branche de l'art on developperait la methode la plus sure, on indiquerait les principaux ouvrages & les plus fameux artistes de ce genre.

Les elemens de Preysler sont presque generalement adoptés dans l'Allemagne. On en tourmente les jeunes gens ; cependant les contours de ce maitre font souvent incorrects. Ses têtes ont un caractere commun. Quelques elemens de dessein qui ont paru dans les païs où l'on exerce les arts présentent des exemples qui ne peuvent guider surement les jeunes artistes, parceque le trait en est trop negligé, & que la correction est la base sur laquelle doit s'établir l'instruction. Je pense qu'il ferait encore important d'ajouter aux methodes dont je viens de donner l'idée, un recueil de descriptions exactes des meilleurs tableaux qui existent en tout genre & des gravures de ces tableaux faites avec le plus grand soin. Un examen de ces ouvrages d'après les veritables principes de l'art ferait une excellente leçon. Il est vrai qu'il serait difficile de l'etendre jusques à la couleur. Mais l'accord du clair-obscur y pourrait être discuté, & des observations sur le rapport qu'il a avec l'harmonie du coloris suppléeraient en partie à ce qu'on pourrait desirer & ne pourraient manquer d'interessier & d'instruire l'artiste & le connaisseur. Il serait essentiel dans le plan que je propose de ne choisir que les meilleures compositions de chaque age ; il ne faudrait s'attacher qu'à celles où se remarque particulièrement le caractere de leur tems & de leur école.

Les descriptions que l'on trouve dans le livre de Boydels, dans les écrits de Winkelman, de Hagedorn, de Richardson & de quelques autres pourraient servir de modeles. Celle du tableau d'autel, du Chev. Mengs, à Dresde, inserée dans la bibliotheque des Belles-lettres & des beaux arts. Tom. III. est un chef d'œuvre qui suppose la connoissance la plus profonde de toutes les parties de l'art. Aussi l'ouvrage dont je trace l'idée ne peut être utile qu'autant qu'il sera traité par les plus grands artistes ou les connaisseurs les plus instruits. Ce n'est qu'aux Hagedorns, aux Casanoves, aux Wattelets, aux Cochins & c. qu'il est permis de l'entreprendre.

Le prix actuel de ce volume est de 24. Liv. de France.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Contes moraux et nouvelles idylles de D... [Diderot] et Salomon Gessner

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1056826d>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine

de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

- 1 La bataille de Nefels dans le Canton de Glaris l'année 1388.
- 2 Mr. Heidegguer Conseiller d'état à Zurich.

Table des matières

1. Page de titre
2. PREFACE.
3. LISTE DES SOUSCRIPTEURS.
4. Les deux Amis de Bourbonne.
5. Lettre de M. Papin, Docteur en Théologie & Curé de Sainte Marie à Bourbonne.
6. ENTRETIEN d'un Pere avec ses Enfants. Ou du danger de se mettre au dessus des loix.
7. IDYLLES.
 1. DAPHNÉ ET CHLÖÉ.
 2. LA NAVIGATION.
 3. L'OEILLET.
 4. CLIMENE ET DAMON.
 5. LA MATINÉE D'AUTOMNE.
 6. LE VOEU.
 7. LES ZEPHIRS.
 8. AMYNTAS.
 9. THYRSIS.
 10. A L'AMOUR.
 11. DAPHNIS.
 12. CORYDON ET MENALQUE.
 13. GLICERE.
 14. LE BOUQUET.
 15. DA METE ET MILON.
 16. IRIS, EGLE.
 17. MENALQUE ET ALEXIS.
 18. LA TEMPETE.
 19. MIRTI ET CHLOE.
 20. LA JALOUSIE.

- 21. ERYTHIE.
- 22. LA JAMBE DE BOIS.
- 8. LETTRE DE MR. GESSNER A MR. FUSLIN AUTEUR DE
L'HISTOIRE DES PEINTRES SUISSE S. SUR LE PAYSAGE.
 - 1. LETTRE SUR LE PAYSAGE.
- 9. Notes
- 10. À propos de cette édition numérique